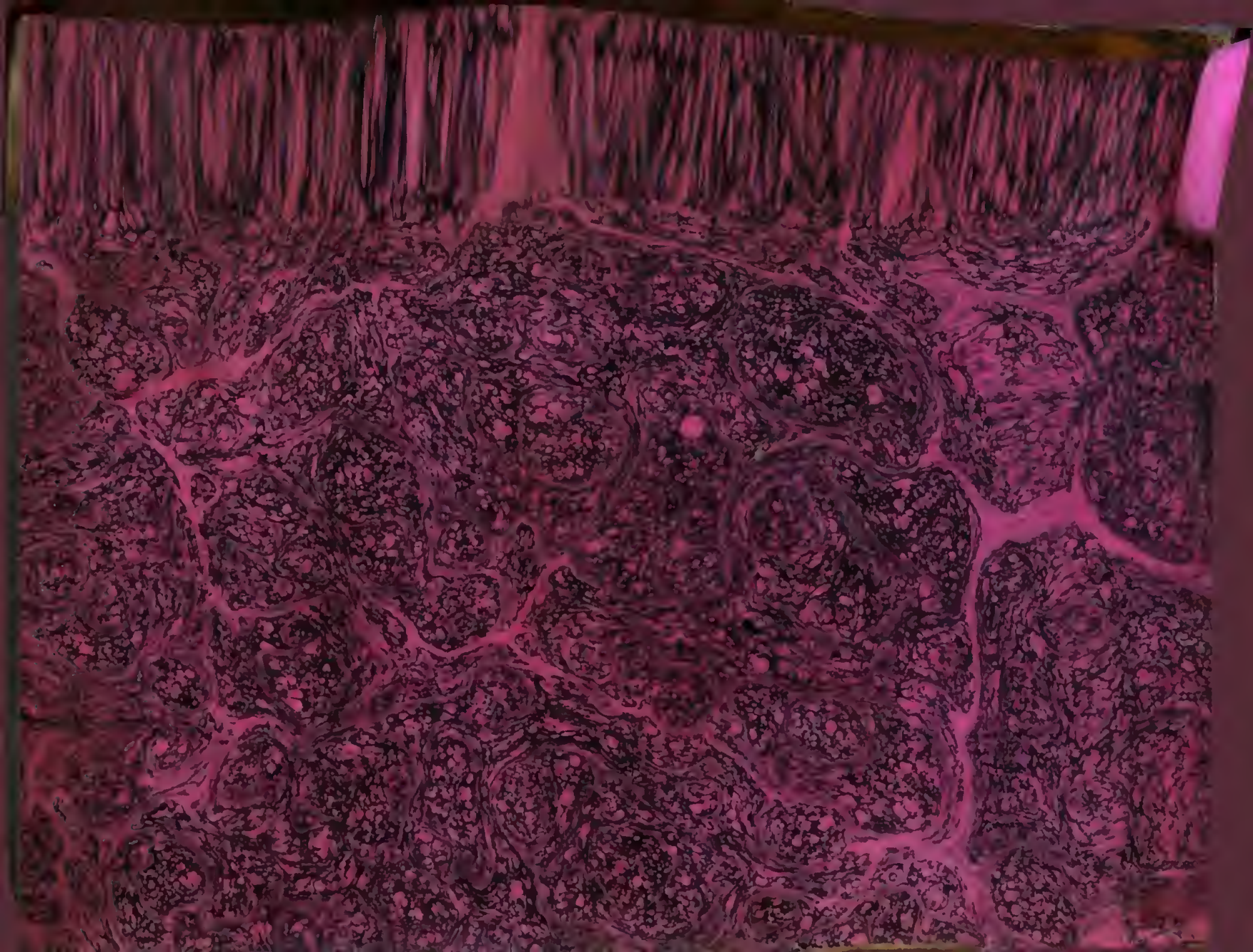
BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
II
SUPPL.
PALATINA
B
351
NAPOLI



II Suppl. Palat. B. 351

GÉORGIQUES
FRANÇAISES.

650 650

GÉORGIQUES FRANÇAISES,

POÈME.

Par J. B. R. LABERGERIE.

TOME PREMIER.

A PARIS,
Chez Madame HUZARD, rue de l'Eperon
Saint-André-des-Arts, N°. 11.

AN XIII. — 1804.

DISCOURS

PRÉLIMINAIRE.

IL me sera difficile sans doute de convaincre le public des vrais motifs qui m'ont fait entreprendre un Poëme sur les Géorgiques Françaises, et peut-être d'obtenir l'honneur d'un jugement raisonné; l'opinion doit en effet être peu favorablement disposée en faveur d'un simple prosateur qui n'a offert jusqu'à ce jour que des essais sur l'administration ou sur l'économie rurale, et qui n'ayant pas vu son nom compté parmi ceux des nourrissons des Muses, ose prendre inopinément un vol audacieux, planer sur le domaine de Virgile, s'annoncer l'émule de Rapin et de Vanière, le rival de Rosset, et entrer enfin dans la même carrière que Delille.

Lorsque j'ai commencé ce Poëme, si j'avais eu présent à la pensée, qu'il dût un jour paraître au tribunal redoutable de l'opinion publique, je me serais empressé de briser mes tablettes ; j'aurais préféré une vie douce et tranquille, dont l'agriculture m'a fait connaître les charmes, au danger de me montrer sur la scène la plus ingrate et la plus scabreuse.

Existerait-il donc au-dessus de nous une puissance insensible ou inapperçue qui croît et s'élève ainsi qu'un tendre enfant, qui plaît, flatte et se familiarise au point de maîtriser nos actions et notre destinée ?

Ayant été à portée, dans ma jeunesse, de m'occuper d'agriculture, j'ai eu le bonheur d'en conserver le goût, même quand le sort m'a appelé à résider dans la capitale. Incertain quelque tems comme tous les jeunes gens de l'état que j'embrasserais dans la société, les circonstances m'ont servi selon mes desirs. Je passais la belle saison dans une terre que je posséde sur les bords du Loing, et les

hivers à Paris. J'ai vu s'écouler ainsi douze années que je regarde comme les plus heureuses de ma vie.

En quittant les champs, je ne cessais point de me livrer à l'étude qui les fait mieux connaître. La fortune d'ailleurs ne me laissant pas assez de moyens pour suivre les plaisirs et les dissipations du grand monde, mes premiers soins et mes vœux les plus ardens, furent de participer aux travaux de la société royale d'agriculture (1), dont les effets commençaient à faire sensation dans le peuple agronome; grâce au zèle et à la protection des Bertin, des Trudaine, des Turgot et des Berthier (2).

(1) Instituée par Malesherbe.

(2) Il ne m'appartient pas d'assigner le rang que M. Berthier, dernier intendant de Paris, tiendra dans l'histoire, comme homme d'état, ou comme ayant pris une part plus ou moins active aux événemens qui ont fait éclater la révolution; mais je dois, fidèle à la vérité, déclarer qu'il est un des intendans qui ont le plus concouru à faire prospérer l'agriculture. C'eſt à son zèle bien entendu et soutenu pendant plus de dix années, que la société royale a dû ses travaux et ses succès. S'il était homme de cour, il était égale-

Pour y être admis, il fallait donner quelques preuves de connaissances en économie rurale. J'osai communiquer mes faibles tributs que M. Broussonet, alors

---

ment bon administrateur, et si on peut lui reprocher sous quelques rapports d'avoir eu le ton tranchant ou impérieux, on le jugeait bien différemment dans le sein de sa famille et de ses amis ; mais en ne le considérant que comme intendant, on ne peut lui refuser la gloire d'avoir bien administré sa généralité, et on peut même affirmer qu'il n'en existait point où la répartition de l'impôt eût acquis plus d'égalité proportionnelle.

Presque toutes ses élections en 1789 étaient cadastrées, et il en suivait lui-même les opérations. Tous les ans il faisait des fonds pour des prix d'agriculture, et ces prix n'eussent-ils produit que le traité des prairies artificielles par Gilbert, ils suffiraient pour vouer à ce magistrat infortuné un hommage de reconnaissance publique.

Quoique seigneur de l'ancien régime, il présidait chaque année et dans toutes les élections la tenue des comices agricoles : il décernait des récompenses, et toujours il faisait mettre à côté de lui le cultivateur couronné. Il donnait un soin particulier aux demandes en degrèvement pour les terrains mis en prairies artificielles, et quand des parlemens les assujettissaient à la dîme, l'intendant de Paris en faisait payer l'impôt foncier par des ordonnances de décharge, et ces dépenses étaient toujours consenties au conseil du roi. Ce soin seul décèle un véritable homme d'état.

secrétaire perpétuel, qui savait si bien encourager les hommes timides, se chargea de présenter à la société.

Sur le rapport du premier mémoire je fus admis à assister aux séances. L'année suivante je fus nommé correspondant, et le 8 mai 1788, appelé à succéder à M. de Buffon.

Si j'ai acquis quelques connaissances positives, si les écrits que j'ai rendus publics ont quelque mérite, sous le rapport de l'utilité, si mon zèle s'est accru et fortifié, si enfin j'ai pu m'élever au-dessus du commun des cultivateurs, je le dois, je l'avoue, à cette société, où sur toutes les parties, un jeune homme inexpérimenté pouvait trouver des conseils sûrs, des guides éclairés et des savans affables.

Quels hommes pouvaient mieux instruire dans l'art des plantations, dans les entreprises agricoles qui ont des rapports avec l'économie rurale et politique que les

Turgot (1) et les Dailly ; dans la pratique de la culture en grand, que les Cretté et les Leduc ; et dans celle des plantes légumières et tinctoriales, que les Parmentier, les Bullion, les Tessier et les Tillet? Quels hommes avaient fait faire plus de progrès à la physique végétale et animale que les Chevalier et les Daubenton, les Pepin et les Lavoisier, les Malesherbe et les Vicq-d'Azyr?

Tous les ans, les membres les plus actifs de cette société, ou du moins ceux qui éprouvaient d'avantage le besoin de s'instruire, quittaient la capitale pour aller dans leurs terres, y tenter ou réaliser des méthodes nouvelles ou accréditées, pour y acclimater ou essayer des plantes précieuses, inconnues ou inusitées, et dont l'examen avait été discuté, Ils ne revenaient des campagnes que pour rapporter à la société-mère leurs tributs respectifs.

(1) M. Turgot, frère du contrôleur général, était un des meilleurs agronomes de la France.

Les uns, par des expériences faites, attestaient des succès sur des modes nouveaux ou contestés; d'autres communiquaient des faits importans contre des procédés indiscrètement vantés. Ceux-ci négligeant les discours, représentaient des productions rares ou extraordinaires; tous enfin enrichissaient les annales de l'agriculture d'observations et de résultats avoués par l'expérience ou couronnés par le suffrage des Membres de la société.

Les séances où se rendaient tant d'hommes savans, où Cretté, simple cultivateur, prenait place à côté d'un duc-et-pair, où un modeste agronome délibérait à côté de Malesherbe, et où le professeur d'école vétérinaire pouvait contredire Vicq-d'Azyr, étaient faites pour inspirer des élans généreux, dans une carrière depuis longtems ouverte, mais dans laquelle presque toutes les parties offraient encore de vastes défrichemens à faire. Chaque année des séances publiques, en présence des premiers magistrats de l'État, et des

prix distribués au vrai mérite, entretenaient la plus heureuse émulation. Qu'on lise les comptes rendus par cette société aux états généraux, elle sera jugée digne des augustes fonctions qu'elle était appelée à remplir, de faire prospérer la France.

Le volcan révolutionnaire s'était déjà trop annoncé pour que cette grande assemblée s'occupât de matières qui ne peuvent recevoir d'activité ou d'énergie que dans les tems de paix. Après le 4 août on s'attendait à des jours heureux, au moins pour les peuples des campagnes: mais bientôt ces premières lueurs qui avaient transporté d'allégresse tous ceux qui avaient à se plaindre des abus féodaux, devinrent des torches funèbres ou incendiaires. Les champs comme les villes subjugués sous la tyrannie de quelques démagogues audacieux, au lieu de calme, de bonheur et de prospérité n'offraient sur toute la France que guerre civile, terreur, carnage et famine.

Cependant des voix craintives ou pri-

vilégiées ramenaient de tems en tems l'opinion à l'agriculture : les échos révolutionnaires même en proclamaient la suprématie, et les tyrans croyaient lui rendre un grand hommage en ordonnant de cultiver les terres des absens, les places publiques, les jardins et les parterres.

Les charrues sous l'empire du *maximum* ne travaillaient de guérêts que ce qu'il en fallait à l'agriculteur, pour n'être pas réputé suspect et pour nourrir sa propre famille. Les animaux de labour furent enlevés ou comptés ; les territoires où d'immenses troupeaux vivaient en commun furent partagés et tellement subdivisés, qu'ils n'y eut plus ni moissons, ni troupeaux. Les étangs vastes et multipliés, autrefois si nuisibles, aujourd'hui nécessaires, furent desséchés : on ne vit plus de poissons, et de superbes prairies disparurent (1).

(1) Je reçus en l'an 3 une commission pour inspecter les desséchemens. A mon retour je fus chargé, par Bertholet, commissaire de la commission d'agriculture de faire le rapport général contre le désastreux et absurde desséchement

La hache révolutionnaire qui faisait couler des flots de sang dans les villes abattait en même-tems tous les arbres des parcs, les avenues des châteaux, les bois des émigrés et les plantations des suspects. Trop lente dans les forêts, l'incendie dévora des espaces immenses.

Les signes monétaires avilis ne laissaient plus de cours au commerce. Les agriculteurs furent réduits à faire des échanges, comme sous les rois de la première race, ou quand les Romains conquirent les Gaules.

Un deuil universel était répandu sur toutes les contrées de la France. Les travaux champêtres étaient tristes ou languissans; la voix du laboureur et les chants du berger ne se mêlaient plus au concert des oiseaux des bocages et ne réveillaient plus

---

des étangs. Il contient des faits importans pour le physicien, pour l'agronome et pour l'homme d'état. Il paraît, au surplus, qu'il a été jugé favorablement par un auteur qui l'a fait insérer en entier, sous son nom, dans un recueil encyclopédique.

les échos. Semblables aux animaux à qui la nature accorde l'instinct de la prévoyance, les hommes des campagnes n'étaient occupés qu'à ravir leurs blés aux regards de la multitude et des sbires de l'anarchie, quand enfin le 9 thermidor on vit disparaître le géant du crime.

Quelques lueurs d'espérances apparurent, mais elles furent presque aussitôt étouffées; l'administration du directoire, monstrueuse en elle-même, et le dernier essai sans doute que le génie révolutionnaire ait voulu tenter sur le peuple français, se montrant, dans l'exercice du pouvoir, trop sévère et trop indécise pour des cœurs ulcérés ou abattus, ne fit qu'augmenter l'inquiétude générale; les esprits observateurs et le vulgaire même craignaient de nouvelles tempêtes; les cultivateurs n'osaient se livrer à aucune entreprise qui pût déceler une grande masse de subsistances, et les commerçans plus craintifs encore n'osaient former ou reprendre des spéculations ni dans la France ni dans

l'étranger; Les ennemis devenaient maîtres de l'Italie et menaçaient les départemens du Midi; dans tous les partis et dans tous les cœurs, on desirait, on sentait le besoin de posséder le vainqueur d'Arcole et de Lodi ; le génie tutélaire de la France le ramène inopinément des plaines du Nil à Fréjus. Son arrivée ranime les espérances et transporte de joie les armées. Cependant l'horizon politique reste sombre, les arts sont muets, les temples ne sont ouverts qu'à demi, la guerre décime toujours le peuple des charrues; la justice gémit dans un dédale de décrets innombrables, absurdes, violens ou contradictoires; le commerce est dans la stupeur; des éruptions de volcans sont prédites, et de sinistres oiseaux les annonçaient, quand enfin le héros de la France remporte une victoire décisive à Marengo. Dès ce jour tous les nœuds des coalitions se sont successivement rompus ou découverts; les craintes se sont dissipées avec la promptitude de la poussière chassée par l'Auster : la renommée est

descendue des cieux annoncer la paix et le bonheur. Pour la première fois, depuis dix ans, la France, dans tous ses élémens et dans toutes ses contrées, a manifesté spontanément des sentimens réels d'allégresse et de reconnaissance; ceux qui avaient manifesté le plus de regrets pour l'ancienne dynastie, et ceux qui avaient travaillé de bonne foi à organiser une démocratie pure et simple, ont cessé de poursuivre leurs chimères; ils se sont réconciliés et réunis à l'immense majorité des Français, pour vivre sous le gouvernement consulaire.

C'est à cette époque que parut *l'Homme des Champs* de Delille; ouvrage desiré, dont tous les littérateurs et particulièrement les agronomes, avaient conçu la plus haute idée d'après sa traduction des géorgiques de Virgile. Si l'espoir des uns ne fut pas déçu, sous les rapports poétiques, celui des autres le fut complétement par le travestissement du vrai cultivateur en grand seigneur presque aussi

ignorant en agriculture qu'un Crésus-parisien, par l'absence d'une foule de tableaux riches, variés et délicieux, qu'on ne rencontre que dans les pays bien cultivés, par l'oubli enfin de tous ces détails qui animent et embellissent la scène champêtre. Le luxe seul semble l'avoir inspiré; ses dessins sont plutôt d'après Fontenelle que d'après Virgile, Gessner ou Thompson; le didactique, dont il avait triomphé avec tant de charmes et de succès dans sa traduction, est faux ou vainement pompeux; Delille enfin, qui avait étonné tous les poètes, et presque réduit les partisans exclusifs de la langue latine à l'aveu, que la langue française a une égale puissance pour exprimer noblement des choses ou des noms réputés abjects ou vulgaires, pour rendre avec concision des mots et des idées que l'usage avant lui ne tolérait qu'avec des périphrases, n'a osé pour son compte aborder les champs qu'il avait défrichés et embellis dans son Virgile; ce n'est que par des circonlocutions qu'il arrive aux

préceptes; à peine même il en touche la corde, qu'il se jette dans des digressions descriptives, très-brillantes sans doute, mais dont les dessins, les cadres ou les sujets conviendraient mieux aux palais des rois ou des grands qu'à la demeure d'un cultivateur élevé à la plus haute fortune.

L'opinion impartiale ne fut point favorable au poète, à qui presque tous les contemporains lettrés avaient décerné le titre glorieux de Virgile français, et dès ce moment des rayons de sa gloire commencèrent à pâlir. Des amis, probablement étrangers à la culture, entreprirent de justifier le plan, les descriptions et les beautés de son poème; mais certes ils flattaient l'auteur en affirmant que son ouvrage répondait à son titre, et qu'il était dans son genre un chef-d'œuvre de génie.

J'osai le juger dans le cercle d'un petit nombre d'amis; plein de respect pour sa gloire littéraire, il ne sortit pas de ma bouche le plus léger souffle qui pût l'offenser, mais je fus sans pitié comme agro-

nome ; je soutins que son homme des champs ne ressemblait pas plus à l'homme vrai des champs, qu'une bergère de théâtre embellie par le fard, et qu'on ne peut voir avec plaisir qu'à travers les illusions de l'optique, ne ressemble à une bergère que la nature seule fait briller au grand jour par la beauté des formes et par les grâces.

Étonné que Delille eût si mal traité l'homme des champs, et en même temps un art qui lui avait valu une si brillante réputation, voyant d'ailleurs que les grands poètes habitaient ou accouraient tous dans la capitale, et que, dans l'opinion, des géorgiques françaises paraissaient presque impossibles, j'osai chercher à découvrir le chemin du parnasse. Quelques fragmens de traductions, faits plutôt pour m'exercer à juger les œuvres poétiques, que dans la vue de rien produire ; quelques idylles, dont une seule avait été lue en public, composaient tout mon portefeuille.

Pour mieux justifier mon opinion sur l'Homme des champs de Delille, je hasardai

sardai l'esquisse d'un poème didactique (c'est à peu près celle que je présente). Elle fut jugée digne de recevoir d'heureux développemens. Je fis un premier chant, il fut également bien accueilli. J'y attachais si peu d'importance, que je l'avais écrit sur des feuilles volantes dont plusieurs ont été perdues.

J'ai continué quand les affaires publiques m'en ont laissé le temps (à cet égard ma conscience est aussi libre que pure); mais aussi, j'ai fui toutes les distractions de société qui suivent, ou plutôt qui importunent et assiégent l'homme en place.

En me livrant à ces loisirs dont l'objet et les vues sont, comme au temps des Romains, dignes de la patrie, des consuls et des magistrats, j'ai peut-être moins cédé aux inspirations des muses, qu'au desir fortement prononcé de voir enfin célébrer un art que les mœurs, les lois, les actes publics et l'éloquence honorent encore plus dans les livres et aux tribunes que dans les campagnes.

J'ai voulu, au commencement du siècle devant lequel paraît s'ouvrir une grande destinée pour la France, avoir le mérite de faire connaître la carrière agronomique, qu'évitent ou dédaignent presque tous les poètes ; j'ai eu l'espoir d'électriser leur génie, en leur dévoilant l'ensemble imposant des richesses, des plaisirs et des ressources de nos champs ; et s'il ne m'est pas permis sous quelques rapports de m'écrier comme le Corrège, *et moi aussi, je suis peintre*, je me féliciterai toujours d'avoir travaillé au dessin du grand tableau géorgique qui manque à notre gloire littéraire et agricole.

Je n'ai point eu l'intention seulement de faire un poème, mais de transmettre des préceptes que l'expérience me donne le droit de regarder comme vrais et utiles, et sur-tout de faire connaître au Gouvernement les causes positives et les effets constans de la prospérité publique.

J'ai passé quatre ans à composer cet ouvrage ; j'aurais bien fait d'en passer six à

le revoir pour le rendre moins défectueux ; mais d'abord j'étais pressé de connaître l'opinion publique sur un tel poème ; j'ai voulu aussi, et il faut avoir le courage de le dire, attaquer une espèce d'insurrection qui se fomente contre ceux qui ont le don ou le bon esprit d'allier le culte des muses aux fonctions de la magistrature, faire taire les colporteurs de quelques mots terribles contre les poètes, et qui, j'en suis certain, n'ont jamais été prononcés. Ceux qui susurrent des disgraces (1) aux fonctionnaires

(1) Vingt fois j'ai été tenté de jeter au feu les chants que j'avais faits ; mais j'ai réfléchi que ma prétendue faute était déjà révélée et que, sans dissuader, je sacrifierais un ouvrage utile dans lequel je crois prouver qu'on peut employer ses loisirs à faire une œuvre poétique et conserver le sens commun, se maintenir dans l'habitude d'un travail actif et sérieux et avoir même des idées justes et saines sur l'administration ou sur la législation. J'ai cru devoir aussi hâter la publication de cet ouvrage, parce qu'il m'a semblé que les caméléons politiques cherchaient à rallumer les foudres de la guerre, deux grandes conspirations d'ailleurs, en moins de quatre ans ont menacé la France dans la personne de son chef ; j'ai saisi au bond l'instant de paix et de bonheur dont nous jouissons pour offrir mon poème à ma patrie et à son libérateur.

publics qui se livrent à la poésie et tous ceux qui jugent si légèrement les hommes sur leurs loisirs, si, à l'époque de la convention nationale et avant nos victoires en Italie, ils avaient entendu un jeune sage en conseil d'état, parler comme d'Aguesseau et comme Pothier sur le code civil et discourir sur des détails qui annonçaient que l'auteur avait passé sa vie à observer l'intérieur des familles, à étudier le droit commun, à commenter les coutumes, et à scruter le cœur humain : de tels hommes, dans les dangers qui menaçaient la patrie, auraient-ils chargé ce jeune penseur d'aller, à la tête de nos armées, chasser les Anglais de Toulon, franchir les Alpes, battre les Impériaux, conquérir l'Italie, et dicter les superbes traités de Campo-Formio et de Lunéville? ils l'eussent encore moins cru capable de traverser les mers couvertes de vaisseaux anglais, d'aller prendre Malte et d'occuper en héros et en législateur l'Égypte et la Syrie, et de revenir de ces contrées, porté sur les aîles du génie

de la France, étouffer les discordes civiles, dissiper les armées coalisées, et vaincre encore les Impériaux aux plaines de Marengo.

Dans quel cercle étroit veut-on donc aujourd'hui renfermer l'esprit français que la liberté, quoi qu'on en dise, a nécessairement électrisé, et qu'elle portera de plus en plus à des élans généreux ou sublimes? N'est-il donc qu'une seule carrière qu'il soit permis de suivre? et dans cette carrière n'est-il qu'un seul but vers lequel on doive tendre pour accomplir ses devoirs, pour être utile et bien mériter de sa patrie? Ce sévère unitisme n'est-il pas déraisonnable et même coupable? N'est-ce pas le cri des eunuques dans les serails, des paresseux dans les écoles, et des envieux dans les académies? Ceux qui de bonne foi blâment divers emplois du temps, peuvent avoir raison pour des succès dans les arts mécaniques, parce que la perfection dépend d'une action uniforme et continue et d'une patience infinie; parce

qu'il faut, pour beaucoup de travaux, des hommes-machines : mais quelle idée se fait-on donc du génie et de l'intelligence cultivée par l'étude, pour en humilier ainsi les facultés et pour en concentrer tous les ressorts ? Eh quoi ! celui qui en ces temps est notre point de mire (que je ne cite point pour modèle, il s'est trop élevé), et dont le génie soutient la voûte immense de notre édifice social, a su tenir alternativement le compas d'Uranie et la balance de Thémis ; il a pu méditer les œuvres de Montesquieu et de Dumoulin, lire Homère, Ossian, et fonder en même temps l'état le plus florissant qu'on puisse citer dans les annales du monde ; et on ne voudrait pas qu'un magistrat consacrât ses loisirs au culte des muses, ou qu'un administrateur public quittât quelquefois la plume du calcul pour toucher les cordes d'une lyre, ou pour faire résonner des pipeaux champêtres ! C'est une de ces hérésies qu'il faut combattre et vaincre.

En se rappelant l'opinion des plus ha-

biles littérateurs sur l'impossibilité de faire en français un bon poème didactique sur l'agriculture, l'auteur qui en produit un de ce genre, manifeste ou un grand courage ou une grande conviction de ses forces, ou bien peu de prétention à la gloire poétique; il doit s'attendre qu'on ne lui tiendra aucun compte du dernier motif, et qu'on ne verra en lui qu'un homme qui déclare au public qu'il s'élève au dessus du jugement de nos plus célèbres aristarques, et qu'il a fait un meilleur poème que tous ceux qui l'ont précédé dans la même carrière.

Je ne puis me dissimuler cette terrible prévention ; tous les aveux de modestie et toutes les humilités ne serviraient à rien pour détourner ce cours de l'opinion, que la nature et les principes de la langue française semblent autoriser, que les maîtres enseignent dans les écoles, que le passé justifie, que l'amour-propre commande aux auteurs rivaux et que, par respect ou par esprit de corps, on conserve et on accrédite dans les académies.

Il ne peut donc y avoir de réfuge ou d'espoir que dans l'ouvrage même, dans les intentions qui l'ont fait entreprendre, dans les principes qui le constituent et dans la différence qu'il offrira avec les œuvres des autres sur ce sujet. Puisque j'ai eu cette témérité, puisque j'ai cédé à des instances intimes, puisqu'enfin je me suis résigné à provoquer l'examen des hommes de goût, et à subir d'ailleurs tous les traits de la critique, presque toujours aigus de la part des contemporains ; je prends la liberté d'offrir quelques réflexions sur des géorgiques françaises. Ce n'est point un jugement que j'entends porter, mais je desire seulement faire connaître l'opinion que j'en ai conçue ; et c'est bien moins devant le public que je me persuade discourir, que devant des amis littérateurs et agronomes, avec lesquels, dans une conférence, j'explique librement toute ma pensée. Si je me trompe, mes explications serviront du moins à justifier les motifs qui m'ont déterminé et à cet

égard j'invoque toute la bienveillance du lecteur.

L'état d'avilissement dans lequel on a maintenu le peuple des campagnes dans les Gaules, a eu une influence positive sur tout ce qui avait rapport à l'agronomie et particulièrement sur les facultés et l'essor de la langue française. La noblesse et le sacerdoce possédant exclusivement toutes les faveurs de l'opinion et de la fortune, l'agriculture dans les premiers temps de la monarchie ne fut considérée que comme une affaire d'esclaves; les Francs et les peuples réunis ont hérité des mêmes principes politiques; il y eut peut-être sous les rois de la première race plus de tentatives dans l'art de cultiver, par suite de la fréquentation des romains proconsuls, soldats ou fugitifs, que sous les rois de la seconde et les premiers de la troisième; car si on en excepte le règne de Charlemagne, les cultivateurs étaient regardés alors comme le *pecus* national; et si le sacerdoce chrétien ne les eût adoptés

comme faisant partie de l'espèce humaine, la barbarie eût encore dominé long-temps les peuples de la France.

Les règnes de Louis IX, de Louis XII, de Charles-le-Sage et de Charles-le-Bien-aimé, offrent quelques époques de bonheur et de protection spéciale envers les peuples des campagnes; ils servent du moins à faire proclamer une vérité, que dans les temps barbares de la servitude et de la féodalité, les rois de France ont constamment été meilleurs envers le peuple agriculteur, que les parlemens et les seigneurs, et qu'ils ont toujours donné l'exemple des sacrifices aux dépens de leurs droits et de leurs revenus qui alors étaient personnels ou patrimoniaux.

Il y a peu d'exception à faire depuis François I.er et Henri IV : on ne peut remarquer que quelques instans de calme, et des lueurs d'espérance. Le règne de Louis XIV annonça des progrès dans la culture, mais on doit bien moins les attribuer à la volonté raisonnée du chef du

royaume, aux vues de ses délégués dans les provinces, à une amélioration du cœur humain, et aux progrès de la raison, qu'à l'extinction des cent mille tyrans des châteaux, que Richelieu vint à bout de soumettre et de confondre dans la puissance du trône. Toujours en guerre entre eux, ou s'abandonnant au plus puissant ou au plus offrant des suzerains, ils ne laissaient ni repos ni halte à leurs malheureux vassaux: le monde retentit encore des accens de la reconnaissance envers Hercule qui tua dans le marais de Lerne un hydre épouvantable, qui massacra les monstres Geryon et Cacus, etc., à peine dans notre histoire fait-on remarquer l'immense service que Richelieu rendit à la France, et particulièrement à la civilisation des hommes des champs.

Parmi les causes actives des progrès de l'agriculture, il faut d'abord comprendre l'intérêt du clergé; possesseur d'un terrain immense, il dut en faire augmenter la valeur et le revenu, multiplier en consé-

quence les affranchissemens et exciter l'émulation parmi les colons; l'agrandissement ensuite des villes capitales qui ne pouvaient subsister qu'en protégeant les cultivateurs dans leurs rayons respectifs, la prospérité du commerce sous Colbert, d'où résultaient nécessairement les besoins de plusieurs matières premières importantes qui déjà s'acclimataient sur le sol de la patrie, fortifièrent ces progrès.

Le théâtre des champs fut moins chargé d'esclaves à la fin du règne de Louis XIV. La résidence plus habituelle des seigneurs dans leurs terres, les orages et le néant de la cour mieux connus et appréciés et la crainte de la famine, dont les furies menaçaient le trône et quelquefois la monarchie toute entière, firent rompre ou alléger les chaînes de la féodalité. La religion chrétienne, à la voix de Fénélon, commençait d'ailleurs à attirer des regards de bienveillance sur les peuples des campagnes, lorsqu'on vit s'élever à côté des Corneille, des Bossuet et des Pascal, les

Rapin et les Vanière. Ces deux poëtes n'osèrent élever la voix qu'en latin ; ils étaient persuadés ainsi que tous les littérateurs du tems, qu'on ne pouvait exprimer et ennoblir des détails champêtres avec la langue des Racine et des Boileau. On leur a l'obligation néanmoins d'avoir soulevé le voile qui cachait les trésors et les charmes de la vie agricole; mais de leur tems même, les agriculteurs, proprement dits, étaient encore les uns dans l'horreur de l'esclavage et les autres dans les limbes de la servitude.

Le style de Rapin est pur, noble, varié et digne du tems d'Auguste; mais il a usé son génie poëtique à décrire des objets frivoles et minutieux: et lui aussi, comme s'il n'eut voulu composer ses jardins que pour les poëtes et les grands seigneurs, il a accumulé un nombre immense de fictions sur les fleurs et prodigué sa verve aux parterres ou aux plantes d'agrémens, en négligeant ou dédaignant les choses les plus utiles et les plus nécessaires.

Vanière, poëte de Beziers, après avoir préludé par quelques chants, sur les colombes et les étangs, fort de l'estime et de la protection de Lamoignon et du suffrage de Santeuil, entreprit son *Prædium rusticum*. Moins élégant que Rapin, il est plus diffus; son plan est vague et sans liaisons : il répète les leçons de Columelle et de Varron et semble ignorer qu'après plus de seize siècles, dans un climat et sur un sol si différens de ceux des Romains, elles devaient au moins être modifiées en raison des circonstances et des progrès de l'art. Moine dans toute la force du mot, il prétend à être un poëte orthodoxe; il abjure solennellement les divinités de la fable; aussi tous ses tableaux, ceux même dont la touche est hardie, sont dénués de charmes; ses dessins sont maigres ou monotones, sans goût et sans méthode; on le voit continuellement hors d'haleine pour racheter l'aridité du sujet par des épisodes qui ne sont que des hors-d'œuvres; le théâtre de la France est trop exigu pour

sa muse, il la transporte au Paraguai et souvent oubliant qu'il est poète et qu'il dicte des préceptes géorgiques, il débite des sermons et fait faire les pâques à ses lecteurs.

Malgré les beautés du latin de Rapin et de Vanière, et quoique les Jésuites fussent très-puissans alors, et les régulateurs de la plus grande partie des écoles, Virgile, Horace et Ovide, en sont toujours restés en possession, et le poème *Hortorum* et le *Prædium rusticum*, malgré le zèle et les soins de quelques littérateurs distingués, ne sont presque plus connus que des savans et des bibliographes.

Les systêmes de gouvernement ayant toujours été opposés à l'essor du peuple agricole, la langue géorgique ne fut pas plus fortunée quand Voltaire commença à tenir le sceptre de la littérature. Dans son discours de réception à l'académie française, il s'exprime ainsi : « Pourrions-nous aujourd'hui imiter l'auteur des Géorgiques, » qui nomme sans détours tous les instru-

» mens de l'agriculture; à peine les con-
» naissons-nous, et notre mollesse orgueil-
» leuse, dans le sein du repos et du luxe
» des villes, attache malheureusement une
» idée basse à ces travaux champêtres et
» au détail de ces arts utiles que les maîtres
» et les législateurs de la terre cultivaient
» de leurs mains victorieuses.

» Si nos bons poètes avaient su expri-
» mer heureusement les petites choses,
» notre langue ajouterait aujourd'hui ce
» mérite qui est très-grand, à l'avantage
» d'être devenue la première langue du
» monde pour le charme de la conversa-
» tion et pour l'impression du sentiment;
» le langage du cœur et le style du théâtre
» ont entièrement prévalu, ils ont embelli
» la langue française, mais ils en ont res-
» serré les agrémens dans des bornes un
» peu étroites. »

L'abbé Desfontaines, qui se constitua l'aristarque de notre littérature rabaissa davantage encore les facultés de la langue française;

française ; il dit, en parlant des poèmes didactiques :

« C'est principalement dans le genre di-
» dactique, que notre langue fait sentir sa
» stérilité et son ingratitude, sur-tout
» lorsque ce genre a pour objet des choses
» *grossières* et *communes*, comme *les*
» *travaux de la campagne.* Loin de pou-
» voir alors nous exprimer en vers avec
» quelque élégance, nous ne le pouvons
» *pas même en prose.* Les préceptes qui
» concernent les arts libéraux, notre langue
» peut les exprimer heureusement et avec
» élégance ; il n'en est pas de même à l'é-
» gard des arts mécaniques et grossiers,
» tels que *l'agriculture* et les *arts de cette*
» *espèce ;* comment pourrions-nous don-
» ner en vers des préceptes *sur ces choses,*
» *sans dégoûter nos lecteurs ?* »

J'avoue que pour combattre une telle opinion, je ne puis me défendre d'une sorte d'indignation, sinon poétique au moins patriotique ; et certes les exemples et les preuves contraires s'accumulent en foule

sous ma plume, pour démontrer l'erreur de Voltaire et les pédantes hérésies de Desfontaines. Comment peut-on prescrire des bornes à la poésie, dont le domaine est aussi vaste que celui de la nature et de l'esprit humain, et refuser à la langue française une faculté qu'on accorde indéfiniment aux langues étrangères ? Voltaire n'avait-il pas su franchir une grande partie de ces obstacles? et Desfontaines pouvait-il ignorer les heureuses hardiesses de Racine, de Boileau, et celles de Fénelon même, qui dans son Télémaque, avait donné tant de grâces, de fraîcheur et de charmes à des tableaux champêtres?

Un tel jugement sur le domaine de l'agriculture, qui est lui-même une des parties les plus essentielles de celui de la nature, laisse bien le droit de contredire Desfontaines sur l'ingratitude et la prétendue stérilité de la langue française, et sur-tout sur l'impossibilité d'exprimer avec quelque élégance les détails champêtres.

Desfontaines a-t-il critiqué dans Racine les mots si vulgaires *pavé* et *créature?*

« Tu le vois (Louis-le-Grand).....
» Baiser avec respect le *pavé* de tes temples? »

« Certes plus je médite, et moins je me figure
» Que vous m'osiez compter pour votre *créature.* »

Les mots *saoul* et *hibou* du sévère Boileau?

« Horace a bu son *saoul* quand il voit les ménades. »
« Craignez-vous d'un *hibou* l'impuissante grimace? »

Cet abbé n'eût jamais cru possible de mettre en vers les mots *bêche, vache, pois, vesce,* etc., et cependant nos plus grands maîtres ont admiré dans le poème des Jardins de Delille, ces vers :

« Ne rougissez donc point, quoique l'orgueil en gronde,
» D'ouvrir vos parcs aux bœufs, à la *vache* féconde.

« Sème.....
» Ou la *vesce* légère, ou ces moissons bruyantes
» De *pois* retentissans dans leurs cosses tremblantes.

Homère, Théocrite, Virgile, Fénelon, Buffon et Delille, offrent la preuve qu'il n'y a point d'êtres dans la nature et de

choses utiles dans la société qui ne puissent être exprimées, en vers et en prose, avec noblesse ou avec élégance. Virgile ne dédaigna point de parler de l'âne, du cheval, du bœuf, de la vache, du fumier et du porc, parce que de son temps l'agriculture était honorée par les premiers de l'état, et parce que les plus grands génies de Rome avaient donné des louanges à la vie agricole.

Quel censeur pourrait trouver à redire à la prose poétique, noble et majestueuse de Buffon, quand il dépeint des animaux que nous réputons abjects? et quelles obligations ne lui doit-on pas, pour avoir créé l'éloquence propre à l'histoire naturelle, qui n'est, relativement aux animaux domestiques, qu'une branche de l'agriculture?

Quel critique a blâmé le goût de Delille, quand dans sa traduction des Géorgiques, il a nommé tant de choses proscrites du domaine de la poésie? Je crois bien que s'il les eût dites dans un poème de sa composition, il se fût trouvé quelques habitués

qui l'auraient régenté; mais puisqu'il y a eu de la part des littérateurs et des censeurs même un concert unanime d'éloges pour cette traduction, en rendant grâce à Virgile et à Delille, il faut profiter de leurs conquêtes, les conserver et tâcher surtout de ne pas rétrograder; on doit, il me semble, l'espérer; car depuis vingt-cinq à trente ans, l'opinion se familiarise avec l'étude des champs; il est même à présumer que si on marque plus de considération pour l'état du cultivateur, la langue française acquerra plus de richesses et de facilités pour en exprimer les œuvres et les mœurs. Ce but est digne d'occuper nos premiers littérateurs et même le Gouvernement, puisqu'étant moins timide ou moins bornée, la langue française peut devenir la première du monde.

Le maintien du sort de l'agriculteur dans une dépendance injuste ou trop sévère, l'obstination combinée des parlemens à repousser toutes innovations contre l'ordre et la tenue des biens-fonds, même

quand le roi en proposait ; la féodalité capricieuse ou inique dans la plus grande partie des provinces, et que notre jurisprudence regarda toujours comme un droit civil et politique, ne laissèrent faire que peu de progrès à l'agriculture. Sous le règne de Louis XV, Mirabeau, se disant l'ami des hommes, et les économistes occupèrent un peu l'opinion des produits et des richesses de la terre ; mais on ne pourrait citer que des exceptions dans l'amélioration de la culture et de l'état du peuple des campagnes, et souvent encore existaient-elles plutôt dans le mercure et les gazettes que dans les fermes et les hameaux.

Rosset, maître des requêtes, composa son poème après la guerre de 1741. Il connaissait mieux le théâtre des champs que le commun des nobles de son temps. Des motifs généreux le portèrent à entreprendre cet ouvrage qui fera toujours honneur à notre littérature ; mais on voit facilement à ses préceptes qu'il n'était pas cultivateur, et souvent pas même agro-

nome ; il néglige ou passe sous silence les parties les plus essentielles du domaine agricole, et il s'arrête trop au détail des choses qu'il connaît le mieux.

Après avoir fait un bon discours sur l'énergie et les facultés de la langue française, il se montre dans ses vers d'une timidité extrême, pour exprimer des mots que Delille a fait ressortir avec charme ou avec éclat. Son ton didactique est en général trop prolongé; ce qui lui donne quelquefois de l'aridité ou de la monotonie.

Rosset, à l'exemple de Vanière, a cru devoir s'affranchir du secours de la fable; il est même remarquable que son manifeste contre la mythologie est très-poétique ; il semblerait que les muses n'aient point été offensées de cette apostasie, car elles l'ont inspiré contre elles-mêmes; mais on voit souvent aussi dans le reste de l'ouvrage, qu'elles l'ont abandonné à ses propres forces.

Voici le morceau.

Sourdes divinités, insensibles idoles,

Mes chants n'empruntent rien de vos secours frivoles,
Astres qui nous marquez les saisons et les ans,
Le dieu qui vous conduit nous donne leurs présens.
Les épis sans Cérès dans les sillons jaunissent;
Les raisins sans Bacchus sous le pampre noircissent.
De Pan et d'Apollon les fabuleux troupeaux
N'ont pas des immortels entendu les pipeaux;
L'olive ne doit point aux leçons de Minerve
Le soin qui la cultive et l'art qui la conserve;
Neptune est un vain nom, et le coursier ardent
Ne fut point enfanté d'un coup de son trident.
O Dieu! principe et fin de toute la nature, etc.

D'après cet abandon, il a été forcé de recourir à des épisodes absolument étrangers à son sujet, à faire des incursions dans la Hollande et la Hongrie, pour en dépeindre les marais et les lacs, à remonter aux premiers âges du monde, à décrire le déluge, et quand il suspend le ton des préceptes, il ne se plaît qu'à rappeler les beautés du parc de Versailles. Si Rosset néanmoins n'eût pas renoncé aux fictions, s'il eût mieux connu les travaux champêtres, il pouvait faire un bon poème géorgique. Il est toujours dignement inspiré

par son sujet et par le desir de célébrer la France ; son style est pur, correct, et dans plusieurs parties on y trouve des tableaux d'une grande beauté.

On ne peut regarder comme un poème géorgique les saisons de Saint-Lambert. L'auteur, au surplus, a déclaré positivement qu'il n'écrivait point pour ceux qui cultivent les campagnes, mais pour ceux qui les protègent. Je dois rendre hommage au talent de ce poète que la France vient de perdre : ses descriptions sont quelquefois élégantes et remplies d'intérêt ; le cœur en tout l'inspire, et l'esprit, pour le guider, fait briller une douce lumière ; il n'est médiocre que quand il veut peindre ou exprimer ce qu'il ne connaît pas, ou rendre des inspirations étrangères à son ame ; et s'il m'est permis de juger entre lui et Thompson, je le trouve sous quelques rapports supérieur au poète anglais : l'un est plus poète, sans doute, mais l'autre est plus sentimental ; l'un d'un vol hardi plane et fait résonner sa lyre en des régions qui

étonnent la pensée ; l'autre, sans quitter le théâtre des champs, fait entendre des sons qui charment le cœur.

Roucher, comme poète, est jugé, et l'ami le plus indulgent ne pourrait louer ses Mois, sous le rapport du plan, du style propre et des connaissances physiques.

L'Europe savante ne peut qu'être surprise, et la France elle-même que s'étonner de ce qu'aucun poète n'ait osé emboucher la trompette géorgique pour célébrer, à l'instar de Virgile, un art d'où dérivent les richesses les plus réelles et les jouissances les plus pures; on ne reproche cependant pas au français de manquer de goût, d'imagination et de génie poétique. Le siècle de Louis XIV offre un de ces élans de l'esprit humain, qui fera toujours une époque mémorable et glorieuse pour la nation française.

Les noms de Racine et de Boileau sont gravés au sommet du Pinde, à côté de ceux de Virgile et d'Horace.

S'il est vrai qu'Hésiode ait suggéré à

Virgile l'idée de ses géorgiques, pourquoi sous le règne fameux de Louis et des lettres, où les poètes n'avaient que trop de propension à flatter, ou du moins à plaire au grand roi, où il était si nécessaire et si facile, après les fléaux de la guerre et du fanatisme, de diriger l'opinion vers le théâtre des champs, où la politique réclamait l'accomplissement du grand œuvre de Richelieu, et où la religion et la philosophie apprenaient à l'envi que le bonheur, la paix et la liberté n'étaient qu'au milieu des campagnes; pourquoi, dis-je, ne s'est-il pas élevé un homme de génie qui ait osé soulever ou déchirer le voile honteux qui s'étendait sur l'art du cultivateur, qui ait entrepris d'ouvrir cette carrière d'autant plus glorieuse, que pour la France elle était vierge encore? pourquoi notre divin Racine, celui de tous les poètes français qu'on peut le plus justement comparer à Virgile, n'a-t-il pas préludé comme son modèle par des chants géorgiques? Et puisqu'il était lui-même

si sensible aux attraits de la faveur et si jaloux de bien mériter de la patrie ; puisqu'enfin on était venu à bout de lui faire déconsidérer l'état de poète pour le théâtre, il eût été digne de lui, ramenant le monarque à des idées paisibles et généreuses, de le porter, à l'exemple de Fénelon, à faire le bonheur des campagnes, et à réaliser le beau vœu d'Henri son ayeul ; il se fût couvert de gloire enfin en lui faisant cesser le rôle d'un Jupiter foudroyant.

Madame Deshoulière avait favorablement disposé l'opinion par ses idylles, et l'archevêque de Cambrai, dans son Télémaque, avait fait pressentir tous les charmes de la vie champêtre. Virgile d'ailleurs, par ses églogues et ses géorgiques, Horace, chantre aimable et sévère, n'avaient-ils pas converti un tyran, et ne doit-on pas attribuer à ces deux grands hommes la bienfaisance, la générosité et la grandeur d'ame qu'Auguste manifesta dans l'Italie et dans les Gaules. Redisons

ici avec l'histoire, que ce prince en fut reconnaissant, et qu'il aima tellement Virgile, que les regrets de sa mort lui inspirèrent même des accens poétiques.

J'ai déjà dit qu'il fallait attribuer l'avilissement dans lequel existaient les agriculteurs, aux nobles qui regardaient leur séjour dans leurs terres comme un exil, et à l'opinion publique, qui faisait préférer toutes les idées de bonheur et de considération aux charges exercées à la cour ou dans les grandes cités. N'existe-t-il pas une autre cause encore? qu'il me soit permis de la présenter.

Pour bien célébrer les champs, il faut les connaître; et pour les connaître ne faut-il pas y vivre?

Sous les yeux d'un public éclairé, des magistrats suprêmes et des chefs du gouvernement, la rivalité, l'émulation, les encouragemens, les faveurs, peuvent inspirer des œuvres sublimes; on peut y peindre fortement les grandes passions

de l'amour, de l'ambition ou de la politique, exprimer avec graces le charme des vertus, châtier les vices, saisir les ridicules, donner enfin aux divers tableaux des mœurs et des usages le ton ou la teinte convenables; mais pour composer des églogues ou un poëme géorgique, il est nécessaire, je crois, d'habiter les champs.

Dans quelles dispositions différentes se trouvent et l'esprit et le cœur de deux poëtes doués d'un égal génie?

Celui qui habite la capitale, fatigué du roulement des chars pendant la nuit, n'entend à son réveil que les cris aigus et importuns de la misère et du besoin, et le bourdonnement continuel des marchés et des encans. Sort-il pour aller chez des amis ou dans un cercle académique; dès le seuil de sa porte il trouve une foule d'êtres inconnus allans et venans avec une précipitation qui ferait croire à un danger public. Les uns tristes et inquiets manifestent qu'ils vont solliciter ou spéculer; d'autres

les yeux animés ou hagards, murmurent ou parlent seuls, et tous les traits de leurs visages empreints de leurs passions respectives, font évidemment juger qu'ils courent après le char de la fortune et de l'ambition. Ceux-ci plus alertes ou plus légers, sans égards pour la vieillesse qu'ils heurtent, montrent qu'ils ont déjà tissu des rets pour prendre des dupes ou pour capter des faveurs. Ceux-là sombres et mélancoliques travaillent pour la calomnie et sont suivis par d'autres qui accourent se venger ou demander justice. Les cirques, les théâtres, les jardins ne lui offrent qu'une fausse joie que poursuivent l'ennui et la misère, des beautés que le fard embellit et un luxe qui n'a que les prestiges de l'opulence.

Le poëte qui habite les champs, au contraire, est toujours en état d'inspiration. A son réveil il contemple en extase le lever de l'astre du jour et l'effusion graduée de ses rayons sur tout ce qui environne l'horison. Le concert des oiseaux,

les chants des bergers, les ébats des troupeaux dans leurs pâturages, l'activité des travaux et l'harmonie enfin de tout ce qui vit dans la nature pénètrent son cœur des plus doux et des plus sublimes sentimens.

Son esprit libre et calme ne reçoit que d'heureux mouvements; l'abondance surgit de toutes parts; les moissons animent ou transportent de joie et les hommes et les animaux qui se nourrissent de grains cultivés; sur tous les visages brille la sérénité des cœurs et des consciences; le spectacle touchant des réunions dans les temples, la distribution du tems pour les heures du travail et du repos, le coup-d'œil des jeux et des plaisirs, le retour des troupeaux sous les toits qu'annoncent toujours la musette et que répètent les échos, l'enchantement d'un beau soir, le silence des nuits majestueux et plein de charmes, tout enfin entretient l'ame dans un doux ravissement qui, pour le poëte, est le premier élan du génie.

Hésiode

Hésiode, Théocrite et Virgile, n'ont écrit qu'au milieu des champs et sous la dictée de la nature.

C'est à mille pas d'Athênes, dans un jardin spacieux, orné d'arbres et de fontaines entourés d'une verdure délicieuse que le divin Platon révélait sa doctrine à ses disciples. Malgré la longue suite des siècles qui nous séparent de lui, on se plaît à rechercher, à rêver dans ces jardins sacrés, à contempler ces gymnases formés par la nature, où les hommes les plus purs essayaient de faire triompher la vérité et de fonder l'empire des vertus par la seule force de la raison.

Aux champs enfin on respire plus librement, la mémoire y est plus vierge et le cœur plus innocent. Peut-on les comparer pour jouir de toutes ses facultés à ces tristes labyrinthes qu'on appelle villes, et à ces enceintes fastueuses qu'on ose nommer académies ?

Pour bien apprécier le caractère propre du rithme géorgique, il faut nécessairement

remonter aux époques de sa naissance, et je soumets principalement ces réflexions aux littérateurs étrangers à la vie des champs.

Le bonheur seul a inspiré les premiers poëtes, et leurs chants ont dû être ceux de la reconnaissance envers la divinité. On pourrait affirmer que celui qui sentit avec plus de force les bienfaits de la nature, les charmes de la vie et l'attrait du plaisir, fut le premier poëte.

Dans l'ordre de la sociabilité l'état pastoral est le premier constitué ; c'est par lui que les douces images du bonheur furent successivement réfléchies dans le cœur de l'homme. Pouvait-il rester indifférent et maîtriser les transports de sa joie en voyant chaque année la terre s'embellir de fleurs et de verdure, et prodigues de dons et de largesse envers lui et ses troupeaux? Pouvait-il vivre insensible en voyant au printems tous les êtres qui l'entouraient heureux de plaisir ou d'amour? Sa bouche pouvait-elle être muette

quand il entendait les oiseaux des champs célébrer son dieu même : pieux et sensible, il dut donc mêler ses accens au concert général de la nature et transmettre aux âges suivans le ton vrai de la poësie pastorale qui fut incontestablement la première ?

La richesse et la fécondité de la terre devant nécessairement porter l'homme à se multiplier, le nombre fit naître les besoins. Il dut ouvrir alors une autre carrière à son génie, chercher et se créer des sources d'abondance ; il fallut semer des grains, faire croître des arbres, dériver des eaux, apprendre à chasser et à détruire les animaux cruels ou voraces, et s'agissant déjà moins de plaisir que de nécessité, les mortels qui eurent le bonheur d'enseigner les premiers à cultiver le blé, la vigne et les arbres nourriciers, durent être considérés comme inspirés par l'être suprême et recevoir les honneurs de l'apothéose : telle dut être l'origine de la poësie géorgique.

Hésiode devint poëte et chanta l'agriculture en gardant ses troupeaux.

A mesure que l'homme a perdu de son innocence, la piété et le culte envers l'Éternel ont moins occupé son cœur. Il a manifesté moins d'intérêt pour ceux qui faisaient des découvertes utiles ; ainsi Hercule, Cérès et Bacchus ont été déifiés ; Hésiode n'a été qu'un prêtre del'Hélicon, et Virgile n'a reçu que des honneurs du peuple romain.

Le prince des poëtes latins, malgré l'ascendant de son génie et les charmes de sa poësie, fut heureux de faire paraître ses géorgiques dans un tems où la guerre avait jeté la consternation dans l'Europe, l'Asie et l'Afrique, où les factions avaient bouleversé ou épouvanté l'Italie, et où la barbarie et la famine menaçaient de la plus horrible destinée Rome et ses colonies. Il était nécessaire et politique d'attacher les soldats à la glébe natale, de leur inspirer le goût des travaux des champs, de stabiliter l'empire par le droit

des propriétés foncières et de poser enfin les fondemens d'une nouvelle patrie sous les auspices des dieux et des hommes protégeant et aimant l'agriculture. La mémoire des Romains était encore flattée des institutions de Numa, des affections que Varron avait inspirées et des grands exemples donnés par les Cincinnatus, les Fabius et les Pison.

Les anxiétés périodiques d'ailleurs, les hazards des mers et les dangers qu'on éprouvait à attendre des blés ou des tributs de la part des colonies et des peuples vaincus, étaient déjà bien sentis et appréciés par tous les dépositaires de l'autorité, et par tous les chefs de famille qui pouvaient compter leurs lustres par le nombre des famines. Les dispositions de l'Empereur à faire jouir de la paix l'état de Rome et à lui donner une grande splendeur qui signalât son règne à la postérité, tous les motifs enfin accessibles à la raison humaine, firent regarder les géorgiques de Virgile comme un bienfait du ciel,

comme un chef-d'œuvre de génie et de patriotisme, dont la gloire et l'éclat ont majestueusement traversé tous les siècles qui nous séparent de celui d'Auguste.

Virgile du moins, quand il chantait sur de simples pipeaux, ou quand il prenait sa lyre d'or, libre et tranquille avec son génie et les muses qui l'entouraient, n'avait point à craindre le dédain des gens du monde, le blâme des sénateurs qui préféraient les orateurs aux poëtes, la jurisprudence des académies, les scrupules des grammairiens, les satires des auteurs médiocres et leurs vives attaques pour quelques licences ou négligences ; mais calme dans ses pensées, confident de la nature, favori d'Apollon, aimé de Mécènes et d'Auguste, honoré des suffrages du difficile Horace, sa voix sans être interrompue ou craintive, ne rendait que des sons mélodieux; son cœur hors des atteintes de l'envie et des cris de la médiocrité, toujours inspiré par son génie ne dictait que des choses et des mots avoués par le goût

et quand il lui plaisait de quitter le théâtre des champs, sans peines, sans intrigues, comme sans orgueil, il venait délasser le maître du monde en lui lisant quelques idyles ou des fragmens de ses géorgiques. (1)

Mais sans parler ici de la différence extrême du caractère des Romains et de celui des Français, un poëte géorgique dans les tems présens ne doit s'attendre qu'à produire une faible sensation; et fût-il un Virgile couronné, et proclamé grand poëte au Parnasse, fût-il comblé de bienfaits et de faveurs par le Gouvernement et par les suffrages intimes du chef de l'empire, il

(1) Auguste avait admis Virgile à son conseil intime et souvent il le consultait sur les moyens de rendre les peuples heureux. Fatigué du poids de l'empire, il eut dans ses plus beaux jours la tentation de se démettre du pouvoir souverain. Les avis de Mécènes et d'Agrippa, le laissant irrésolu, il s'adressa à Virgile, qui lui répondit : que la tyrannie était à charge aux tyrans même, mais que s'il se trouvait un prince qui eût le talent de se faire aimer par sa sagesse et son équité, rien ne serait plus avantageux que de l'avoir pour maître. Auguste, dit on, se rendit à son avis.

ne ferait encore dans l'opinion qu'une impression momentanée.

La science de l'agriculture pratique est universellement répandue; le peuple et le gouvernement n'ont plus à craindre les disettes et les famines; car la France bien cultivée pourrait être aujourd'hui le grenier de l'Europe. Un poëme géorgique n'inspirera donc point à la nation de grands et généreux sentimens envers l'écrivain qui aura le mieux fait connaître le prix et les attraits des biens et des plaisirs champêtres.

Cette observation au surplus ne s'applique point exclusivement à l'art de cultiver ni au caractère léger du français que la fortune favorise, car le physicien le plus savant ou le plus habile naturaliste, apparaîtrait aujourd'hui parmi nous, il révélerait les secrets les plus importans, qu'il ne s'éleverait point au degré de gloire accordé à Buffon qui pourtant à laissé des champs immenses à découvrir et à cultiver.

Il ne faut plus considérer l'agriculture que comme une source féconde de spéculations qui peuvent contribuer au bonheur des citoyens et à la prospérité de la patrie. Il ne s'agit plus de la part des poètes et des écrivains agronomes d'enseigner comment on laboure et on sème, comment on plante et on greffe, comment on fait le pain, et comment on élève et engraisse les troupeaux, mais de faire connaître toutes les ressources de l'art agricole, les méthodes nouvelles ou perfectionnées et de dire les causes et les effets des abus; on doit indiquer, par des exemples ou par des principes fondés sur la physique expérimentale, les modes de culture, de préparations ou d'emplois de récoltes qui doublent ou décuplent les produits, ou qui en augmentent les qualités ; on doit s'attacher à faire aimer aux propriétaires et aux capitalistes l'exploitation des terres et le séjour de la campagne, leur en apprendre les intérêts et les jouissances, en marquer les divers progrès, rappeller à

l'admiration et à la reconnaissance publique les bienfaiteurs de l'agriculture, et faire sentir enfin que les champs offrent un sanctuaire toujours pur aux vertus comme aux plaisirs.

C'est dans ce sens et sous ces rapports que j'ai essayé de faire mon poème; mais dans les circonstances où j'écris, pour obtenir un succès, il me faudrait à la fois la sublime et fière indépendance de Théocrite, le talent et les inspirations de Virgile, l'art et le coloris de Delille. On doit convenir cependant que depuis Louis XIV, il n'y a point eu d'époque plus favorable pour offrir à la nation française un poème géorgique. Elle sort d'une grande crise qui a fait disparaître tous les prestiges de la naissance et des honneurs, et anéantir tous les abus féodaux; les voiles qui cachaient des erreurs politiques et des préjugés nuisibles ont été levés ou déchirés, et tous les ordres de l'état ont été confondus dans le corps de la nation. Un tel bouleversement n'a pu exister sans faire

connaître l'inanité de ce qu'on appellait avant la révolution grandeur ou bonheur, sans avoir précipité un nombre immense de citoyens du faîte des rangs et de la fortune dans l'indigence, et sans qu'il s'en trouve beaucoup réduits à rechercher des moyens d'exister dans leurs biens fonds, et des consolations dans le sein de la nature.

Le Gouvernement a des motifs importans et commandés par les principes politiques, pour faire aimer et honorer l'agriculture; qu'il ne perde jamais de vue surtout, que la monarchie a trop favorisé l'extension des villes. Paris est un colosse qui dans tous les temps doit inquiéter les meilleurs gouvernans, et dans lequel se réfugieront toujours les Sinon, les Thargelie, les Ravaillac et les Robespierre. La terreur a fait fuir dans les grandes villes une foule innombrable de propriétaires qui habitaient leurs terres avant la révolution, et bien loin que les tems de paix dont nous jouissons, aient porté à

quitter Paris, le penchant et le goût pour y résider semblent au contraire s'accroître. La centralisation des hautes places administratives et des immenses capitaux en numéraire en sont les principales causes; on doit trembler qu'un tel foyer n'altère ou ne desséche les veines des parties inférieures du corps politique, et qu'une trop forte aglomération vers le cœur n'occasionne une plethore dont les convulsions ameneraient nécessairement des révolutions, ou du moins des catastrophes pour le chef de l'empire.

On doit considérer que le commerce qui s'était élevé sur des bases trop fiscales a perdu ses anciennes relations, et que le crédit qui ne fut jamais une œuvre de la puissance ni de la politique, mais le résultat de longs périodes écoulés dans la paix et sous la foi des traités, n'offrira de long-temps des chances à la fortune. Il ne faut qu'une guerre et souvent qu'un édit, pour perdre ou détourner les relations commerciales d'une grande nation,

et il faut un siècle pour en établir de nouvelles; car dans le commerce il est bien rare que les parties du vieil édifice puissent servir au nouveau.

Il est donc de l'intérêt du peuple français et de son gouvernement, de faire des efforts communs pour diriger les spéculations et le régime de la vie vers l'agriculture. Quel état aujourd'hui peut offrir plus de causes solides de bonheur public et particulier? à quels emplois plus honorables, plus propres à ramener les bonnes mœurs et plus favorables au dévouement de la patrie, le Gouvernement peut-il desirer que se livrent particulièrement les généraux et les militaires de tous les grades?

Ce ne fut qu'aux champs sous l'ancienne Rome, que se maintinrent purs, généreux et toujours héros, les Cincinnatus et les Fabius, et qu'on trouva en France ces braves grenadiers qui dans tous les temps furent la terreur des ennemis, la phalange invincible de nos rois, et dont la gloire

s'est encore agrandie pour la cause de la liberté.

Dans un fol enthousiasme, je ne conseillerai point au héros qui gouverne, pour faire honorer et prospérer l'agriculture, d'instituer une cérémonie pompeuse, et d'aller chaque année ouvrir lui-même le sein de la terre, ainsi que le pratique l'empereur de la Chine. D'autres temps, d'autres lieux, d'autres mœurs. Les Français habitans des grandes villes ressemblent trop aux Athéniens moqueurs, et il n'y a point d'institution en ce genre, que l'arme terrible du ridicule ne fît rapidement tomber. Mais je n'hésite point à penser que si le Gouvernement s'occupait de mettre des bornes à l'agrandissement des villes, que s'il favorisait sous le rapport de l'impôt le séjour des propriétaires dans les campagnes, que si le chef de l'empire accordait des faveurs aux laboureurs pères d'une nombreuse famille, ou devenus célèbres par des succès réalisés, les propriétaires fonciers et les capitalistes citadins ne s'ha-

bituassent insensiblement à faire valoir leurs domaines; alors sans doute il devrait se faire une loi de préférer pour les commandemens, pour les places et l'avancement, tous ceux qui, libres de leur temps, le passeraient dans leurs terres; les ministres sévères comme Sully, devraient aussi lui faire connaître tous les officiers supérieurs qui s'obstinent à vivre à Paris, où ils absorbent tous leurs capitaux, et où leurs femmes, comme au temps d'Henri IV, portent sur leurs têtes, en diamans et en dentelles, leurs métairies, leurs moulins et leurs futaies. On ne peut douter que de ces principes, il ne résultât à la longue et la force de l'état et le bien-être des citoyens.

Ainsi le chef du Gouvernement, le savant écrivain, ou le poète, qui pourront faire aimer les champs et faire partager le séjour entre eux et les villes, mériteront bien de la patrie. Cette tâche est plus facile sans doute à celui que la confiance publique investit du pouvoir de gouverner, et qui n'a pas seulement le mérite des talens

propres, mais qui joint encore à ces facultés si rares l'empire indéfini de l'amour des peuples et de leur reconnaissance.

Des succès peuvent encore signaler à l'admiration et à l'estime publiques des Olivier de Serre, des Duhamel et des Rosier; mais quel poëte oserait aujourd'hui compter sur un succès, et relativement à l'opinion et relativement au rithme? Le peuple agriculteur absolument étranger à la littérature et à l'étude des sciences physiques, ne s'occupera point d'un poëme didactique : il ne peut donc intéresser que ceux qui sont déjà instruits et qui n'ont pas la folle témérité de poser des bornes à l'art de cultiver; il sera goûté ou médité par ceux que la révolution a ruinés ou épouvantés et qui doivent voir avec plaisir qu'on célèbre un art libéral qui les rend indépendans, et qui ramène les citoyens aux vraies sources du bonheur; il doit être accueilli par l'homme d'état intéressé lui-même à faire chérir, honorer et illustrer la plus utile, la plus noble

noble et la plus nécessaire de toutes les professions, et il n'est pas douteux que si le chef de l'empire, que si la haute magistrature de la capitale et des départements se faisaient un devoir de manifester une grande considération pour l'agriculteur et surtout de le protéger, un bon poëme ne pût avoir une heureuse influence sur la prospérité de la France et sur les progrès du premier des arts.

Le plus grand écueil est incontestablement le rithme poëtique, pour un genre d'ouvrage qui dans sa composition offre tant de difficultés et d'obstacles, et dont l'art et la perfection divisent encore d'opinions les plus célèbres littérateurs ; il est plus difficile d'ailleurs de porter une critique sûre et de bien juger un poëme géorgique didactique que tout autre, parce qu'il faut nécessairement avoir quelques notions en agronomie, ou du moins connaître les détails des travaux les plus habituels. Mais ce qu'un auteur géorgique a le plus à redouter, c'est de produire un tel

ouvrage dans un tems où le Parnasse français n'est pas encore remis de l'épouvante et de l'ébranlement que lui a causés la tempête révolutionnaire.

Jamais on ne vit plus d'aspirans poëtes les adolescents même se mettent sur les rangs avec les plus grands maîtres. Il semble qu'Apollon irrité ou obsédé de la foule qui obstrue les avenues de son temple, ait permis au mauvais génie de convoquer le ban et l'arrière ban des rimeurs et des métromanes, et qu'il ait voulu aussi en former une sorte de convention, dans laquelle on ne s'entend pas plus que dans celle qui rappelle de si tristes souvenirs.

Trop heureux si après ce cahos, si après tous les abus et les crimes de la licence, nous pouvions aussi voir surgir un Napoléon, arbitre du goût au parnasse, qui en faisant rentrer dans les marais les races coassantes, et dans les ténébres les insectes vénimeux, ne laissât plus ouïr dans les belles vallées de l'Hélicon et sur le mont des muses qu'un concert d'harmonie,

depuis les simples pipeaux jusqu'aux lyres les plus brillantes!

Semblable à cette foule ennuyée qui erre dans les jardins élégans de Tivoli et qui ne s'y rend que pour voir des chefs-d'œuvres de la pyrotechnie ou pour entendre des explosions plus ou moins savantes, les papillons de la littérature, les lecteurs intrépides de tous les romans ne veulent et ne trouvent bien que la poësie qui est éminemment sonore et artificieusement coloriée, qui offre une contexture en marqueterie, dont la coupe et le trait du vers sont au ton dominant de telle ou telle école; et tandis que certain vulgaire ne veut et ne trouve à son goût que des liqueurs fortes qui lui entreprennent toutes les houpes nerveuses du palais, celui-ci n'approuve que les ouvrages d'une poësie creuse et éclatante; il lui faut du fracas, du cliquetis et des sons en syllabes imitatives, et si des productions obtiennent quelqu'effet, il ne dure presque pas plus que celui des feux d'arti-

fice; le lendemain il en paraît une autre qui fait oublier celle de la veille. Malheureusement ce torrent d'opinions légères entraîne dans l'oubli des œuvres dignes des beaux tems de la littérature française qu'enchaîne le terrible silence aux ordres de la haine ou de l'envie.

Si l'homme de lettres et le savant n'avaient à se plaindre, que de voir dès leur essor leurs œuvres dominées ou éclipsées par ces nuées de romans qui pleuvent de toutes parts, ils pourraient s'en consoler en réfléchissant que tous les corps et toutes les associations ont leur vulgaire, et que dans le monde littéraire l'envie et toutes les passions qu'elle engendre, s'attachent aux hommes de génie, comme dans le monde physique des insectes malfaisans s'attachent constamment à des animaux ou à des végétaux altiers et superbes, comme dans les champs des nuées de sauterelles et de moucherons tourmentent le cultivateur au tems de ses moissons, comme enfin dans les ondes les phoques et les dauphins

sont suivis et importunés par un vil fretin. Connaissant mieux l'homme, ou plutôt ses vices de sociabilité, ils sentiraient, ils avoueraient que ces effets sont inévitables et que les Zoïles et les Bavius sont même quelquefois utiles.

Combien il serait à desirer, pour compenser les maux de l'envie, qu'il existât pour les auteurs un sanctuaire, ou du moins un refuge inaccessible aux viles passions du profane vulgaire, où un petit nombre de savans et d'hommes de lettres, sévères, mais affables et réputés bons juges, plutôt par leur goût que par leurs œuvres, rempliraient au nom des sciences, des arts et de la patrie les augustes fonctions d'aristarques! Dans ce doux ministère le devoir et l'honneur ne leur feraient porter que des jugemens dictés par la justice et par l'impartialité : ils se regarderaient enfin comme les premiers interprètes de la renommée et les sentinelles avancées de l'histoire de la république des lettres.

Au-dessus d'eux planerait sans doute

l'opinion publique qui sera toujours la reine du monde. Cet appel même serait le palladium du goût pour la littérature et de la justice pour les auteurs ; quelle gloire ne rejaillirait pas sur de tels juges, si après une révolution donnée, la postérité confirmait leurs jugements !

Les auteurs d'ouvrages importans, injustement persécutés, trouveraient donc des consolations et pourraient laisser au tems le soin d'émousser les traits de l'envie, et si dans un premier essai ils n'avaient réellement fait que des choses médiocres, ils seraient au moins encouragés ou éclairés pour mieux faire.

Si ce tribunal avait existé dans le beau siècle, Racine eût été moins tourmenté, et Boileau quelquefois eût été moins injuste ; Montesquieu n'eût pas été réduit à voir ouvrer en Angleterre le bouclier de sa gloire et de sa défense : Malfilâtre et Gilbert existeraient peut-être encore ; et qui niera que la France n'eût pu avoir en eux son Ovide et son Juvénal ?

Jamais il ne fut plus nécessaire d'établir

une sauve-garde au génie et aux talens ; car jamais il n'y eut plus d'isolement entre ceux qui en parcourent la carrière. On ne respire, on ne se meut que dans une atmosphère inerte ou maligne ; partout se manifeste une plénitude de talens, une suffisance d'esprit qui repousse les élans et les efforts ; à peine laisse-t-on l'espoir aux adeptes de pouvoir glaner. On conteste la gloire et le goût de ceux qu'on prend pour modèles, on ne sait où s'adresser pour trouver des juges, on ne relève que les taches ; on garde le silence sur les beautés ; il semble qu'elles fassent mal. On court après les défauts, les équivoques et les calembourgs. Un bon mot qui tue un auteur ou son ouvrage ne peut se contenir ; c'est un charbon ardent qui brûle la bouche.

On décourage on ridiculise les associations littéraires ; on signale par le mépris ou par des éloges burlesques des essais d'hommes timides et modestes qui une fois nommés et cités à l'opinion, refusent de participer aux travaux littéraires, et

qui encouragés, auraient pu faire mieux et produire des œuvres agréables ou utiles. On n'extrait des mémoires que des mots isolés qui présentés avec nudité, sont en effet bizarres ou ridicules, tandis que dans leur encadrement ils sont en harmonie avec le reste de l'ouvrage. On déchire enfin les hommes de lettres qui, dans la manifestation de leurs talens, montrent quelqu'énergie. Combien cette misérable opinion fait avorter et anéantir d'œuvres du génie et de productions de l'esprit! et s'il en était autrement, pourquoi des Tacite, des Tite-Live, des Horace, des Virgile, des Racine, des Boileau, des Montesquieu n'apparaîtraient-ils pas après les grandes catastrophes politiques?

La conquête des plus rares objets d'arts et de sciences, les manuscrits d'Herculanum, les tableaux descriptifs ou analytiques des pays qui ne sont plus, flattent bien moins la patrie, que ne le ferait un tableau de l'école française qui éterniserait à jamais la gloire nationale, qu'un poème

qui consacrerait les triomphes des armes ou des arts, et qui attesterait le concert de la paix et des plaisirs, qu'une histoire enfin, qui transmettrait à la postérité le feu sacré des vertus civiques et l'horreur du vice, et qui marquant les scélérats du sceau éternel de la réprobation, porterait tous les hommes revêtus du pouvoir au desir de bien mériter de la postérité.

Sous la monarchie, les abus d'autorité, les censeurs royaux, les arrêts de parlemens et l'inquisition gallicane, pouvaient à juste titre exciter des haines, de l'indidignation ou du courroux; des hommes probes et fiers, généreux et énergiques, étaient en quelque sorte fondés et souvent forcés de couvrir de la chappe du mépris des Zoïles lâches et cruels, ou d'empreindre le cachet de l'opprobre sur le front de quelques courtisans audacieux et pervers; mais après une révolution qui a placé tous les Français sous le même niveau, pendant une paix dont les temps de terreur et les oscillations qui ont pré-

cédé notre aplomb politique, ont fait sentir tout le prix et les charmes, on devait s'attendre que les français doués de genie, honorés et recherchés même par le Gouvernement, en dignes émules des héros de l'armée, s'attacheraient à l'envi et dans un commun accord, à cimenter et embellir l'édifice de la liberté et le temple des beaux arts : la république des lettres au contraire, n'a jamais été plus orageuse; ses tempêtes semblent implacables, et toujours les partis sont en présence. Ce qui afflige, c'est que ce n'est ni le faux goût, ni la rivalité qui excitent cette guerre : c'est qu'on s'occupe beaucoup moins des œuvres que des personnes et de leurs opinions politiques passées ; c'est qu'on rencontre rarement des hommes qui fassent le sacrifice de leur amour-propre pour l'amour de la patrie. Le souffle de la vanité attise toutes les passions, et l'égoïsme est le dieu suprême.

L'empire le plus cher à l'envie est incontestablement celui de la littérature ; elle

semble même attacher moins d'importance aux autres parties des beaux arts. Des peintres, des musiciens, des architectes célèbres en effet ont joui, de leur vivant, des honneurs publics ou de la reconnaissance de leurs concitoyens, et leurs pairs dans la même carrière ont très-souvent voté la couronne qui a ceint leur tête.

Pourquoi, pour une œuvre poétique d'une grande et difficile composition, n'imite-t-on pas les connaisseurs et le public éclairé, lorsqu'ils jugent un grand édifice destiné à faire monument? L'homme impartial ne s'en approche point d'abord le compas à la main pour en mesurer toutes les proportions ; il n'en compte pas les défectuosités , il n'en sonde pas toutes les profondeurs : mais il commence par se placer à une juste distance , il en observe l'ensemble, l'harmonie et la perspective; il s'attache à voir si l'édifice a le caractère propre à sa destination, s'il est en rapport avec les lieux et les objets circonvoisins , si le décor a une majesté

relative, et si les simples ornemens s'y rattachent; il reconnaît enfin si le péristile ou les portiques produisent le double effet, d'être distincts et de se confondre dans les masses.

S'il trouve ces parties essentielles conformes aux règles de l'art, qui n'est lui-même que le goût, l'observateur porte un premier jugement qui lui fait concevoir une haute idée de l'architecte; mais avant de lui décerner le titre glorieux d'homme de génie, il s'approche de plus près, il porte ses regards et son attention sur le choix des matériaux, sur leur solidité et sur leur avenir; il considère les formes du style de composition, et leur accord entre elles; il entre ensuite dans l'intérieur, et veut de lui-même en reconnaître la distribution et le service.

Si c'est un temple sacré, négligeant les accessoires, il examine si la demeure est digne d'un dieu, si le sanctuaire, au centre des colonnes et au foyer des rayons du jour, imprimera du respect, et s'il

portera au recueillement pendant les célébrations divines.

Si c'est un palais de souverain, il prolongera son examen; il voudra trouver plus de développemens dans les grandes distributions, distinguer les galeries des gardes, les salles où afflueront les courtisans, et les portiques où le peuple se réunira pour voir le chef de l'état, pour lui demander justice ou le bénir; il voudra sur-tout marquer et dire le lieu où sera placé le trône.

Loin de s'offenser de quelques taches ou de quelques différences dans les matériaux, d'une disparité dans les ornemens de détail, de quelques parties négligées ou encore brutes, de voir même sur quelques points des hommages rendus à l'opinion du temps, quoique le bon goût les réprouve, loin de condamner enfin quelques hardiesses qui sont l'apanage du génie, il s'empressera de proclamer son jugement et de commencer celui de la postérité.

Ainsi, pour juger un poëme de longue haleine, on doit d'abord le lire en entier. S'il supporte une première lecture, si l'ensemble satisfait, plaît et laisse d'agréables souvenirs, si le sujet se reproduit dans tous les chants, si le style est soutenu, si le ton des préceptes a des intermèdes et des pauses heureuses, si les épisodes en embellissent la marche et en fortifient la dialectique, s'il a pour objet l'utilité publique et pour but la gloire nationale; si enfin on juge vrais et conformes à la nature les divers tableaux et les scènes de la composition, on doit, en critique généreux, ne s'attacher qu'à ces grandes considérations, et laisser aux sévères grammairiens l'office de signaler des fautes de particules, des négligences, ou des hardiesses d'expression que l'usage peut n'avoir pas sanctionnées, mais dont peut s'enrichir la langue.

Les associations que la fraternité avait inspirées, et que les lois ont consacrées, si nécessaires d'ailleurs pour le goût et

l'émulation, ne modèrent ni ne diminuent ces effets : c'est la guerre des élémens contraires.

Étranger aux causes qui divisent les partis en littérature, les hommes et les femmes du monde malheureusement participent à cette animosité; trop occupés de leurs affaires personnelles pour lire tous les ouvrages nouveaux, ils se choisissent dans tous les rangs des champions, dont les suffrages, ou trop souvent un seul mot, suffit pour leur faire prendre une opinion positive qu'ils soutiennent dans les sallons avec une imperturbabilité inconcevable, et sans qu'ils s'en doutent, ils sont les instrumens et les échos de la calomnie et des cotteries.

Le néologisme, d'un autre côté, attaque ou circonvient la pureté de la langue; une afféterie musquée la fatigue et la corrompt, quand d'ailleurs un zèle téméraire et audacieux prétend s'élever au-dessus de la nation même et créer un nouveau langage.

L'aristarque de nos jours, qui a dit

qu'une seule page suffisait pour faire juger un livre, et qu'un poète qui pouvait faire lire avec plaisir cent vers de suite, devait être fort content de lui, ne se doutait pas que cette opinion jetée au hasard deviendrait en si peu de temps la pierre de touche commune pour apprécier les productions littéraires. On ne se méprend peut-être pas en affirmant que sur cent personnes qui jugent un ouvrage, vingt-cinq à peine ont eu la conscience ou la générosité de le lire en entier.

L'instruction publique, il faut le dire, n'est plus fondée, comme autrefois sur de longues études, et sur les principes des anciens auteurs classiques; l'arbre de la science alors était tardif et beaucoup plus rare; ses fruits lents à paraître, atteignaient une maturité parfaite: ils avaient une existence durable, utile, et quelquefois une saveur exquise; mais aujourd'hui cet arbre dépérit par l'immensité des rejetons qui en absorbent et en oblitèrent la sève et les canaux; abandonnés à eux-mêmes par l'effet

l'effet d'une chaleur factice, ces rejetons se couvrent de fleurs, mais le moindre vent contraire les dessèche et les anéantit.

J'en ai trop dit, peut-être, pour ne pas m'attirer le reproche que je me permets contre les productions précoces et éphémères; j'en cours les risques, mais j'ai pensé qu'il était indigne d'un ami de sa patrie et de la gloire nationale, de ne pas exprimer dans un discours ce qu'il dit sans cesse avec des amis, et ce que répètent tous ceux qui gémissent sur le sort de notre littérature et sur les tentatives des hommes de génie.

Absent depuis cinq ans de la métropole, de ce vaste foyer central où se confondent tous les vices et toutes les vertus, où se donnent tous les mots d'ordre de la politique, de la fortune et des réputations, il m'a semblé que ma pensée et ma plume en étaient plus libres; je me suis donc déterminé à ne rien dissimuler, et à écrire en homme libre et indépendant; sur ce

point ma franchise ne peut ni déplaire, ni offenser personne. Trop heureux si je pouvais être la cause d'un meilleur esprit public, que le Gouvernement seul peut commencer, édifier et consolider!

Il est superflu sans doute d'atténuer par des exceptions ce que je viens de dire des Zoïles, des eunuques et des avortons qu'on trouve sur les chemins du Parnasse. Pourrais-je avoir eu l'intention d'atteindre tous ceux qui, chers à Melpomène et à Thalie, le sont également à la France littéraire? Ceux qui ont transmis avec tant d'art, de succès et de fidélité les chefs-d'œuvres des poètes grecs et latins? ceux enfin que le Gouvernement vient de réunir et de placer en sentinelles, pour conserver le feu sacré du goût et les vrais principes de la littérature?

Je dois aussi rendre un juste hommage au goût et aux connaissances acquises d'un très-grand nombre d'hommes, qui ayant fait de bonnes études, qui n'ayant pas cessé de

cultiver les muses, et de se consoler avec elles pendant les orages de la révolution, peuvent juger sainement du mérite d'un ouvrage littéraire, et avec d'autant plus de justesse et de justice, que les uns n'ayant jamais composé et les autres n'ayant jamais eu l'audace de faire imprimer leurs œuvres, ils ne sont égarés ni par des préventions de l'amour-propre, ni par des préjugés, ni par aucuns systêmes d'écoles. J'ai souvent été étonné de trouver un goût très-exercé dans des personnes qui me paraissaient étrangères à la culture des belles-lettres.

Le rétablissement des colléges offre maintenant de grandes espérances à la patrie, et j'ose le prédire, c'est des professeurs de l'enseignement des belles-lettres que va dépendre le sort de notre gloire littéraire, dans laquelle se confondent, plus qu'on ne se l'imagine, la gloire et la prospérité publiques. O vous qui gouvernez, et vous qui administrez, donnez tous vos

soins pour le choix de ces professeurs. La révolution en a beaucoup détruit, mais il en reste encore, qui ont la tradition des bons moyens et des vrais principes. Manifestez pour eux la plus haute considération ; que le professorat soit une magistrature, que leur rétribution soit en raison de leurs services, et puisque l'intérêt de l'état exige qu'ils ne soient que professeurs, afin qu'ils se fortifient par l'expérience et par de longues études, faites-leur assurer une dotation foncière, une place au sénat, ou du moins des prébendes dans les sénatoreries, ou des pensions croissantes avec l'âge.

Puissent d'ailleurs les professeurs, toujours en garde contre les nouveaux systêmes, ne s'attacher qu'à ces livres élémentaires par lesquels se sont formés les Boileau, les Racine, les Voltaire, les Montesquieu, les Buffon, les Noé, et tant d'autres dont nous chérissons et honorons la mémoire!

J'ai peut-être été téméraire, quand d'un côté j'ai osé franchir les limites assignées

à notre langue, pour exprimer des choses et des mots que nos grands poètes et nos célèbres aristarques ont constamment jugés trop ingrats pour la poésie, et que de l'autre, je ne me suis point servilement soumis aux règles et aux lois de quelques maîtres pour le ton des préceptes et pour la composition de mes géorgiques.

Il ne suffit pas en effet qu'un poème offre toujours des mots brillans ou pompeux, une coupe savante dans le vers, des rimes riches, des oppositions ou des antithèses qui flattent et l'esprit et l'oreille; il faut que le sujet qu'on traite paraisse et revienne sans cesse, que les ornemens accessoires lui soient propres, que les transitions sur-tout en soient insensibles et naturelles; il faut encore qu'il conserve avec les charmes de la poésie la force du discours, le charme de la vérité, et que la dialectique en soit serrée et suivie.

Un ton constamment élevé et riche d'harmonie ne flattant qu'un instant l'imagina-

tion, et ne faisant qu'effleurer le cœur, ne laisse que des sons dans le souvenir. Un peintre qui ne s'occuperait qu'à produire des effets de lumière, ne composerait qu'un tableau ridicule; l'homme de génie au contraire néglige çà et là son pinceau, ou le prodigue aux ombres pour faire ressortir avec plus d'éclat l'objet qu'il chérit ou qu'il veut immortaliser.

Beaucoup trop de personnes dans le monde sont persuadées, qu'il n'y a de vraiment poétique que ce qui est écrit en style figuré; cette opinion est fausse, et pour convaincre ceux qui en doutent, je les invite à lire et Racine et Boileau. N'est-ce point la noble simplicité du style de Racine qui égara l'opinion des littérateurs de son temps? qui fit préférer la Phèdre de Pradon à la sienne, et qui porta mesdames Deshoulières et Sévigné à porter sur notre Euripide un jugement erronné?

Homère est de tous les poètes grecs le plus facile à lire et à comprendre, et sous

ce rapport peut-on comparer Silius et Properce à Virgile?

Il est, ce me semble, un ordre invariable que prescrit le goût pour tous les genres de poésie. L'ode tient le premier rang, par la hardiesse et le désordre même des idées, par le choix exquis des mots, et par un rythme harmonieux. La moindre négligence est une faute capitale. Pour toucher cette lyre, il faut être un Rousseau, un Horace, un Pindare.

Le poème épique exige un ton noble; mais dans les transitions, après des périodes de longue haleine, ou des épisodes brillans de charmes et de fictions, on peut s'abandonner au ton simple; il y a même de l'art à le négliger quelquefois pour se relever avec plus de force, d'éclat ou de majesté.

Homère, le divin Homère, si sublime quand il peint les grandes passions ou les combats des héros, se repose ensuite avec une sorte de nonchalance; son langage est

familier, et c'est bien moins alors un poète qu'un vieux conteur. Son émule, le prince des poètes latins, quoique plus recherché ou plus difficile, s'est permis quelques-uns de ces abandons que n'ont jamais critiqués les hommes de goût.

Il est impossible qu'un poème en général, et particulièrement un didactique, n'offre de temps en temps quelques mots ou quelques vers-prose. Les inspirations poétiques ont leurs périodes d'énergie, de grâces et de charmes, mais elles ont aussi ceux de repos. L'athlète dans la carrière et l'orateur à la tribune, après s'être montrés vigoureux et sublimes, redeviennent pour quelques instans modérés ou vulgaires; ils payent ainsi le tribut à la faible humanité, et loin de les blâmer, le spectateur suit, partage et sent lui-même le besoin d'une halte ou d'une pause.

Le didactique comporte un ton moins élevé, mais il impose au poète plus d'obligations pour varier le style et soutenir

l'attention à travers les préceptes qui trop répétés ou prolongés, ou seulement sentis, fatiguent ou ennuient la plupart des lecteurs. Le poète doit donc être sans cesse occupé à distraire, à reposer l'esprit, tantôt par des images douces ou riantes, tantôt par des idées pieuses ou profondes, à corriger l'aridité et l'ingratitude des mots techniques, par des expressions gracieuses ou hardies, fines ou harmonieuses ; il doit non seulement posséder son sujet, mais encore avoir le talent de placer à propos des traits historiques, de consacrer des noms chers à la patrie par les services qu'ils ont rendus, ou d'illustrer des découvertes utiles; il doit enfin trouver dans son imagination des épisodes qui fassent pardonner et oublier l'ennui des préceptes. C'est par toutes ces raisons que le poème géorgique est reconnu pour être le plus difficile, parce qu'il faut sans cesse expliquer, narrer, définir et lier les transitions par le sujet didactique même; parce

qu'un tel poème doit être au niveau du progrès des sciences et des arts. Fût-on un Virgile, on ne pardonnerait pas aujourd'hui le précepte de la multiplication des abeilles par les entrailles d'un taureau, de la fécondation des cavales par le zéphyre, et de la greffe des tiges du pommier et du chêne sur le platane et sur l'orme; parce qu'enfin il faut donner à la simplicité de la noblesse et du nombre, et dire avec dignité des choses que l'usage, malgré tout, maintient communes ou abjectes.

Je sens et reconnais tous ces écueils, mais je reconnais encore mieux que je n'ai pu les éviter avec un égal succès. Bien averti par les hommes de goût, que des géorgiques françaises exigent plus d'agrément que celles écrites en d'autres langues, j'ai fait tous mes efforts pour détourner l'ennui des préceptes, et la monotonie des mots techniques, et pour m'élever au ton de la poésie descriptive dans les épisodes.

Il ne m'appartient pas, et j'avoue qu'il

est au-dessus de mes forces de faire l'apologie raisonnée de la langue française, en la comparant aux langues étrangères; mais je dois dire qu'en général les littérateurs français se sont trop entendus, et qu'ils ont trop répété, sur la foi les uns des autres, qu'elle était ingrate et timide. N'est-ce point à cette terrible prévention, mise en principe dans les livres, dans les écoles et dans les académies, qu'il faut attribuer le parti de plusieurs poètes célèbres, qui ont préféré traduire à composer? N'est-ce pas ce fantôme qui a effrayé leur génie? Et cependant, quand maints et maints auteurs en France décrient notre langue, et qu'ils se plaisent à lui prodiguer mille défauts et à donner la préférence à d'autres, les étrangers la vantent et l'adoptent.

On est également injuste pour les auteurs français; à peine pourrait-on en citer dix, sur lesquels il y ait unanimité d'éloges et d'admiration, et à cet égard les autres

dité, qui, ayant à instruire des disciples, se rendrait dans les champs, où, debout sur un tertre, il leur réciterait ses préceptes en parcourant alternativement et avec ordre, les branches principales de l'économie rurale, ne s'occupant des détails que pour varier la série des leçons, ou pour répandre sur elles quelques agrémens; qui, dans ses inspirations, résisterait aux charmes entraînans d'Erato ou de Calliope, pour ne suivre, à la voix de Cérès, que les routes simples et fleuries des champs; qui, pour ne point fatiguer l'attention par des leçons didactiques, s'attacherait à la reposer par des mots heureux ou par des pensées profondes, et à la distraire par des épisodes variés mais relatifs au sujet, afin de la ramener d'une manière imperceptible au cours de l'instruction.

Le poète qui, au retour des champs, entendra le plus de disciples répéter ses préceptes, le peuple dire de ses vers en

proverbes, l'agronome les publier en maximes, et le littérateur citer des épisodes avec éloge ou en modèle : celui-là aura fait un bon poème géorgique.

GÉORGIQUES FRANÇAISES,

POËME.

CHANT PREMIER.

JE chante les moissons, les jardins, les troupeaux,
La vigne, les vergers, les habitans des eaux;
Sur l'art de cultiver, aux accens poëtiques
J'ose mêler le ton des leçons didactiques;
Follement téméraire, et d'orgueil enivré,
Muses, je ne viens point gravir le mont sacré,
Réclamer le laurier qui n'est dû qu'à Virgile,
Ni prétendre à l'honneur de surpasser Delille.
Je desire en mes vers, sur le premier des arts,
Du peuple trop léger attirer les regards,
Et, parlant toujours vrai, venger l'agriculture,
De tous ceux qui l'ont mise en fausse miniature.

Je t'invoque, ô Cérès, seconde mes accens;
Pour ton culte toujours j'ai fait brûler l'encens.
Je vous invoque aussi, Bacchus et Triptolême;
Et toi, divin Numa, qu'on bénit et qu'on aime,
Des antiques Romains et le père et le Roi,
Qui pour leur premier champ fis la première loi,
A qui le ciel dicta, par la nymphe Egérie,
Les destins qui devaient illustrer l'Italie;
Des sauvages Romains tu vainquis la fierté,
Des Français fais moi vaincre une frivolité
Qui porte à dédaigner les soins de la culture,
Et trop souvent aussi les lois de la nature.
Je veux leur rappeler tes sages vérités,
Et faire aimer les champs aux peuples des cités.
D'un trop funeste oubli je veux tirer encore
Des noms chers à Cérès et que son peuple ignore,
Et son juste interpréte, à ces divins mortels,
De la reconnaissance ériger les autels.

Français, je dirai donc quels travaux nécessaires
Peuvent dans nos climats fertiliser les terres;
Les soins qu'il faut donner aux essaims, aux troupeaux,
Aux guérets, aux vergers, aux faibles végétaux.

Mais où m'égare hélas tant d'amour pour la gloire!
Et qui peut aspirer au temple de mémoire,
Quand sous un beau climat, un ciel délicieux,
Dans un pays fertile et chéri par les dieux,
Où les sons de la lyre et les sons des musettes,
De l'homme et des oiseaux enchantaient les retraites,
Où régnaient à la fois l'innocence et l'amour,
Où Bion, Théocrite ont brillé tour à tour;
Pour célébrer Mantoue et Rome et la Sicile,
Il fallut qu'Apollon vint inspirer Virgile?

Quel poëte en effet osetait dans ses vers
Se flatter d'embrasser tous nos climats divers,
Et soutenir sa voix pour louer ou décrire
Les travaux et les mœurs d'un aussi vaste empire?
Si j'existais au tems de nos rois fainéans,
Et qu'un mince royaume occupât mes accens,
Je pourrais aspirer à faire aussi connaître
Les biens et les plaisirs de l'âge d'or champêtre.
Mais il faut aujourd'hui délaisser mes pipeaux,
Ou parler malgré moi de cent pays nouveaux:
Fatiguer Apollon, et promener ma muse
Des confins du Batave aux rives du Vaucluse,

Du Léman, du Simplon, aux eaux de l'océan,
De l'Orne et de la Seine aux bords de l'Eridan :
Dans les champs au midi rappeler la culture,
Quand par-tout dans le nord sommeille la nature ;
Ordonner le repos aux vignerons du Rhin,
Quand déja dans l'Isère on a vu le raisin ;
Aux vergers de l'Escaut consacrer à Pomone
Les dons qu'elle a reçus vers les bouches du Rhône ;
De la faux de Cérès armer les moissonneurs,
Lorsque les blés encor vers le Doubs sont en fleurs ;
Faire, sous les fléaux, là, retentir les aires,
Lorsqu'ici les épis vacillent sur les terres ;
Au Var, à l'Aude, au Tarn, fermer le cours des eaux,
Et des prés du Lignon faire ouvrir les ruisseaux ;
Des moissons à Fréjus recommander les fêtes,
Quand Chartres pour ses blés craint encor les tempêtes ;
Des arbres de Neustrie amonceler le fruit,
Quand du tonneau déja le Bourgogne s'enfuit ;
Parler enfin des lieux où l'if couvre la terre,
Et des heureux climats où l'olivier prospère.

Je veux, du laboureur observant les travaux,
Sur l'ordre des saisons régler mes chants nouveaux ;

Et comme lui fidèle au cours de la nature,
Ouvrir dans ma carrière une route plus sûre.
Quand d'ailleurs le soleil de ses douze palais
Répand sur l'univers ses immenses bienfaits,
Je dois suivre en mon plan la marche de l'année;
(1) De tracer douze chants la mesure eſt donnée.

En rendant cet hommage au maître des saisons,
Je ne veux point des mois faire autant de prisons,
Où tristement captif, esclave méthodique,
(2) D'un quantième de lune ou de quelque *rubrique*,
Je compterais les jours ainsi qu'un financier,
Pour n'offrir au lecteur qu'un froid calendrier.
Poëte, agriculteur, j'affranchis ma carrière,
Et laisse loin de moi cette honteuse ornière,
Où constamment se place et marche à pas comptés
L'homme qui ne connaît que les ordres dictés
Par l'aveugle routine et par un sot vulgaire;
Ennemi des travaux qu'il n'a jamais vu faire,
Tenant à certains saints et même à certains jours,
Malgré l'ordre mobile observé pour leur cours.
Libre de préjugés, un laboureur habile
Accueille le nouveau, s'il lui paraît utile,

Ose semer encor quelques grains nourriciers,
Et suppléer aux blés par des fruits légumiers.
Je bannis ces liens et ces honteux usages
Qui déshonorent l'homme et sont autant d'outrages
Qu'il fait à la science, au ciel, à la raison.

J'invoque ton génie, ô vertueux Caton!
Rome, par tes leçons, apprit l'agriculture,
Et tu sus faire aimer les lois et la nature.
Bénissant les progrès qu'a faits l'esprit humain,
Je veux, homme des champs, embellir ton destin,
De l'art de cultiver t'apprendre les merveilles,
Et t'offrir en tribut mes travaux et mes veilles.
Secondé par la paix et par NAPOLÉON,
Je ferai ton bonheur, trop modeste colon.
Je veux que, par tes soins et par ton industrie,
Tu ne puisses gémir d'aucune intempérie;
Que reconnaissant mieux la terre et les saisons
Tu charges tes greniers de superbes moissons;
Que même ton verger, devenu plus fertile,
Te fasse rapporter, du bourg ou de la ville,
Cet heureux superflu, qui du sage a l'aveu,
Et qui, du bon Henry, doit accomplir le vœu.

Puissé-je enfin te voir, dans une douce aisance,
Bénir ton champ, nos lois, Bonaparte et la France!

LE SOLEIL chasse au loin les fougueux aquilons;
La terre de son sein rouvre les mamelons,
Et déja tous les champs montrent plus de verdure;
Des prés et des vergers on revoit la parure;
La vigne se dispose, elle enfle ses bourgeons;
Les arbres sont ornés de fleurs et de boutons;
Les agneaux dans les champs vont paître avec leurs mères;
Déja la violette a paré les bergères.
Vignerons, laboureurs, sortez de vos hameaux;
Le printems vous appelle à vos pressans travaux.

(3) N'allez pas cependant, d'une ardeur trop active,
Soudain faire mouvoir une sève captive,
Et pour hâter l'instant qui vous fera jouir,
D'une riche moisson rout faire évanouir.
Le vrai cultivateur et dans son art habile
Doit connaître des tems l'influence mobile.
Avant de confier à l'humide élément
Sa fortune et sa vie, un nautonnier attend

Qu'à l'immense horizon, de la voûte azurée,
Un astre bienfaisant l'assure que Borée,
Las de régner sur nous, se repose ou s'endort,
Et qu'on peut sans danger abandonner le port;
Il sait connaître aussi quand la plaine liquide
(4) Par le jeu des poissons offre un signe perfide,
Ou quand les Alcyons, protégés par Thétis,
Sur les tranquilles flots promènent leurs petits :
De même un laboureur, qui de l'expérience
Suit les sages leçons, ne doit, qu'avec prudence,
Dans les premiers beaux jours, se livrer aux travaux,
Et faire ouvrir les champs à ses nombreux troupeaux.

Combien de fois l'hiver, cédant en apparence,
Reparaît avec fougue et plus de violence!
Combien de fois les fleurs, à leur premier élan,
Périssent le jouet de ce cruel tyran!
En vain le dieu du jour et la reine des ombres,
Le croyant endormi dans ses cavernes sombres,
Répandent sur la terre une douce chaleur,
Et des féconds zéphirs le charme et la fraîcheur;
Le cruel, tout à coup, guidé par les furies,
Ravage les épis et les tiges fleuries;

Tout souffre et se ressent de son affreux réveil,
Il a même frappé jusqu'au bouton vermeil ;
Et les champs, qui la veille annonçaient l'abondance,
Laissent à peine alors des lueurs d'espérance.

Le stupide mortel, dans cette adversité,
Se laisse aller au cours de la fatalité ;
Etranger par sa faute à l'essence divine,
Il gémit et n'est plus qu'une triste machine.
L'agriculteur instruit sait maîtriser les tems,
Résister aux fléaux, ou les rendre impuissans ;
Il sait rompre, amortir les souffles de Borée,
Et par d'heureux labours corriger leur durée ;
Il ajourne des soins que la routine a pris ;
Il espère ou jouit quand d'autres sont surpris.
L'agronome vulgaire accuse un fils d'Eole ;
Ses épis sont noircis, il pleure, il se désole :
Le digne laboureur en préserve son bled,
(5) Le voit croître et jaunir, et rend grace à Tillet.

Au signe du Bélier, si tu crains la gélée,
Ne vas point entrouvrir une terre foulée,
Qui pourrait, exhalant une perfide humeur,

Faire aussitôt périr le pampre en sa primeur ;
Il faut que des frimats la saison soit passée
Avant qu'à ses tuteurs la vigne soit fixée ;
Ce n'est qu'en vacillant qu'elle échappe aux fureurs
De l'époux d'Orithie avide de ses pleurs.

(6) Les tiges des provins, hélas! toujours hâtives,
Victimes des rigueurs des nuits intempestives,
N'offriraient-elles plus aucun espoir de fruit ?
Digne fils de Bacchus, tu pourras, mieux instruit,
A nos yeux étonnés offrir une ressource,
Et du nectar chéri trouver encor la source.
Il accourt pour ôter à ses chers nourrissons,
La terre qui pésait sur les premiers bourgeons ;
De la main les dispose à s'ouvrir à l'air libre.
Pour donner à la sève un tranquille équilibre,
Il laisse aux sommités tous les bourgeons flétris ;
Puis il a quelque espoir dans leurs tristes débris.
Ainsi donc, vignerons, vos œuvres sont divines :
Car vous créez des fruits où gissaient des racines.

Il est encor des soins que prend l'homme des champs ;
Des secrets que lui seul trouve dans ses penchans.

Quand son art l'abandonne, il consulte les astres,
Par eux il sait prévoir les tems ou les désastres.
Si le ciel se refuse à guider sa raison,
Autour de lui la terre indique la saison :
Tantôt c'est du printems l'agile messagère,
(7) Ou le muguet des bois ou la tendre fougère :
Tantôt, par des oiseaux de climats étrangers,
Ou par quelque arbrisseau fleuri dans les vergers,
Il juge si du tems la cruelle inconstance
Ne viendra point encor tromper son espérance.
Ailleurs aux bords des eaux, les poissons amoureux
Lui montrent la clémence ou la rigueur des cieux.
Si la truite a jetté des semences fécondes,
L'hymen et le zéphir ont pénétré les ondes.
Plus loin, par des abris, il rompt les vents du nord,
Et luttant avec art sait en domprer l'effort.
Ailleurs un villageois, guidé par la nature,
Pour préserver ses fleurs contre l'âpre froidure,
Leur tresse des roseaux, et ne prend de loisir,
Qu'en voyant tel insecte amoureux de plaisir,
Ou quand dans les buissons il voit fleurir l'épine
Qui compose aujourd'hui la couronne divine.

Mais, combien les Français accroîtraient leurs produits,

(8) Et redouteraient moins les trop perfides nuits;
S'ils voulaient raisonner, d'après l'expérience,
Des terrains, des climats l'extrême différence!
Un aveugle délire, en dépit de Bacchus,
Chasse de leur domaine et Cérès et Junus.
(9) La vigne, des coteaux partout est descendue;
Où les bœufs au labour enfonçaient la charrue,
Où des épis dorés, des légumes cosseux,
Par de riches moissons venaient combler les vœux,
Surgit un fatal pampre avec un luxe étrange;
Et jusque dans les prés on voit faire vendange.

La vigne dégénère où se portent les eaux,
Et Bacchus ne se plaît qu'au penchant des coteaux.
Le sol le plus ingrat toujours s'y fertilise,
Et des raisins divers la sève est plus exquise;
Trop heureux si l'on trouve à cultiver un fond
Qui puisse par la houe être rendu fécond,
Et dont le grain de terre entremêlé d'arène,
A grande profondeur également s'amène;
Qui, par l'art des labours, absorbant plus de feux,
Abreuve les sarmens par des sucs plus vineux;
Si des cailloux encor divisés en parcelles
Lancent, frappés du fer, de vives étincelles!

(10) C'est bien moins aux climats, aux sites qu'aux terrains,
Qu'on doit les qualités de nos excellens vins;
(11) Ainsi, sur les coteaux de l'As et de la Creuse,
La sève de la vigne est froide et paresseuse,
Quand sur ceux de l'Yonne et de la Côte-d'or,
Du Doubs, de la Moselle et vers le Rhin encor,
Sous un ciel moins ardent et plus près de Borée,
L'essence des raisins, légère, élaborée,
Produit, de toutes parts, des vins délicieux,
Et dignes d'être offerts à la table des dieux.

Quel que soit le climat où la vigne prospère,
On ne doit de succès qu'aux travaux de la terre.
(12) Il faut savoir à tems par de fréquens labours
De la sève animer, entretenir le cours;
En bannir en tout tems et les rampantes herbes,
Et les plants potagers et les arbres superbes;
En exposer les ceps aux rayons du soleil,
Pour dorer le raisin ou le rendre vermeil;
(13) Poursuivre, exterminer l'odieuse famille
Qui, ver pendant l'automne, au printems est chenille;
Et ceux qui, sur la feuille, écrivant leurs larcins,
Ont été désignés insectes écrivains;

Et ceux qui la pliant en forme de spirale,
Y déposent en œufs leur race si fatale.

L'art de tailler la vigne est partout un besoin:
Combien du vigneron il exige de soin!
L'époque s'en diffère, ou s'avance, ou varie,
En raison de l'année ou d'une intempérie;
Là tel plant sur tel sol à partir est très-prompt,
Qui, dès le moindre froid dans son cours s'interrompt:
Ici quand les beaux jours longtems se font attendre,
L'expérience apprend qu'il faut aussi suspendre.
On ne doit donc songer à tailler les sarmens,
Que lorsque de la sève ils sentent les élans.
La vigne tendre mère avivant chaque tige,
De s'en voir séparée et gémit et s'afflige;
Et sur ses derniers fils répandant tous ses pleurs,
Elle ressent encore de nouvelles douleurs,
Si, dans ce temps, Borée et sa troupe farouche
Sur eux ont distilé le poison de leur bouche.
Le mode est un écueil, et son effet souvent
Dément ou contredit le livre du savant:
Moi-même sur ce point j'ose avec défiance,
En préceptes dicter les lois de la science.

(14) La nature, à la vigne, accorde de longs jours,
Si l'homme armé du fer n'en dirige le cours,
Si libre de produire, étendant son feuillage,
Elle peut parcourir le cercle de son âge ;
Mais de ses doux présens les mortels trop instruits
N'aspirent qu'à jouir du nectar de ses fruits.
Ainsi le vigneron pressé de jouissance,
Hâtant des jeunes ceps la fertile croissance,
A force d'émonder les adultes rameaux,
D'appeler les raisins dans les mêmes canaux,
Voit, après trois printems, sa jeune et tendre vigne
De la fécondité donner le premier signe ;
Et ces premiers succès, avec art poursuivis,
Sont de riches moissons de plus en plus suivis.
Mais tel que d'un enfant l'intelligence s'use,
S'il cultive trop tôt une indiscrète muse,
Tel pour anticiper sur un fécond destin,
La vigne n'offre plus qu'un stérile déclin.
Pour en jouir long-tems, un agronome sage
Attend qu'au moins un lustre en ait couronné l'âge.
La sève moins active et le bois plus nerveux
N'enfleront les raisins que de sucs pleins de feux.
Ainsi, depuis long-tems aux coteaux de l'Yonne,

Que Mercure chérit, et que Bacchus couronne,
(15) Et dont les Auxerrois sont tant enorgueillis,
La vigne a de longs bras que le tems a vieillis,
Porte ce doux nectar qui, dans un rang suprême,
Le dispute au Vougeot et le surpasse même.
De sa célébrité des voisins sont jaloux ;
Mais devant le Migrenne, amis, prosternez-vous.

Et toi culrivateur, soutien de la Patrie :
Toi, sur qui des cités se fonde l'industrie,
Par un appel aux champs fais cesser le repos ;
Assemble ton conseil, discute tes travaux ;
Décide avec tes fils quelle terre est aride,
Et les lieux où le sol se trouve encor humide :
Avec eux reconnais ceux des jeunes taureaux
Qu'on peut dompter au joug dans les guerets nouveaux.
De tes bœufs hivernés modère l'attelage,
Et des jeunes coursiers crains le bouillant courage ;
De l'étalon captif observe les besoins ;
A la jument féconde accorde plus de soins ;
Visite plus souvent les parcs, les bergeries ;
A recevoir les eaux prépare tes prairies ;
Répartis à chacun sa tâche et son travail ;

Que

Veille à tout, au labour, au verger, au betcail ;
Que ta maison, enfin, même quand tu sommeilles,
Soit en tout point semblable à celle des abeilles ;
Prépare tes harnois, reconnais tes outils
Et suspends au plancher tes lacs et tes fusils.

Fidèle à la routine, en imitant tes pères,
Semes-tu dans tes champs les grains les plus vulgaires,
Sans oser t'écarter des usages reçus ?
De tes ayeux, crois-moi, ne suis que les vertus.
Peut-être as-tu raison de craindre la science
Qui de la vérité n'offre que l'apparence ;
Crois pourtant qu'il existe un génie inventeur,
Qui de riches moissons rend l'homme créateur,
Qui dans un seul climat lui fait rendre prospères
D'utiles végétaux de nos deux hémisphères.
Si tu crains de montrer des innovations,
Et d'occuper de toi la race des frélons,
Lis, médite en secret le fruit de tes lectures ;
Soumets chaque méthode à diverses cultures,
Et ne fais rien en grand qu'après plusieurs essais :
Fort de l'expérience annonce tes succès.

Mais pourquoi tes guérets, des coteaux, de la plaine,

Sont-ils après les blés consacrés à l'aveine
Dont l'appétit vorace absorbe tout engrais,
(16) Stérilise ton sol et te consume en frais?
Raisonne mieux ton art; aux racines traçantes
Fais succéder toujours des plantes pivotantes;
L'avoine et le froment des mêmes sucs nourris,
Epuisent les terrains, les tiennent appauvris.
Alterne tes moissons en raison de tes terres:
Songe enfin à quitter l'usage des jachères;
(17) A l'orge comme au blé fais succéder les lins,
Le pavot, le colzat, le trefle ou les lupins,
Aux féves la luzerne, au chanvre la navette,
Aux raves le maïs, au millet l'esparcette;
De cet ordre nouveau suis la sage leçon,
L'intérêt le commande autant que la raison,
Et bien-tôt les engrais qui te sont nécessaires
Deviendront superflus à tes meilleures terres:
En maintenant le sol dans cette activité
Tu seras étonné de sa fertilité.
Observe ton voisin qui prudent, chaque année,
Par des grains différens tient sa terre alternée;
Quand sur six ans la tienne en a deux en repos,
Il a fait six moissons et payé ses impôts.

Pendant qu'en ton esprit je combats la routine,
Et que peut-être encor son culte te domine,
Quel bruit se fait entendre et quel évènement
Dans l'avenue excite un si grand mouvement ?
Le village assemblé, comme en un jour de fête,
Forme un joyeux concours ; la jeunesse à la tête,
Au son des instrumens, précède les vieillards,
Et vers toi sont tournés les pas et les regards.
Au milieu du cortège on voit un attelage
De six jeunes taureaux couronnés de feuillage ;
Des rameaux de laurier distinguent les vainqueurs ;
Tes fils, n'en doute plus, partagent ces honneurs.
(18) Des taureaux subjugués traînent une charrue
De guirlandes de fleurs, de rubans revêtue ;
Un vieillard fend la foule et te tient ce discours,
Dont ton cœur attendri se souviendra toujours :
Jouis, ô père heureux ! jouis avec ivresse
Des plus doux sentimens et de notre allégresse.
Dans le champ des essais tes deux fils sont vainqueurs ;
D'une voix unanime ils sont triomphateurs.

Les taureaux indomptés frémissaient dans l'enceinte,
Et par leurs meuglemens jettaient par tout la crainte.

Déja nous avions vu dix jeunes laboureurs
Terrassés dans les champs : redoublant de fureurs,
Les taureaux plus fougueux couvraient tout de poussière;
Paul à son tour paraît, entre dans la carrière,
Il dédaigne la ruse et brave leur courroux ;
Près de lui de sang froid il dispose les jougs ;
Sur le plus vigoureux tout-à-coup il s'élance :
Le saisit par le front, serre avec violence
Son col et ses naseaux; l'animal étonné
Cede au bras qui le tient et se livre enchaîné;
Il en attaque un autre, il le fixe immobile,
Et nous présente un couple et soumis et tranquille.
Les autres constetnés par ce premier affront,
Devant le vainqueur Paul ont abaissé le front :
A l'instant mille cris célèbrent sa victoire:
Nous venons partager et ta joie et sa gloire.
Dans le même concours le second de tes fils,
Par sa belle charrue a remporté le prix ;
Jouis, ô père heureux, d'une volupté pure ;
Goûte en paix le bonheur, rends grâce à la nature.

NOTES

DU

PREMIER CHANT.

(1) PAGE 5 VERS 6.

De tracer douze chants...

Un Poëme en douze chants, je l'avoue, doit effrayer beaucoup de lecteurs, & suggérer même contre l'ouvrage une sorte de prévention, surtout, si on pense au même sujet traité par Virgile et par Delille; mais je prie de considérer d'abord l'immense différence qu'il y a entre le théâtre de notre agriculture et celui qui a occupé Virgile. Le territoire de la république, aujourd'hui si vaste, les climats variés et opposés, et les progrès faits, dans l'art de cultiver, comportent nécessairement une description très-étendue.

Quand à la différence du nombre des chants relativement au Poëme de M. Delille, c'est au lecteur à en apprécier la cause.

(2) PAGE 5 VERS 10.

...Ou de quelque *rubrique.*

J'ai eu l'intention de faire revivre le mot *rubrique* prêt à s'effacer de notre langue et même de celle des agronomes; car il est du petit nombre de ceux qui expriment beau-

coup de choses par un seul mot; je ne crois pas, au surplus, m'être permis une licence, en le plaçant comme j'ai fait.

(3) PAGE 7 VERS 13.

N'allez pas cependant...

Il est trop ordinaire de voir le commun des cultivateurs s'empresser de travailler la terre, dès les premiers beaux jours du Printems: on fait ainsi mettre en action des sucs qu'il était sage de concentrer encore dans le sein de la terre; en l'entrouvrant par un profond labour, la végétation se manifeste aussitôt, une humeur fraîche, abondante et active, pénètre les végétaux, les attendrit et les fait geler beaucoup plus vîte. Si on voulait observer dans chaque climat, où les gelées du printems se font habituellement sentir, qu'elle est la nature et la position des terres, l'influence des abris et la force d'énergie des plantes qu'on cultive, on pourrait atténuer considérablement ce fléau qui frappe aujourd'hui les jardins, les champs et même les prairies.

Ces observations ne doivent pas être reçues avec indifférence par les cultivateurs; car jamais il ne fut plus nécessaire de prendre des précautions contre les gelées: la cause n'en étant que progressive, on doit craindre pour l'avenir.

(4) PAGE 8 VERS 6.

Par le jeu des poissons...

Les sauvages de l'Amérique septentrionale attendent, pour semer leurs grains, que certains arbres de leurs contrées fleurissent, ou que des poissons se montrent dans leurs parages.

(5) PAGE 9 VERS 18.

...Et rend grace à Tillet.

Je me fais un devoir de rappeler à la reconnaissance publique le vertueux et savant Tillet de l'académie des sciences et de la société royale d'agriculture, qui fut souvent mon mentor et qui m'honora de son amitié.

C'est à lui qu'on est redevable des moyens de préserver le blé froment de la carie, fléau jadis si funeste et si contagieux. Les hommes superficiels, ignorans, et tous ceux qui regardent l'agriculture comme un vil métier, ceux même qui ne l'exercent que par procuration ou par nécessité, n'ont vu dans le procédé de Tillet qu'un moyen fort ordinaire, parce qu'il eſt simple; mais les hommes d'état et les cultivateurs éclairés ont reconnu que ce savant avait rendu un très-grand service à sa patrie et à l'humanité, en délivrant le blé froment et conséquemment le pain d'une substance infecte et dangéreuse, et qui devait nécessairement être le germe d'ulcères et de maladies qui affligeaient les peuples.

L'académie des sciences honora le procédé de Tillet de son approbation; Louis XV voulut qu'on procédât à des expériences dans son jardin de Trianon, et il les suivit toutes avec exactitude; c'est à cette attention particulière qu'on dut l'émulation que montrèrent tous les seigneurs dans leurs terres, pour faire mettre en pratique le procédé de Tillet qui est encore ignoré dans beaucoup de pays; tant il est difficile de faire le bien!

De la cendre et de la chaux, telles sont les substances néceſſaires; le mode de les préparer et de s'en servir est dans tous les bons livres d'économie rurale.

(6) PAGE 10 VERS 6.

Les tiges de provins . . .

L'art de provigner la vigne est véritablement curieux et attachant, et si les hommes qui ont quelques connaissances en physique voulaient prendre la peine de suivre les périodes de la vigne, ils éprouveraient moins de pertes et se ménageraient de douces jouissances. On doit provigner chaque année les ceps qui se montrent stériles ou qui ne portent que des grappes avortées; c'est le meilleur moyen de rajeunir un trop vieux bois, et de maintenir perpétuellement un sol en état de vigne.

La saison de provigner devrait varier en raison des terrains, et malheureusement l'usage en est toujours l'arbitre. En général on provigne trop tôt; les provins les plus sûrs sont ceux qu'on fait au printems; alors le vigneron couche circulairement le brin qu'il veut provigner, en ayant le soin de ne couvrir que d'une couche légère de terre les pénultièmes bourgeons; si la gelée survient, il trouve encore des ressources dans ces bourgeons qui ne sont qu'un peu blanchis, et il les expose par dégré à l'air libre : si au contraire il en est préservé, il achève, dans le mois, de remplir la fosse du provin.

J'ai vu faire, en l'an 11, des provins avec des tiges ayant des feuilles et des grappes prêtes à fleurir, qui ont parfaitement réussi, et auxquels on a fait une abondante vendange.

(7) PAGE 11 VERS 14.

Ou le muguet des bois . . .

Théophraste et Varron avaient désigné dans leurs contrées respectives les pousses des feuilles du saule et de l'olivier

pour l'époque d'ensemencer quelques plantes délicates. Cette observation est utile, en général, dans toutes les contrées, et particulièrement dans les pays de bocage; les indications peuvent encore être fortifiées par l'apparition de quelques insectes. Le temps qu'on passe à observer la nature, pour l'ordre et la règle de ses travaux; est toujours un tems bien employé et presque toujours suivi d'heureux résultats pour l'intérêt, pour les sciences et pour sa propre satisfaction.

(8) PAGE 12 VERS 1.

Les trop perfides nuits...

Toute la puissance de l'intérêt privé n'a pu corriger encore les vignerons des dangers qu'il y a de cultiver trop tôt la vigne: c'est l'usage, telle est la loi suprême; on ne veut pas même le modifier, et cependant combien la température est différente! Nos montagnes, nos coteaux autrefois couverts de bois ou forêts servaient d'abri et entretenaient un salutaire calorique; maintenant, et dans les vignobles sur-tout, le sol est mis à nu, et les aquilons accourent sans obstacles de la Norwege au Languedoc et à la Provence. Les gelées de l'an 11 offrent une remarque curieuse et importante; les vignes des environs de Paris ont gelé le 25 floréal, celles de Montereau le 26, celles de l'Yonne le 27, et le 28 dans la haute Bourgogne; ce qui prouve bien que c'est moins par l'intensité du froid que par l'action d'un vent glacial, que les forêts auraient contenu ou du moins atténué.

En général on se presse trop d'ébourgeonner; la gelée depuis trois ans a enlevé à la France plus de 300 millions; cette considération vaut bien la peine qu'on s'occupe des moyens d'en diminuer la cause: il n'y a point de mine

d'or qui vaille l'exploitation de la vigne, même sous le rapport de la balance du commerce avec l'étranger.

Autrefois, quand on avait atteint le milieu du mois de mai, on était tranquille sur le sort des vignes. En l'an 10 elles ont gelé à la fin de ce mois, et même à la fin de juin. En l'an 11, le 27 août, dans la Bourgogne, on a vu geler à glace.

(9) PAGE 12 VERS 6.

La vigne des coteaux ...

L'historique de la vigne suivi avec ordre, serait pour le gouvernement et pour les sciences un précieux monument : on y reconnaîtrait sa grande influence sur la civilisation, sur l'amélioration incontestable du régime diététique, sur la disparution de plusieurs maux habituels, et même, les bornes posées, sur la longévité.

L'attrait des Gaulois pour le vin se manifesta d'une manière invincible ; les progrès immenses de la culture de la vigne en sont la preuve.

A chaque famine, depuis Auguste, et le nombre en est considérable, on a déclaré la guerre à la vigne. Domitien ordonna d'en arracher la moitié, et défendit d'en planter à l'avenir. Probus, cet excellent empereur, dont on ne peut prononcer le nom, sans éprouver un doux sentiment de reconnaissance, leva la défense et protégea cette culture.

Les bons et mauvais rois, à chaque disette ou famine, ont lancé des arrêts contre la vigne, et cet usage s'est prolongé jusqu'à Louis XV.

C'est agir sans doute contre un principe sacré en sociabilité, que de gêner l'exploitation des terres; la liberté est inhérente à la propriété, et l'expérience de dix-sept

siécles a justifié ou l'inutilité ou le danger des mesures coercitives, à ce sujet; cependant comme il n'y a rien de positivement constant dans l'ordre du travail de l'homme, je crois que nous sommes arrivés au point, où le gouvernement doit porter un œil attentif sur l'extension indéfinie et progressive de la culture de la vigne.

On a depuis longtems oublié le précepte le plus vrai des Géorgiques de Virgile, *Bacchus amat colles apertos*. On défriche les bois et les prés pour y planter de la vigne; on ne peut défendre de le faire; mais il serait juste, d'une sage prévoyance et d'un système économique bien entendu, d'*imposer en plus* les vignes qui usurpent le domaine des prés, des fromens et des potagers.

Il n'est que trop vrai que dans beaucoup de climats, les coteaux rapides n'offrent plus assez de terre végétale pour la culture, ce qui a forcé les cultivateurs de descendre leurs vignes dans les vallées et dans les plaines; mais qu'on ne s'y trompe point, cette extension doit encore plus s'attribuer à l'abondance qu'offrent les terrains bas, qu'à l'impossibilté d'y cultiver la vigne. Quand le gouvernement le voudra, il modérera ces abus, il rendra service aux propriétaires même qui, sur sept ans, sont quatre à cinq fois victimes des gelées du printems, il fera améliorer les vins, il rappelera des qualités précieuses qui ont disparu depuis la révolution, et il fera rentrer sans violence et sans crises tous les genres de culture dans leurs domaines respectifs.

(10) PAGE 13 VERS 1.

C'eſt bien moins au climat...

J'ai tant de preuves de cette vérité que je la regarde

comme incontestable, et la raison physique en est positivement justifiée par l'expérience. Un sol calcaire entremêlé d'arène et de grains ferrugineux à sa surface et à une grande profondeur, qui est conséquemment plus accessible à l'action des rayons du soleil, et qui, encore par sa nature, peut conserver plus longtems une grande chaleur interne, produit très-certainement de meilleur vin que le sol qui n'est composé que de terre franche, ou dont l'argile et le tuf se trouvent à un pied de profondeur. Si les agronomes s'attachent à ce point essentiel, ils ne seront jamais déçus pour la qualité du vin. Je pourrais citer des exemples de cette vérité dans la Bourgogne, mais je n'ai qu'une note à faire, et je crains d'abuser.

(11) PAGE 13 VERS 3.

...De l'As et de la Creuse

Ces deux rivières coulent dans le département de la Haute-Vienne et de la Creuse, sous le 46.e degré de latitude; et cependant dans tout le département de la Creuse (en l'an 4,) il n'existait pas un seul arpent de vigne; quand le pays Messin, qui est à plus de 3 degrés nord, produit de bon vin. Cette observation que j'ai faite le premier, je crois, doit frapper tous les observateurs et les physiciens, et particulièrement ceux qui écrivent sur la culture de la vigne, sur la qualité du vin et sur la désignation des terrains qui y conviennent le mieux.

(12) PAGE 13 VERS 13.

Il faut savoir à tems...

J'ai été témoin des effets d'un travail imprudent dans de telles circonstances. J'étais à Dijon au mois de floréal

an 9 ; le bruit se répandit que les fameuses côtes de Vosne, Vougeot et Chambertin étaient gelées ; je voulus en reconnaître moi-même les effets ; j'y arrivai à onze heures du matin. Le clos Vougeot n'avait pas de mal, mais on remarquait visiblement que les parties de vigne qui avaient été ébourgeonnées *la veille*, (ce qu'on appelle *déshaïver* et ailleurs *essoumasser*) étaient gelées ; ces effets furent frappans dans le clos de la Romanée. Ce fait seul avertit bien les agronomes des dangers qu'il y a de donner des façons à la vigne et d'ouvrir des issues à la sève quand le tems est incertain ou menaçant.

(13) PAGE 13 VERS 19.

... L'odieuse famille.

On remarque principalement trois insectses qui attaquent la vigne dans la Bourgogne : le chàrenson vert dit hubert (*Curculio Bacchus* de Fabricius), le berdin dit griboury (*Crytocephalus vitis*), et un petit scarabée sauteur, dit l'écrivain.

Le premier est réellement extraordinaire par les soins qu'il prend pour sa réproduction. Quand il a acquis tout son accroissement, ce qui arrive quand les feuilles sont entièrement développées, la femelle attaque avec sa trompe les principales fibres d'une feuille qui tombe affaissée, mais qui est toujours un peu vivace ; aidée du mâle qui la suit, elle promène sa trompe à l'extrémité de la feuille, et peu-à peu parvient à la crisper ; dès que l'un et l'autre ont opéré cette crispation, la femelle y dépose un œuf rond, transparent et gros à-peu-près comme la tête d'une épingle ordinaire ; il est entouré d'un suc visqueux qui l'empêche de gliſſer ; aussitôt le mâle et la femelle commencent à rouler la feuille en cornet ; après quelqnes tours, la femelle dépose un autre

œuf, et elle continue toujours, aidée du mâle, à rouler la feuille. Elle pond ordinairement quatre à cinq œufs placés à diverses distances. La feuille est pliée en cornet de la manière la plus étonnante ; il ne reste aucun interstice dans les plis ; le cornet demeure ainsi suspendu à la partie vivace de la queue où il se déssèche insensiblement ; quinze à vingt jours après, j'en ai fait l'expérience, il sort de chacun de *ces œufs un ver blanc* à tête rousse ; par ses premiers mouvemens, il aglomère autour de lui un duvet que la feuille lui a fourni ; à mesure qu'il prend de la force, et elle eſt d'autant plus prompte, que le tems est souvent humide ; il perce son enveloppe, et sort de sa prison pour aller se nicher dans les grappes en fleurs, dont il se nourrit en crispant et amoncelant, par une espèce de duvet (de la nature des toiles d'araignées) les ramifications les plus épaisses de la grappe, et s'il en a le tems, il parcourt successivement toutes les grappes en fleurs d'un même cep.

Après la fleur il disparaît ; il se loge dans les interstices des vieilles écorces, et à l'automne il attaque les grains du raisin : je suis porté du moins à croire que c'est le même ver, car il ressemble parfaitement à celui qui éclot dans le cornet, et qui dévore la fleur ; je me propose de le constater par des expériences ultérieures. Ses ravages sont tels, que si la saison est alternativement pluvieuse, il détruit souvent la moitié de la vendange.

Cet insecte n'attaque que le plant le plus délicat (le pineau) ; jamais il ne touche au gamet.

Il serait facile, comme on voit, de détruire un insecte aussi nuisible ; il ne s'agirait que d'appliquer aux vignobles qui en sont dévorés, les règlemens de police sur les chenilles ; mais ce serait une innovation, et peut-être même

que ceux qui en souffrent le plus s'en plaindraient les premiers.

Le griboury attaque le bois et la grappe; le mal qu'il fait à la feuille paraît plutôt de sa part un jeu qu'un moyen d'existence; il est plus dangereux par sa larve, en ce qu'il attaque les racines.

L'écrivain est un petit scarabée noir, allongé et sauteur : il vit du parenchime de la feuille sur laquelle il laisse des traces multipliées et quelquefois singulières ; c'est pour cela qu'on le nomme l'écrivain.

L'été de 1803 ayant été très-sec, il n'y a pas eu de ver dans la fleur, ni dans le raisin.

(14) PAGE 15 VERS 1.

La nature à la vigne. . .

La taille de la vigne est un grand sujet de méditation et d'expérience pour l'agronome ; il y a presqu'autant de modes que de vignobles, et de chaque mode dépend la durée de la vigne. Si on la force au rapport dès les premières années; si on taille court et que la grappe ne soit produite que par un bois jeune, alors la vigne ne dure que douze à quinze ans; tel est le sort du plant dit gamet : si au contraire on ne met la vigne à fruit qu'à la 5.e ou 6.e année, et qu'on en modère les dispositions à l'abondance, elle peut durer très-longtems : telle est la manière de la conduire dans l'Auxerrois, où la vigne dure un siècle et d'avantage. De la souche première sortent trois à quatre brins qui atteignent en vieillissant quatre à cinq pieds de long, et qu'on laisse vieillir ; qu'on juge de l'excellence d'un raisin porté par une vigne et par un bois de cet âge.

(15) PAGE 16 VERS 2.

Et dont les Auxerrois. . .

Je ne crois pas qu'il y ait de vignobles où l'on cultive

mieux la vigne que dans le département de l'Yonne, et particulièrement dans l'Auxerrois. Là Bacchus règne en maître absolu ; nul arbre, nulle plante potagère, même dans les années stériles, n'en partage le domaine ; chaque cep y est largement espacé et aligné ; on y donne trois labours, et, bien entendus, la tenue en est admirable et peut être citée en modèle ; c'est un témoignage que rendra tout agronome instruit et impartial.

La haute Bourgogne est loin de cette perfection pour la culture, et dans certaines années elle ne produit pas de meilleur vin que celui de la Grande-côte d'Auxerre et de Migrenne.

La haute Bourgogne éprouve déja une différence sensible dans ses vins par celle de la culture de la vigne. Depuis la révolution les vieux ceps y sont beaucoup plus rares, et le vigneron, qui n'est plus dirigé comme autrefois, pratique trop aujourd'hui les méthodes qui donnent abondamment du raisin.

(16) PAGE 18 VERS 3.

Stérilise ton sol . . .

L'avoine est un grain plus nuisible qu'utile ; on est si généralement persuadé de la nécessité d'en cultiver, que le seul doute pour les dix neuf vingtièmes des cultivateurs et pour d'autres encore, paraîtrait une opinion étrange, ou du moins un système de cabinet.

Cependant il y a incontestablement plus de chevaux qui, dans leur régime, se passent d'avoine, qu'il y en a qui en consomment, et peut-être même en Europe. Nos guerriers et le chef du gouvernement ont vu en Egypte que l'avoine n'était pas nécessaire pour avoir des chevaux vites, robustes et constamment vigoureux.

Les

Les effets les plus fâcheux qui résultent de la culture de l'avoine se rapportent au maintien routinier de l'assolement de nos terres ; c'est par l'avoine que l'usage des jachères s'est fermement établi ; les actes publics, les tribunaux, en conservent et consacrent le cours pour l'exécution des baux, dans lesquels il est presque toujours défendu, à peine de résiliation, de changer l'ancien assolement des terres.

Dirai je, à la honte des propriétaires fonciers, que dans quelques contrées de la France, l'homme des champs se nourrit encore de pain d'avoine, quand sur leurs terrains pourraient croître avec succès le blé seigle, l'orge, les pommes de terres, et dans quelques-uns le maïs si précieux et encore trop peu connu ; tant que cet usage homicide et barbare existera, la patrie accusera le gouvernement et les cultivateurs éclairés.

L'Anglais plus observateur et plus calculateur, ne cultive que très-peu d'avoine ; il préfère en acheter en France. Depuis qu'il a renoncé à l'ancien mode d'assolement, il ne remet de céréales dans ses terres qu'après une période de cinq ou sept années, et il n'est pas si dupe que de préférer l'avoine à l'orge ou au froment ; aussi ses terres sont tous les ans chargées de moissons.

Le gouvernement peut facilement donner une autre direction à la culture française ; les moyens en seraient lents, mais ils atténueraient de plus en plus les funestes effets d'un cours de culture aussi manifestement abusif.

Puisse aujourd'hui l'exemple des cultivateurs de la Belgique persuader les cultivateurs de l'intérieur de la France !

(17) PAGE 18 VERS 10.

A l'orge comme au blé...

J'ai tâché dans ces quatre vers de désigner le mode d'assolement qui conviendrait le mieux à la France. Les deux premiers vers concernent celui du nord; le troisième celui du centre et le quatrième celui du midi.

Je me suis fait une loi de ne pas y comprendre l'avoine, que je ne proscris pas, mais qui ne devrait occuper que la plus faible partie des terres mises en céréales, tandis que dans l'usage actuel, son étendue surpasse peut-être celle des fromens et des seigles.

Le cours des saisons, depuis quelques années, extrême par les sécheresses et les chaleurs du printems et de l'été, a fortifié, plus que jamais les ensemencemens d'avoine, dont le très-haut prix à fait employer les meilleures terres à sa culture : car elle s'est vendue, dans beaucoup de pays, plus cher que le froment.

(18) PAGE 19 VERS 13.

Des taureaux subjugués...

On a beaucoup trop négligé dans les campagnes d'exercer la jeunesse à des jeux et à des luttes qui, en développant la force, élevaient le courage. En d'autres tems c'était un titre à la gloire, que de savoir vaincre et dompter les taureaux, et on fait aujourd'hui par ruse ce qu'on faisait par adresse, par force et par courage.

Cet usage n'existe plus que dans l'Espagne et dans quelques parties du midi de la France; je ſerais loin de blâmer l'exercice des jeux du taureau, si la vie des hommes n'était pas exposée, et si ce n'était réellement qu'une lutte.

Sous Louis XV on vit un ſeigneur espagnol descendre de

sa voiture, dans la rue de Bussy, pour arrêter un bœuf échappé de celle des Boucheries. Tous les spectateurs le regardaient comme un insensé et comme sacrifié. Il quitte ses habits, et se place au milieu de la rue ; le bœuf s'avance vers lui ; l'espagnol le saisit aux cornes, lui serre obliquement le col, qu'il appuie contre ses genoux, et donne le tems aux bouchers de le venir garotter.

L'époque de dompter les taureaux, dans tous les pays où l'agriculture s'exerce par les bœufs, occupe encore beaucoup les cultivateurs. Il est donc utile de faire un appel à la jeunesse des champs, et de l'encourager, par la gloire, à ces exercices.

GÉORGIQUES FRANÇAISES,

CHANT SECOND.

QU'ON éprouve de charme à rouvrir les guérets;
Lorsqu'aux champs le bélier rappelle enfin Cérès!
Fatigué du repos d'une vie inactive,
A jouir des beaux jours combien l'attente est vive!
Tout plaît à l'agronome à ce premier élan;
Du cours de ses travaux il médite le plan;
(1) Avant que de semer ou d'aviver ses plantes,
Il voit dans l'avenir ses moissons jaunissantes,
Et, si dans sa pensée un souvenir fâcheux
Lui retrace un malheur ou des tems désastreux,
Il rend bientôt la paix à son ame inquiète
Lorsqu'il entend la voix de la douce alouette,
Qui la première annonce, au maître des saisons,

Que l'homme de nouveau vient d'ouvrir les sillons.
(1) Fidèle au laboureur, elle accourt à sa vue,
Voltige autour de lui, le suit à la charrue,
Proclame son retour, et ne redoute plus
Le perfide oiseleur, l'implacable Nisus.
Son vol est plus hardi; dans l'excès de sa joie,
Elle ose dans les cieux braver l'oiseau de proie;
Bientôt elle revient, et tombe comme un trait,
Aux pieds du laboureur dans son nouveau guéret.
Ses folâtres ébars et son joyeux délire
Le rendent plus tranquille; elle semble lui dire :
Comme toi des moissons j'attends tout mon bonheur,
Les plaisirs de l'amour et le calme du cœur;
Par elles je pourvois aux besoins de la vie,
Je conserve et défends ma famille chérie;
Bannis donc tous pensers qui pourraient t'alarmer,
Songe à cueillir les blés que tu viens de semer;
Imite-moi, je vis heureuse d'espérance,
Et des dieux, en chantant, bénis la providence.

Tout ce qui l'environne et tous ce qu'il entend,
Vient embellir son sort et charmer ce qu'il sent,

Et bientôt des soucis il chasse l'amertume.
Des plus douces odeurs l'air au loin se parfume;
Les plantes et la terre exhalent mille feux,
Qui pénétrent ses sens, et qui flattent ses vœux;
Il ne fait point un pas, il ne voit point un être,
Qu'il n'en chérisse plus l'existence champêtre.
Quelquefois des méchans tourmentent ses destins,
Trop sensible à leurs coups ses travaux sont chagrins;
Mais il reprend encor son courage et son zèle,
(3) Il trouve dans l'abeille un sublime modèle;
Du peuple et de la reine il admire les mœurs,
Et de ces faibles corps les magnanimes cœurs,
Manifestant toujours une vive énergie
Pour faire leurs moissons ou sauver leur patrie.

Insectes précieux, osé-je vous chanter!
Vous, que dans l'univers on se plut à vanter;
Vous, auguste famille, et par les dieux choisie
Pour cueillir sur les fleurs la divine ambroisie,
Que les premiers humains, de vos dons enivrés,
Honorèrent de lois et de cultes sacrés;
Dont l'instinct merveilleux, l'adorable harmonie,
Ont toujours inspiré les hommes de génie;

Homère, Théocrite, Aristote et Platon,
Le pieux roi David et son fils Salomon,
Vous, qu'aux âges suivans chantèrent les musettes,
Et sur sa lyre d'or le prince des poëtes.

Pline, en laissant le soin aux luths harmonieux
De célébrer les fleurs et le nectar des dieux,
Crut devoir consacrer et sa plume et ses veilles
A décrire aux humains les travaux des abeilles;
(4) Mais l'orgueilleuse Rome, extrême en ses fureurs,
Vit presqu'anéantir et l'abeille et les fleurs.
Des laves, des rochers et des marais fétides,
Des monts couverts de mousse et des guérets arides,
L'empire de Cérès et de Flore détruit,
Ont amené sur Rome une trop longue nuit;
Et, dans ces beaux climats, l'affreuse barbarie
A fait tout effacer jusqu'au nom de patrie.
Après les tems si longs d'un lugubre sommeil,
A peine le Romain y ressent un réveil;
Dans les champs de Tibur, la mémoire attristée
Redemande aux échos le berger Aristée.
Stériles vœux! l'abeille a perdu son renom;
Cette douce famille en accuse Colomb,

Qui, dans ses longs trajets, découvrant l'Amérique,
Fit, par un seul roseau, décheoir sa république.
Un malheur plus cruel la poursuivit encor,
Elle se vit ravir à son plus cher ttésor.
L'homme, laissant la fable et sa fausse lumière,
Au flambeau du génie éclaira sa carrière.
Swammerdam le premier, niant leur chasteté,
A démontré leur sexe et leur fécondité;
Et loin de laisser croire à son amour mystique,
Sur le fait, Réaumur prit l'abeille impudique.

Cependant la patrie en réclame des soins,
Puisque ce peuple aîlé fournit à nos besoins;
Et si la vérité pour lui nous désenchante,
Son doux labeur au moins trompe-t-il notre attente?
Ne sert-il pas toujours au luxe des mortels?
A l'art de les guérir, au culte des autels?
Et pour nous dans la nuit quand Napoléon veille,
N'est-ce pas au flambeau que lui fournit l'abeille?

Ah! maître sut la terre, ou prêtte, au nom des cieux,
Je dirais anathême à ces dons précieux,
S'ils ne devaient servir qu'à tous ces jeux infâmes,
Qui, desséchant les cœurs, stérilisent les ames,

A ces cercles pervers, de honte et de fureurs,
Où s'enferment la nuit de coupables joueurs.
Du temple de Thémis le nouveau frontispice
Fondé sur les vertus en repousse le vice;
Mais que peuvent les lois et les législateurs,
Si l'édifice entier n'est gardé par les mœurs?

Étranger aux fléaux qui désolent les villes,
Cultive, ô laboureur, les abeilles utiles :
Hors de l'état sauvage elles ont des besoins,
Et que l'homme des champs souvent connaît le moins.
Plus faibles qu'autrefois, des ruches domestiques
On voit dans les hivers périr les républiques;
Elles souffrent encor des trop brûlans étés,
Des ennemis sans nombre assiègent leurs cités;
De Pomone et de Flore on amoindrit l'empire,
On détruit les abris et Palès en soupire.
De cette destinée arrête les effets;
Des abeilles du moins respecte les bienfaits.

Je ne te dirai point, pour cultiver ces êtres,
Ni les noms ni les lois de nos plus fameux maîtres ;
Je crains d'embarrasser le cours de tes travaux,
Même de t'égarer avec tant de flambeaux;
Mais tu dois, indécis, suivre l'expérience;

Du sage agriculteur c'est la sûre science.
Si, nouveau dans les champs ou trop timide encor,
Pour conduire un rucher tu voulais un Mentor,
Examine les lieux dans ta propre contrée,
Où par de grands succès l'abeille est consacrée.
Observe-la surtout chez un pieux pasteur,
Qui, sur un coin de terre, en paix avec son cœur,
Oubliant et la dîme et les rangs de l'église,
Fait couler des ruchers une liqueur exquise.
Tu ne le verras point, et sauvage et cruel,
Étouffer les essaims pour ravir tout le miel;
Mais, ainsi qu'un bon prince, épargnant l'indigence,
Exiger ses tributs de la seule opulence.

Dispose tes ruchers en raison des climats;
Préviens par des abris l'âpreté des frimats.
Oh! combien dans les champs l'étude des abeilles
Peut faire découvrir d'attachantes merveilles!
Sensibles à tes soins, tu les verras t'aimer,
De ta main sur leurs toits ne jamais s'alarmer;
Les abeilles enfin à leurs maîtres fidèles,
Des meilleurs serviteurs sont les touchans modèles.
Loin donc d'appesantir un plus fâcheux destin,

Dans le cours des moissons réserve leur butin.
Pour elles je consens, dans le travail des terres,
Si tu laisses des fleurs, à voir quelques jachères.

Le vrai cultivateur, au retour du printems,
Sur les états passés et du froid et des vents,
Doit régler sa carrière et l'ordre des cultures,
Et des tems rigoureux réparer les injures.
Un froid subit, extrême, a-t-il détruit tes blés?
Au printems n'en vois-tu que des brins isolés?
Empresse-toi d'ouvrir ces champs à la charrue,
(5) Ne crains plus les clameurs de la sotte cohue;
Profite des engrais que n'ont pas absorbés
Les premiers grains semés, aux frimats succombés;
Par des sillons profonds ameublis bien la terre,
Par les feux du soleil rends la chaude et légère.
Que fais-tu? te diront des superstitieux:
Tu nous ravis des blés qu'ont préservés les dieux!
Crains le peuple outragé que ton audace offense.
Méprise ces vains cris et cherche l'abondance;
Tu flatteras Cérès qui ne se plaît qu'aux lieux
Où le sol est fertile et l'homme industrieux;
Vois-la d'un pied léger, comme un zéphir sur l'onde,
Parcourir les épis d'une plaine féconde.

Trouve donc sans tarder le froment du printems,
Qui, pour croître et mûrir, demande moins de tems;
Pour qu'il soit plus hâtif, pour qu'il lève avec force,
Par une immersion, amollis-en l'écorce;
Séme sur guérets frais quand la terre en humeur
Exhale de son sein une douce vapeur.
Bientôt, les yeux flattés d'une douce verdure,
Te feront admirer une riche culture.

Pauvre ou peu fortuné travailles-tu des bras
Un modique héritage? espère, tu pourras
Vaincre aussi les fléaux, rendre ton champ prospère:
N'as-tu pas le maïs et la pomme de terre?

Muse, pour célébrer le plus riche présent
Que l'Europe ait reçu du nouveau continent,
Dis les noms des mortels qui, dans cet hémisphère,
Préférèrent à l'or ces plantes de la terre;
A Rome et dans la Grèce on les eût vénérés,
Et de nos jours encore ils sont presque ignorés.
A la honte du siècle on déprise, on oublie
L'homme qui ne sait qu'être utile à sa patrie;
Plus juste dans mes chants, Walter, Drack, Seignorel,

Et vous leurs dignes fils, Parmentier, Palluel,
Je lègue vos bienfaits à la reconnaissance
Des hommes généreux d'Angleterre et de France.

(6) Aux lieux où le soleil verse sur les moissons
Des rayons pleins de feu dans toutes les saisons,
Où fut de l'âge d'or l'existence réelle,
Où le ciel n'eut jamais un peuple plus fidèle;
Les paisibles Incas cultivaient le maïs,
Et paraient les autels de ses brillants épis.
Les Prêtres pouvaient seuls en cueillir les prémices;
Et du culte, en triomphe, orner les exercices;
Dans ce jour solemnel l'Empereur & les grands
Aux peuples réunis, se rendaient dans les champs;
De superbes faisceaux placés devant les temples
Y servaient à la fois de leçons et d'exemples;
Et parmi les épis les plus majestueux
Cinq devaient être offerts au souverain des cieux.
Auprès dansait en foule une vive jeunesse,
Que la fête et les jeux transportaient d'allégresse;
Et du peuple pasteur, dans le lointain des monts
Les échos répétaient le bruit et les chansons.
Non loin de ces faisceaux plusieurs chefs de familles

Entourés de parens, de leurs fils, de leurs filles,
Attendaient près du temple, inquiets et rêveurs,
Que le ministre saint proclamât les vainqueurs;
Car parmi les Incas choisis dans la contrée
Cinq pouvaient recevoir la couronne sacrée.

Quand de la multitude et les flots et les cris
Commençaient à cesser, les Prêtres réunis,
Frappant l'air par les sons de cloches argentines,
Commandaient le silence, et de leurs voix divines
Appelaient tour à tour les Incas fortunés,
Qu'ils devaient des autels ramener couronnés;
Cinq pieds de maïs d'or embellissaient un trône
Où cinq Prêtres tenaient chacun une couronne.
L'estrade, en diamans, fixait tous les regards.
Des Hymnes, au soleil, chantés par des vieillards,
Attendrissaient les cœurs, faisaient verser des larmes;
L'encens et les parfums en augmentaient les charmes.

Un Prêtre s'écriait, après ce premier chant :
« HUMILIEZ-VOUS TOUS, voilà le Dieu puissant »;
Aussitôt le soleil, aux peuples en prière,
Paraissait à la voûte, et des flots de lumière

Enveloppant le trône, éblouissaient les yeux.
Il semblait que Phébus fût descendu des cieux.
Fier et resplendissant des rayons de son maître,
A la foule, en ces mots, s'adressait le grand Prêtre:
Peuple, tu plais au Dieu; cette auguste clarté
Manifeste pour toi sa divine bonté.
Vous, Incas fortunés, si chers à la patrie,
Les plus heureux destins charmeront votre vie;
Prenez ces maïs d'or, ouvrages précieux:
Je vous en fais présent au nom du roi des cieux.
Que ces épis sacrés, l'honneur de vos familles,
Soient offerts aux regards de vos fils, de vos filles;
Que tous, à cette vue, électrisent leurs cœurs,
Pour s'attirer du ciel les biens et les faveurs;
Et que de ces épis la riche contexture
Leur rappelle toujours les arts et la nature.

Dans ces pays lointains que chérit le soleil,
On ne voit plus, hélas! cet auguste appareil;
Par de serviles mains la terre est cultivée,
Et d'un fisc odieux l'industrie est grevée.
Si le peuple asservi par fois s'anime encor,
C'est pour creuser la terre et pour chercher cet or
Qu'aspire

Qu'aspire le vieux monde, et qui cause sa perte
Depuis que du nouveau se fit la découverte :
Des Indes, du Pérou les destins trop affreux
(7) Attestent que l'or seul ne fait pas des heureux.

Le maïs n'orne plus les fêtes triomphales ;
A peine est-il compté parmi les céréales,
Et malgré ses bienfaits reconnus aujourd'hui,
On l'ignore, ou l'on est indifférent pour lui.
Les mines du Mexique empoisonnent le monde ;
Pour elles, on franchit tous les goufres de l'onde ;
Tandis que le maïs, en compensant leurs maux,
Pourrait, par sa moisson, enrichir nos hameaux,
Rélégué tristement dans quelques coins de terre,
Il vegète à regret obscur et solitaire.
J'en excepte pourtant certains de nos climats,
Où des cultivateurs, pour lui, sont des Incas.
Simples dans leurs travaux, constans dans leurs pratiques,
Ils résolvent en paix, utiles politiques,
Un système d'état que tous les gouvernans
Devraient organiser pour être bienfaisans :
« Favoriser toujours le débit, la culture
» Du grain qui peut fournir le plus de nourriture,

» Sur un modique espace, avec plus de succès,
» En donnant moins de peine et coûtant moins de frais.

En vain depuis longtems ce grain du nouveau monde
A fait une merveille aux bords de la Gironde,
(8) En fondant une humeur rébelle aux gens de l'art
Qui, d'un peuple pasteur, formait un peuple à part:
Le maïs émulgeant la limphe aglomérée
Bannit un mal hideux de cette humble contrée.
En ces lieux, voyageur, vois-tu le monument
Qui rappelle à la France un tel évènement?
Quel époux au banquet en un jour d'hymenée
Sait qu'il doit au maïs l'heureuse destinée,
Qui de sa tendre épouse assure la santé,
Et qui lui vaut encor le prix de la beauté?

Quel ministre, peut-être, en des tems difficiles,
Dénombrant de l'état les ressources utiles,
A compris le maïs comme donnant un grain
Qui peut nourrir le peuple et suppléer au pain?

Apôtre mensonger de culture nouvelle,
Je ne viens point tromper, par un excès de zèle,

Les produits de tes champs, tes efforts généreux,
En faisant du maïs un éloge pompeux ;
Par des rapports brillans je sais trop qu'on abuse ;
La vérité, pour moi, plus chère que ma muse,
Sera mon premier guide, et c'est à son flambeau
Que ma plume écrira tout précepte nouveau.

(9) Cultive le maïs où prospère la vigne,
Et dépasse sans crainte une certaine ligne
Que l'agronome Young vint tracer aux Français.
On doit beaucoup, sans doute, à ce célèbre Anglais ;
Mais si, pour sa patrie, il brûle d'un beau zèle,
Trop souvent pour la France on le trouve infidèle.
Le maïs reussit dans les plaines du Clain,
De l'Yonne, du Cher, même au-delà du Rhin.
Pour croître avec succès il lui faut une terre
Qui soit substantielle, en même tems légère.
Issu des pays chauds, il se ressent toujours
Du besoin des abris et de nos plus longs jours :
Son port majestueux et sa tige et ses feuilles,
Et les soins que tu prends et les fruits que tu cueilles,
Cet épi si fécond, couleur d'or ou vermeil
Ne te disent-il pas qu'il est fils du soleil ?

Ne souffre, dès qu'il lève, aucunes autres herbes;
Sucré, tendre, il mourrait près des plantes acerbes.
Si quelque grain furtif, au moment de semer,
Est tombé dans les rangs qu'il te faudra former,
Arrache sans pitié ce plant surnuménaire;
Le conseil est cruel, mais il est nécessaire;
Observe ton maïs, et quand, par sa hauteur,
Il peut être battu par les vents en fureur,
Amoncele à son pied une terre légère,
Et revets-en la tige en forme circulaire.
Du premier nœud couvert, admirables effets!
Naîtront, pour l'affermir, des faisceaux de filets.
Est-il bien élancé? laisse agir la nature;
Crains pourtant les effets d'une sève en luxure,
Qui peut l'environner d'éphémères bourgeons;
Detruis également ces tardifs rejettons;
En unissant ainsi les canaux de la sève,
La force du maïs s'élabore et s'achève.

Garde-toi d'effaner les feuilles et les fleurs,
Car tout doit concourir aux actes créateurs.
Quand des premiers épis la robe nuptiale
Est teinte des couleurs de l'aube matinale,

Laisse au maïs le soin de leur fécondité ;
La nature et l'amour aiment la liberté ;
Soit pudeur ou mystère, ils ont plus de secrets :
Ils redoutent sur-tout les pas des indiscrets.
Ecarte en ces instans les ouvriers de peine,
Le zéphir en fait plus avec sa douce haleine ;
Quand la terre, en amour, avide de plaisir,
Porte tout ce qui vit à s'aimer et jouir,
Tu verras tes maïs tendre et roidir leurs fibres,
Par des frémissemens chercher des équilibres,
Et bientôt des flocons mus par de vifs ressorts
Vont, des vierges épis faire entr'ouvrir les bords.
Suspendus, agités, les flocons sollicitent,
Carressent les pistils, à l'hymen les invitent ;
La terre, le soleil et la reine des fleurs,
Des mystiques amours les souffles si flatteurs
Viennent le pénétrer du sommet aux racines ;
Un feu générateur se porte aux étamines.
Quand le maïs enfin succombe à son desir,
Le dieu d'hymen descend sur l'aile de zéphir.

Dans un rang moins brillant, mais bien plus nécessaire,
Tu vis obscurément, humble pomme de terre,

C'est le sort du mérite ; ainsi l'agriculteur
Existe dans les champs ; son utile labeur
A peine remarqué soutient seul la patrie ;
Heureux du bien qu'il cause, il passe ainsi la vie.

Si Cérès en courroux se jouait de tes soins,
Veux-tu te prémunir et braver les besoins,
Recueillir sur un sol de modique étendue,
L'équivalent des grains semés à la charrue,
Assurer pour toi-même un mets délicieux,
Et pour tes ouvriers des repas fructueux ?
Veux-tu pour tes enfans, au berceau de la vie,
Les délivrer enfin de l'horrible bouillie ;
A l'infirme vieillard, à l'homme languissant,
Donner un aliment léger et nourrissant ?
Si le destin enfin te poursuit, t'importune,
Veux-tu, par l'industrie, attacher la fortune,
Élever un commerce, et sans vœux à Plutus,
Comme devint G... devenir un Crésus,
Et digne agriculteur du champ le plus stérile,
Faire de ton domaine un domaine fertile ?
(10) De la pomme de terre attends tous ces bienfaits;
L'expérience seule a jugé ces effets.

Il n'est point de sol froid, ou brûlant ou sauvage,
Qui, pour cette moisson, n'offre un grand avantage,
Si tu fais des sillons dès les premiers beaux jours,
Et si quelques engrais fécondent tes labours.
En des quarrés égaux partage leur surface;
Qu'en maître chaque pied domine dans sa place;
Qu'une coudée au moins en sépare les rangs;
L'utile, ici, s'accorde avec les agrémens.

As-tu, pour l'avenir, conçu plus d'espérance,
Ou manques-tu de plants, faute de prévoyance?
Au lieu de pomme entière, ô rare faculté!
Tu peux, la divisant, rendre ton champ planté.
Il suffit d'un œil seul revêtu d'épiderme,
Pour en développer l'imperceptible germe.

Actif, industrieux, possseur d'un grand fonds,
Tu peux multiplier tes spéculations;
Dans tes meubles guérets ouverts à la charrue,
Fais jetter avec l'ordre et la même étendue
Tes innombrables plants divisés en tronçons;
Les Flamands, les Anglais nous donnent ces leçons.
De même qu'au maïs, à la pomme de terre,

Amoncelle à la tige une terre légère.
De ce labour utile épargne encore les frais ;
Obriens, par la charrue, un semblable succès;
Arrondis-en le soc, donne peu d'ouverture,
Des ailes à ton gré modère l'envergure ;
Ainsi le pratiquait le célèbre Cretté,
Cet ami qui n'est plus, mais toujours regretté.

Tout s'use sur le globe : une race choisie,
A la longue des tems, se montre abatardie.
Le vulgaire ignorant s'abandonne à ce cours,
Et voit le mal venir comme les nuits, les jours.
Ainsi beaucoup de rois creusent leurs précipices,
En laissant les vertus dégénérer en vices.
Digne chef de l'Etat, veux-tu bien gouverner,
De l'amour des Français toujours t'environner;
Du respect pour les lois ramener la puissance,
Et de nos bonnes mœurs la secrète influence ?
Viens dans nos champs, observe un bon agriculteur,
Des effets, de leur cause il est observateur.
S'il voit que tous les ans, de ses pommes de terre,
Malgré tous ses travaux, la qualité s'altère,
Il recherche avec soin les plus beaux pieds en fleurs,

Ceux dont la tige est vive et ceux dont les couleurs,
Les calices parfaits et l'éclat des nuances
Annoncent plus de force à créer des semences ;
Une fois désignés, il en suit les progrès ;
Par de fréquents labours, par de féconds engrais,
Il fait développer toute leur énergie.
Pour n'avoir, désormais, qu'une essence choisie,
A la maturité de ces pieds qu'il conduit,
(11) Il en cueille la baïe où git le tendre fruit.

Au retour du printems, quand il voit l'hirondelle,
Et que la nymphe Echo répond à Philomele,
Il prend de longs fumiers qu'il amoncele en lits,
Les fait presser souvent et relever en plis.
Il attend, pour semer, que la masse fermente ;
Par des arrosemens, si l'action est lente,
Il hâte la chaleur ; il choisit un terreau
Onctueux et léger, pour couvrir ce berceau.
Lorsqu'il sent de doux feux, il sème alors ses graines,
Et n'attend de succès qu'à travers mille peines.
Avant que d'en jouir qu'il ressent de chagrins !
Il voit bientôt lever de parasites brins,
Qui, pour mieux le tromper, ont jusqu'aux apparences

Des feuilles qu'il attend de ses cheres semences ;
Des insectes rongeurs, de nombreux ennemis,
Pullulent sur la couche, assiègent les semis.

De même un nouveau roi dans les crises publiques
Voulant régénérer les bases politiques,
Voit surgir et roder mille caméléons,
Avides de pillage et de destructions,
Qui souples, cauteleux et rampans de bassesse,
PourMars ou pour Thémis exhalent leur tendresse;
S'engageant par sermens à faire aimer ses lois,
Ou chefs dans les combats, à détrôner les rois.

Vains discours! de leur ame il voit l'affreuse image.
Le passé fut toujours un trésor pour le sage.

NOTES

DU

CHANT SECOND.

(1) PAGE 37 VERS 7.

.... Ou d'aviver ſes plantes

Je réclame pour l'agriculture le mot *aviver* qui fut incontestablement créé pour elle, & dont les auteurs des dictionnaires de la langue française ont dénaturé le sens ou du moins la signification propre. *Aviver*, c'eſt rendre à la vie, donner plus de vie; le dictionnaire de l'académie dit *donner de la vivacité*; si la signification agronomique n'est pas dans les dictionnaires, elle est au moins dans toutes les traditions des préceptes sur l'agriculture. Ainsi quand la mousse s'est emparée d'un arbre ou d'un pré, ou que la cuscute a entrepris un champ de luzerne, on dit, il faut les *aviver*.

Une eau dormante exhale une mauvaise odeur, les poissons y languissent, il faut les *aviver*.

Que peut avoir de commun ce mot avec une statue, une poutre ou un bâtiment qu'on avive en gratant ou taillant ? que ces significations restent, puisque l'usage les a sanctionnées; mais qu'il soit permis de rendre le mot à sa signification primitive.

(2) PAGE 38, VERS 2.

Fidèle au laboureur. . . . .

Dans tous les tems, en Grèce, en Italie & dans les Gaules, l'alouette a été chère au cultivateur & chantée par les poëtes bucoliques ; elle n'aime que les terres labourées, (je n'entends parler que de l'alouette des champs, *alauda arvorum*) ne pouvant se percher à cause de la conformation de ses pieds. Les naturalistes l'ont classée parmi les oiseaux pulvérateurs ; ils ont suivi la description qu'en a donnée Aristote.

Tout porte à croire qu'elle n'est aimée & vénérée par le laboureur, que parce qu'elle ne porte aucun préjudice à ses moissons, ne vivant habituellement que de vers, de chenilles, d'œufs de fourmis, de sauterelles & de mille petites graines nuisibles à la végétation des blés.

L'excellent Plutarque (*de Iside*) a célébré son utilité et la considération dont elle jouissait dans les pays sujets aux dégats des sauterelles.

Il est à desirer que l'art d'exterminer ces utiles oiseaux ne fasse pas plus de progrès ; car certainement ils rendent de grands services à la culture des plantes céréales, & son chant dans nos vastes et tristes plaines, console au moins le laboureur de l'absence des oiseaux bocagers.

(3) PAGE 39 VERS 10.

Il trouve dans l'abeille. . . .

De tous les êtres qui composent le domaine de l'économie rurale, il n'en est point qui, dès la plus haute antiquité aient plus exercé les hommes de génie, poëtes ou physiciens, les cultivateurs de tous les rangs, les demi-savans & le vulgaire, que les abeilles ; cependant des points

essentiels sur leur organisation sont encore incertains, pour ne pas dire inconnus ; tant dans les moindre choses il est difficile à l'homme de connaître les secrets de la nature ! Il est donc en général plus sage de chercher à tirer le meilleur parti possible de leurs dons, que de prétendre à tout connaître et à tout expliquer. On doit regretter même que les plus célèbres naturalistes et que des agronomes éclairés aient perdu autant de tems, et dans tous les âges, à faire des observations qui ne sont que curieuses ; qu'importe au succès d'un rucher, que le maître connaisse dans toutes ses parties l'anatomie des diverses abeilles, le nombre d'œufs qu'elles pondent, les circonstances de l'accouplement, le sexe des abeilles ouvrières et toutes les lois de leur république ?

Tous les systêmes brillans ou hasardés proviennent en général, de ce que les écrivains n'ont jamais réuni la pratique à la théorie, et de ce que tous étaient bien plus animés du desir de dire des choses nouvelles ou poëtiques que des choses réellement utiles

Que n'a-t on point dit depuis un siècle sur la forme des ruches ? Il semble que le génie de l'homme irrité de ne pouvoir pénétrer dans le sanctuaire des abeilles se plaise à les tourmenter ; en maître souverain et capricieux, il fait faire toutes sortes d'évolutions à ce peuple ailé. A peine est-il campé, à peine les forts et les remparts sont-ils achevés et les magasins remplis, qu'il faut encore, et par force, passer en masse dans une autre cité. Que résulte-t-il de tous ces tours d'adresse ? peu de miel et peu de cire ; tandis qu'en les laissant tranquilles dans une même ruche, grande et commode, assez chaude pour les préserver du froid, et assez abritée pour empêcher la ductilité du miel pendant les grandes chaleurs, on en retirerait plus de produits. Les abeilles, moins tourmentées, s'attacheraient d'a-

vantage à leur maison natale ; éprouvant moins de besoins, elles seraient plus robustes, et fourniraient à leur république des essaims plus nombreux, plus forts et plus actifs.

Malgré toutes les inventions brillantes, curieuses et renommées, il faut le dire, les abeilles sont encore mieux dans ces ruches simples, en forme de cloche, de paille cordonnée, avec une chappe qui les préserve de la pluie et du soleil, et telles que les composent presque tous nos paysans.

Il y a cependant une remarque importante à faire relativement aux abeilles, c'est qu'elles sont véritablement dégénérées, d'abord par l'excès de la domesticité, et ensuite par le système général de notre agriculture qui, presque toute consacrée aux céréales et à la vigne, n'offre aujourd'hui que très-peu de fleurs; au printems la charrue enfouit celles des plantes vivaces dans les guérets, et dans l'été, la faulx et la faucille moissonnent celles des prés et des blés ; de sorte qu'en certaines contrées, il faut que les abeilles parcourent plusieurs lieues, avant d'avoir fait un butin digne d'être offert à leur mère patrie ; ajoutons qu'elles n'eurent jamais plus d'ennemis dans les insectes ailés, les reptiles et les intempéries.

Si quelque chose en elles doit surprendre, ce sont leurs incursions lointaines ; mais pendant ces longs trajets que de dangers et d'ennemis à craindre ! et quand elles sont arrivées, que de lassitude et de besoin de repos ! aussi depuis long-tems, on a introduit l'usage de les faire voyager où il y a des fleurs, ainsi que le pratiquent des peuplades de l'Asie et de l'Afrique. Tous les ans des habitans du Gatinais transportent sur des voitures leurs ruches dans les champs de blé noir de la Sologne, d'où ils reviennent avec une ample provision de miel.

Si le Gouvernement un jour a le bonheur et le loisir de s'occuper de la législation des abeilles, il doit statuer sur le fait et le droit des *abeilles transhumantes*. Ne faisant aucun tort à la fructification, nul propriétaire, n'ayant pas d'abeilles, ne devrait empêcher l'approche d'un rucher voyageur; ce genre d'industrie a même quelque chose de touchant et digne de la protection publique. Ce n'est point porter atteinte à la propriété, et dans ce cas même le Gouvernement agit comme la providence qui permet que les hommes actifs, industrieux, profitent des ressources que d'autres paresseux ou indifférens négligent ou laissent perdre. Un mot sur la police des hommes et des chevaux d'attelage et sur les premiers occupans, suffirait pour offrir un point de législation rurale que béniraient les agriculteurs et qui serait utile à la France.

Le produit des abeilles n'est point un article indifférent dans la balance du commerce. Nous en tirons de l'étranger en plus grande quantité qu'autrefois; le retour aux cultes, le libre exercice du luxe et de la sociabilité en font consommer immensément. Le Gouvernement fera donc une chose juste et utile, non-seulement en permettant la migration des ruchers, mais encore en la favorisant.

Je ne puis finir cette note sans parler d'un procédé de moderne invention, pour tirer parti des abeilles, celui d'étouffer chaque année, par le soufre, les plus belles ruches, pour en avoir tout le miel et toute la cire. Je n'ai lu dans aucun ouvrage encore, heureusement pour la réputation des auteurs, qu'on ait conseillé cet usage; mais je connais beaucoup de cultivateurs qui le pratiquent et qui le vantent.

Sans affecter ici une philosophie sentimentale, je regarde cette méthode comme barbare; elle est encore funeste

sous le rapport de l'économie ; car la meilleure ruche est le corps de réserve du rucher, celle dont les essaims seraient plus nombreux et plus vigoureux ; il n'y a pas de plus sûr moyen pour faire dégénérer et précipiter la race des abeilles dans l'infécondité et le rachitisme : c'est en un mot suivre à la lettre l'exemple du sauvage qui coupe l'arbre pour en avoir le fruit.

Je vote, comme agriculteur, une amende de 500 francs contre le propriétaire qui se servira désormais d'un tel procédé ; dans le cas d'une récidive, il mériterait d'être puni par les abeilles mêmes.

(4) PAGE 40 VERS 9.

Mais l'orgueilleuse Rome....

Le respect que les Grecs et les Romains portaient à l'abeille était commun aux Gaulois et aux Francs : on trouva à Tournai dans le tombeau de Childeric, son anneau et des abeilles en or imitées au naturel ; quelques écrivains même ont avancé que ce qu'on a appellé dans les armoiries des rois de France des *fleurs de lys*, n'étaient que des abeilles.

(5) PAGE 44 VERS 11.

Ne crains plus....

Beaucoup d'hommes d'état et d'agronomes même qui font valoir par procuration, ignorent toute la force et toute l'étendue des préjugés encore existans dans les campagnes.

Le laboureur, dans un grand nombre de provinces, sur-tout dans celles de petite culture, n'oserait mettre la charrue ou ses troupeaux dans un champ qui, ensemencé pour

pour produire une moisson de blé, n'offrirait plus au printems que quelques piés isolés, échappés à la gelée; il ferait élever contre lui un murmure général, & peut-être même en résulterait-il des menaces qui lui attireraient des voies de fait sur ses propriétés.

Il n'ose pas davantage extirper quelques épis de seigle qui surmontent une vaste piéce de froment destinée à faire ses grains de semence, ou dont le mêlange dans les marchés déprécierait son blé doré, on crierait au moins à l'impiété. C'est encore par suite de ces préjugés qu'on n'ose faire une prairie artificielle de seigle, dont les succès seraient partout assurés, et dont l'excellence, pour faire donner le lait le plus exquis, pour refaire un cheval usé ou pour sevrer de jeunes animaux, est reconnue de la manière la plus authentique.

En 1789, des paysans s'ameutèrent contre un des meilleurs cultivateurs des environs de Lagny et des plus nobles familles de la Brie, puisqu'elle est une des plus anciennes dans l'art de cultiver : on l'accusait d'avoir fait faucher (selon son usage) un herbage en seigle; ils le jettèrent lié et garoté dans la fontaine de Lagny, où un quolibet du tems du maréchal de Lorge, vaut encore cette trempure à l'étranger qui fait une queſtion indiscrète aux habitans. Le malheureux cultivateur, père de famille, et déjà âgé, fut conduit tout mouillé à Paris, traversa les faubourgs et fut amené en place de Grêve où on ne lui dissimulait pas son sort. Un membre de la société d'agriculture, électeur de Paris, alors à l'hôtel-de-ville, en fut averti, et le cultivateur fut sauvé.

Ce n'est donc pas à tort que les vrais agronomes invoquent plutôt la protection du Gouvernement que ses secours.

(6) PAGE 46 VERS 4.

Aux lieux où le soleil....

Tous les historiens, de la fameuse expédition des Espagnols contre le Mexique, s'accordent à dire que les Mexicains célébraient avec la plus grande pompe la fête de la moisson du maïs, et à-peu-près de la manière que j'ai essayé de l'exprimer. Le chevalier de Jaucour, Gonsalva Fernandez d'Oviédo, dom Antonio de Solis, rapportent unanimement que dans les Indes et particulièrement au Mexique, le maïs était dans la plus grande vénération, et que dans les jardins de l'Empereur, pendant l'hiver, on en substituait d'or et d'argent.

Les Incas étaient les grands de l'empire.

Les sauvages de la Louisianne, célèbrent tous les ans, quand le maïs commence à mûrir, une fête qui dure huit jours : ils regardent cette plante comme le présent le plus précieux du bon esprit qu'ils logent dans le soleil.

C'était avec son fruit que la main des vierges au Chili préparait le pain des sacrifices, et une boisson vineuse pour les jours d'allégresse, auxquels l'Empereur présidait toujours.

(7) PAGE 49 VERS 4.

....Ne fait pas des heureux

Lacondamine déclare qu'il n'a vu nulle part l'homme dans un état plus abject et plus misérable que dans les mines du Pérou.

(8) PAGE 50 VERS 5.

En fondant une humeur....

On doit cette observation à M. Desbiey, excellent agronome et auteur d'un très-bon mémoire sur le maïs.

(9) PAGE 51 VERS 7.

Cultive le maïs....

Si M. Arthur Young a eu le dessein de reconnaître la

France en agronome, il est bien certain qu'il l'a jugée en anglais prévenu, et s'il n'avait d'autres titres à la gloire agronomique, que le récit de ses voyages en 1788, 1789 et 1790, il ne serait pas difficile de garder sa place au temple de mémoire.

Ce n'est pas plus en courant la poste (comme il l'a fait) qu'on peut bien observer, et sur-tout bien juger l'agriculture d'un grand état, qu'en venant et restant à Paris, on peut se faire une juste idée des mœurs et de l'esprit public des Français.

Il a divisé la France en trois parties.
La première comprend les vignobles.
La seconde le maïs.
La troisième les oliviers.

Il n'a dit vrai que pour les oliviers, et encore se trompe-t-il quand il attribue la cause de la ligne qu'il trace au climat seul; car il n'est que trop vrai que depuis un siècle, cette culture se retire peu-à-peu vers la mer, par l'effet d'une température qui devient de plus en plus âpre et mortelle pour les oliviers; cette différence est causée par les trop vastes défrichemens des bois et des montagnes.

Le maïs croît très-bien et prospère hors la ligne de M. Young, et je crois avoir donné la règle générale de sa culture profitable, en la conseillant par-tout où la vigne donne un bon vin.

L'historique de l'introduction de cette plante dans certaines contrées, où depuis deux siècles, elle se maintient exclusivement, l'attachement et les attraits qu'ont ceux qui la cultivent pour ses usages alimentaires, et le dédain non moins constant des peuples circonvoisins, sont en effet une chose remarquable, et dont l'observateur agronome et le philo-

sophe, pourraient tirer des conséquence précieuses pour la culture et le régime diététique.

J'ai cultivé le maïs et je crois l'avoir assez bien observé pour assurer que la description des phénomènes de sa végétation et de sa fécondation au fond est très-exacte.

(10) PAGE 54 VERS 21.

De la pomme de terre....

L'utilité de la pomme de terre est enfin généralement reconnue ; il a fallu une révolution pour la faire apprécier, car c'*maximum* révolutionnaire et ses effets l'ont mise dans le plus grand crédit : il n'y a plus de jardins, de châteaux et de chaumières où on ne cultive la pomme de terre, et de tables où elle ne soit accueillie.

L'excellent citoyen Parmentier voit ses vœux réalisés.

(11) PAGE 57 VERS 9.

Il en cueille la baie....

Le procédé de renouveller la pomme de terre par les graines de sa baie est trop peu connu ; je ne peux trop inviter les cultivateurs à le suivre avec soin ; le semis en est même difficile et souvent fautif ; mais on ne peut se faire une idée de l'excellente qualité et du volume qu'on rendrait à la pomme de terre dégénérée, dont la quantité est immense dans tous les marchés. On n'y fait pas d'attention ; cependant ce procédé est très-important.

GÉORGIQUES FRANÇAISES.

CHANT TROISIEME.

MUSE, reprends courage, à la divine paix
Je vois céder enfin le minisrère anglais;
Et que Minerve hélas à jamais nous écarte
Du temple de Janus fetmé par Bonaparte!
Aux paiſibles vertus ramenons les guetriers,
Sut leurs augustes fronts sont assez de lauriers;
Que tout jeune consctit s'électrise à leur vue;
Mais que les fils de Mars teprennent la charrue,
Et jaloux d'imiter les antiques Romains,
(1) Qu'à former des sillons ils remettent leurs mains;
Qu'ils s'exercent encore à maniet la houe,
Le soldat d'Annibal se perdit à Capoue;

Plus prévoyant que lui, chef auguste des Francs,
Accorde le retour aux conscrits de nos champs.
De l'humble agriculteur reprenant la carrière,
Ils n'amolliront point leur audace guerrière.
Historiens vivans, ils diront aux hameaux
Les exploits, les vertus de leur digne héros;
Et quand, dans les cirés, mille voix pour te plaire,
Te feront le mortel le plus grand de la terre,
Nos guerriers, dans les cœurs semant la vérité
Assureront bien mieux ton immortalité;
Et, si jamais l'envie ose attaquer ta gloire,
Tous leurs fils indignés vengeront ta mémoire.
Laisse venir aussi, pour faire plus d'heureux,
Le soldat à la femme uni par de saints nœuds,
Laisse venir enfin, celui dont l'industrie
Peut, dans les ateliers, mieux servir sa patrie.
Le dieu d'hymen attend, et la France en repos
Réclame dans ses champs le cours de leurs travaux.
Par le premier des arts que leur gloire survive :
Les lauriers sont plus beaux quand Cérès les cultive.

Ici les uns diront comme aux rives du Rhin,
(1) On se sert d'une faulx pour moissonner le grain,

Et comme en Germanie abjurant les jachères,
On sème après les blés des plantes légumières;
Comment des végétaux ou de sauvages fruits,
Par l'action du feu sont rendus forts d'esprits
(3) Et changés en liqueurs que le riche desire,
Ressource qui souvent au pauvre peut suffire;
Et là, d'autres héros plus fiers de leurs trajets,
D'avoir été combattre et l'Arabe et les Beys,
Glorieux d'être allés dans la terre promise,
Le berceau de Jésus, le Dieu de leur église,
Nous instruiront des mœurs de ce fameux pays,
Où les pauvres humains semblent être maudits;
Parleront de Damas d'où vient la prune exquise,
Du pont d'où Lucullus apporta la cerise,
(4) Dont Fontenelle a dit au déclin de ses ans:
« Je lui dois le bonheur d'avoir vécu long-tems. »

D'autres avec des goûts plus loin de la nature
Froids ou peu curieux d'observer la culture,
Et préférant les soins qui plaisent aux guerriers,
Diront comment l'Arabe élève ses coursiers;
Les dispose au service, aux hasards de la guerre,
Et par un art constant forme leur caractère;

(5) Comment on se transmet et la race et le nom
D'une jument féconde ou d'un bel étalon,
Aux plaines de Syrie, aux côtes de l'Afrique,
Où pour eux pèse moins la chaîne domestique.

Ailleurs d'autres Français, jetés dans les déserts,
Par le sort des combats, par la fureur des mers,
Vaincus par l'ennemi, n'ayant cédé qu'en braves,
Réduits ou prisonniers, mais jamais en esclaves,
Nous apprendront pourquoi le tranquille Irlandais,
Peuple agricole et doux, peuple ami des Français,
Tient sa prospérité de la pomme de terre.
Il reçut le premier cette plante étrangère,
Et cette époque heureuse est celle du bonheur,
Du calme dont jouit ce peuple agriculteur;
(6) O Walter! c'est le ciel qui te servit de guide,
(7) Quand tu portas aux fils de l'ancienne Atlantide
Cette manne terrestre et l'art de s'en servir;
C'est le plus grand bienfait que tu pouvais offrir:
Utile à ton pays, tu vis dans sa mémoire,
Et le peuple y bénit tes travaux et ta gloire.
Il se plaît à garder un si riche trésor
Mille fois préférable aux diamans, à l'or.

Si les dons d'Amérique enrichissent l'Irlande,
Des succès merveilleux font briller la Holande,
Et combien nos Français y voyant les moissons
Doivent s'être formés par de grandes leçons?
En quels lieux, sous le ciel, les mœurs et l'industrie
Eurent pour les guider un plus heureux génie?

O vous, jeunes Conscrits, de la Vienne et du Clain,
De l'Aube et du Loiret, de l'Yonne ou de l'Ain,
Répondant à l'appel que vous fit la patrie,
De quels pensers votre ame a-t-elle été saisie?
Voyant tant de cités, de bourgs et de hameaux,
Et de fertiles champs sortis du sein des eaux.
C'est en vain que la Meuse et la mer y conspirent,
Tous leurs flots sont domptés, impuissans ils expirent;
Où gissaient des marais, sont des prés, des vergers,
Des arbres vigoureux, des troupeaux, des bergers.
Où le hardi chasseur, les hommes en voyage
N'osaient s'abandonner qu'à leur propre courage,
Sur un sol affermi, sur de rians canaux,
Sont des cultivateurs, de joyeux matelots.
Où croissaient des glaïeuls et des herbes amères,
Sont d'utiles jardins et de brillans parterres;

Où des faisceaux de joncs liés avec des harts,
Faisaient tenter des eaux l'abîme et les hasards,
Naviguent des vaisseaux sur la plaine liquide :
On croirait qu'un dieu même en est l'ame ou le guide.

Amour de la patrie et de la liberté,
Toi seul as fait créer cette prospérité.
Batave, le destin se lasse ou t'abandonne ;
Tu n'as plus ce ferment que la liberté donne ;
Ta sublime union te fit vaincre autrefois
Les fleuves et la mer, les Romains et les rois :
L'or a changé tes mœurs et miné ta puissance,
De ta désunion date ta décadence.
Crains maintenant la guerre autant que l'océan,
Des antiques statuts fais revivre le plan ;
Que ton gouvernement et tes lois politiques
N'offensant plus les rois plaisent aux républiques ;
Redeviens le facteur des nations du nord,
Les peuples et leurs chefs s'uniront à ton sort.
Ferme tes arsenaux, fond tes foudres de guerre,
Et deviens simplement puissance hospitalière ;
Qu'un rameau d'olivier en place du lion
Signale désormais un humble pavillon.

Sur de tels changemens ne conçois point d'alarmes,
On respecte, on défend un ennemi sans armes;
Ne crains ni flibustiers, ni des rois envieux;
La France et ses amis se leveraient contre eux,
Ta vaillance autrefois fut en exemple au monde;
Qu'on admire aujourd'hui ta sagesse profonde,
Rends libres tes comptoits, et même à tes rivaux
Ouvre tes magasins, tes potts & tes canaux.
Quand un état voisin sur les sbires se fonde,
Pour remplir ses trésors, il fait que tout abonde,
Aux lieux où par le fisc on n'est jamais surpris,
Un entrepôt immense en est toujours le prix;
Laisse des gouvernans élever des barières
Et claustrer le commerce en d'étroites cartières,
Vouloir faire exporter ce qu'ailleurs on défend,
Et défendre l'envoi des choses qu'on attend,
(8) Hérisser de commis le seuil de la patrie,
Et croyant la servir étranglet l'industrie.

Qui mieux que toi, Batave, a connu la bonté
D'un système fondé sur cette liberté?
Agrandis-en le cercle, étends son influence,
Aux comptoirs Indiens restés sous ta puissance,

Et tu seras longtems en modèle cité,
Et par ta politique et ta prospérité.

Tu me rappelles, muse, aux champs, à la culture
Et te plains des avis que me dicte Mercure;
Mais pardonne, je sers la cause de Cérès
Quand de la liberté j'invoque les bienfaits;
L'agriculteur prospère où le commerce est libre,
Le crédit & la force y sont en équilibre,
Tout ukase, ou rescript, ou bill prohibitif,
Entrave le commerce et le retient captif.
Aux plaines de Holande où fleurit la culture,
Vivent en harmonie et Cérès et Mercure;
Qui pourrait en douter en voyant ses hameaux,
Ses immenses moissons, et ses nombreux vaisseaux?

Là, le simple fermier, par sa vache féconde,
Impose des tributs aux nations du monde:
Il sait faire produire à ses douces brebis
Une laine soyeuse estimée un grand prix;
A ses nouveaux terrains des graines légumières
Dont l'Anglais, le Français sont encor tributaires.

De ce pays célèbre un si riche tableau

Est encor embelli par un éclat nouveau ;
Au milieu de ses champs que l'art a fait éclore
L'œil est ravi d'y voir la majesté de Flore,
Dans toute sa parure et dans tous ses atours,
Depuis l'hélianthus jusqu'à l'oreille d'ours.
Sensible à tant de soins, doux et constans Bataves,
Elle subit vos lois, vos goûts et vos entraves ;
Oubliant ses attraits et ses vives couleurs,
Pour vous elle ternit ses plus brillantes fleurs.
Telle tulipe est née avec un fond de moire
Il faut que, par degrés, elle devienne noire.
Un prince aura choisi par caprice ou faveur
La couleur jaune-orange en signe de grandeur,
Il faut que la tulipe ayant un jaune en frange,
Devienne, à force d'art, toute couleur orange:
Un succès de ce genre est par tout publié,
Le Batave si calme en est extasié.
Un vaisseau, de Ceylan, rapporte des richesses,
On a bravé des mers, les écueils, les détresses,
On ramène... il voit tout, sans même s'émouvoir:
Le pilote et les siens n'ont fait que leur devoir.

Parle-t-on dans Harlem d'une tulipe rare,

Soudain un vif transport du même homme s'empare,
C'est trop peu d'en parler, il faut aller la voir.
Rien ne le retient plus à la table, au comptoir,
Il parle seul, ses yeux étincellent de joie;
Il court, l'hilarité dans ses traits se déploie,
Il lui donne son nom, le plus grand des honneurs;
Cette gloire du moins ne coûte pas de pleurs.
De ces fleurs quelquefois la généalogie
Servit la flatterie ou la fourbe magie;
Mais de ces vains abus le cours est épuré,
Puisqu'à Choiseul-Gouffier je le vois consacré,
Puisqu'aux jardins de Flore où brille l'industrie,
(9) Des fleurs portent des noms qu'honore la patrie.

Ailleurs des prisonniers dans l'île d'Albion,
Malgré leur gêne extrême et leur dérention,
(10) Diront à nos bourgeois, aux gens à courte vue,
Qui n'osent par orgueil conduire la charrue,
Ni même se mêler des travaux de nos champs,
Qu'on peut, en Angleterre, où s'observent les rangs,
Cultiver le matin sa terre ou sa prairie,
Et le soir à la cour marquer par la pairie;
Pratiquer aux hameaux la douce égalité,
Et dans Londres tenir son banc, sa dignité.

D'autres moins occupés de ses mœurs politiques
Préférant d'observer les usages rustiques,
Diront comment ce peuple, en ses moites climats,
Sait toujours récolter, même au temps des frimats,
Et des sots préjugés bravant le triste empire,
(11) Fertiliser la terre en la faisant produire.
Ah! quand, sur nos terrains, les prêtres de Cérès
Gémissent de trouver des landes, des marais,
L'Anglais, depuis longtems, maîtrisant la routine
A force d'industrie a vaincu la famine :
Il possède sur-tout l'art des assolemens,
Et l'ordre qui convient aux ensemencemens.
Jamais un même sol n'y tient de céréales,
Pour murir en moissons, qu'à de longs intervalles.

Là, selon les terrains, le trefle reverdit
A travers les épis de l'orge qui murit.
Une récolte à peine est-elle disparue
Que dans le même champ une autre est survenue.
Par trois ans de prairie, et sans secours d'engrais,
Le sol redevient propre aux plantes de Cérès;
Le rond turneps ailleurs, ou la rave allongée,
Rend plus vîte à la terre en épis trop chargée,

Les sucs fertilisans, les orges ou les blés:
On récolte, au lieu d'un, deux produits cumulés.

Agronomes lettrés, que ne vont point nous dire,
Avec tous les accens du plus noble délire,
Nos héros d'Italie? en parlant de ces lieux,
Qui furent un instant habités par les dieux,
Où d'anciens monumens les augustes vestiges
Font nommer Rome encor le pays des prodiges;
Le vieux Caton en main, ils auront reconnu
Les points où Romulus et Faustule ont vécu,
L'antre même où Numa consultait Egérie,
Pour donner aux Romains des mœurs, une patrie;
Décriront ce forum où du grand peuple roi
La volonté faisait la souveraine loi;
Dessineront le cours et l'enceinte du Tibre,
Au tems où Rome encor s'honorait d'être libre.
Ils auront vu les monts d'où les peuples Gaulois
Vinrent fondre sur elle et la mettre aux abois.
Qu'ils nous parlent plutôt de l'heureuse Sicile,
De Naples, de Mantoue et du divin Virgile,
A la voix de Mécène, éclairant les Romains
Sur l'art le plus utile au bonheur des humains,

Du

Du champ qu'il cultiva, de sa maison champêtre,
De Tibur ou du tertre ombragé par un hêtre,
Où ce chantre sublime, en modulant des sons,
Sut mettre tant de charme à dicter des leçons;
De sa tombe modeste où Jupiter ordonne
Qu'un Laurier toujours vert l'ombrage et la couronne.
O Louis, que la gloire appelle aux champs de Mars,
Tu foules maintenant l'empire des Césars,
Et recherches pour moi quelque antique dépouille,
Une médaille grecque, un dard chargé de rouille;
Tu voudrais prolonger le cours de tes travaux,
Et m'apporter encor d'autres objets nouveaux;
Je ne veux de Pouzzol, et la tache est facile,
Qu'une feuille cueillie au laurier de Virgile.

Ne vous attendez pas, agriculteurs français,
Dans l'art de cultiver, à de brillans succès;
Que peut-on espérer d'un pays qui vénère
Tout ce qui peut conduire à l'extrême misère?
Où l'artisan trop vain et le peuple des champs
S'honorent devant Dieu de vivre en fainéans?
Quelques hommes pourtant, amis de la nature,
Y laissent remarquer une riche culture.

Ainsi, quand nous voyons des insectes rongeurs
Dévorer nuit et jour et nos fruits et nos fleurs,
On s'en console au moins si quelque abeille active
Vient exprimer le miel des plantes qu'on cultive.
Attristé par l'aspect des stériles guérets,
Ou de vivre dans l'air qu'exhalent les marais,
On jouit avec charme en voyant un bocage
Aux mortels fatigués offrir un doux ombrage,
Ou des rians vergers à travers les hameaux,
Et la flexible vigne enlaçant les ormeaux;
Ou des sources enfin, baignant une prairie,
Tenir dans tous les tems l'herbe verte ou fleurie;
Mais on croit trop que l'art des irrigations
N'exige point d'étude et de précautions.
(11) Que de coteaux perdus, au midi de la France,
Seraient fertilisés, si, par l'expérience,
On voulait observer, quand et comment les eaux
Doivent, dans chaque pré, s'échapper en ruisseaux.

Aux beaux jours du printems crains une eau vive et crue
Qui, dans les antres froids, s'est trop longtems accrue;
Qui, conservant encor une extrême fraîcheur,
Viendrait paralyser cette douce chaleur;
Ce feu sacré qui rend les amours à la terre,

Et ceux que le soleil verse de l'atmosphère.
Attends donc que les eaux véhiculent ces feux,
Si tu ne veux pas rompre un équilibre heureux.

Les fais-tu dériver d'un lac, d'une rivière?
Il est encor un mode et des soins pour le faire.
Dispose leur issue en de nombreux ruisseaux,
Par maints et maints détours fais promener leurs eaux,
Observe exactement et le site & les pentes,
Et le grain de la terre et l'espèce des plantes,
Les heures, les instans et des nuits et des jours,
Pour épandre ces eaux ou suspendre leur cours.
Ton sol est-il trop maigre, ou léger, ou friable?
Porte-t-il sur un banc de silex ou de sable?
Si sa pente rapide est en proie aux torrens,
Si tu crains du Notus les souffles dévorans,
Pour abreuver ces prés en ondes fugitives,
Fais des canaux profonds, tiens les pleins jusqu'aux rives.
Tu peux d'un mont ingrat et de mousses couvert,
A nos yeux étonnés faire un mont roujours vert;
Si le sommet encor a sauvé quelque source,
Combien l'art en ces lieux peut offrir de ressource!
En deux bras sinueux fais en diviser l'eau,

Partant d'un même point, que ce double ruisseau,
Sans jamais se confondre, aille, vienne et serpente,
Et par mille replis qu'il embrasse la pente;
Qu'il coule parallèle aux zones du coteau,
Gardant sur chaque espace un semblable niveau.
Crains alors que des mains perfides ou prodigues
Ne te fassent franchir ou renverser ses digues,
Que sillonnant en long ses immenses contours,
Un torrent ne succéde à son paisible cours;
Un gazon affermi doit tapisser la terre
Prise au lit de tes eaux, et servir de barrière;
Tu peux avec des soins sur ce coteau brûlant,
Entretenir toujours, dans son aride flanc,
Un tranquille ruisseau, l'image d'un doux songe,
Et faire de ce mont une fertile éponge.

Sur un marais fangeux, sur d'incultes vallons,
Tu pourras faire encor de fertiles moissons,
Les roseaux, la festuque, et les joncs herbicides,
Ne dominant que trop en des terrains humides,
Tu dois tardivement y répandre les eaux,
Suspendre, ou modérer le cours de tes ruisseaux.
Veux-tu fertiliser une immense prairie

Dont le sol a besoin d'une active industrie?
Jusque sur les hauteurs, de détours en détours,
En élever les eaux en doublant les contours?
Place, sur les côtés des rives suspendues,
Pour baigner chaque val, de mobiles issues;
De distance en distance ouvre maint réservoir,
Où les eaux s'infiltrant du matin jusqu'au soir,
Feront naître auprès d'eux les fleurs et la verdure,
Offriront aux troupeaux une riche pâture,
Et d'arbres vigoureux t'enrichiront encor;
Un ruisseau dans les champs peut donc être un trésor!

(13) Tel on vit en Puisaye un homme de génie,
Qui vécut étranger à toute académie,
Elever sur des monts la rivière de Loing:
Les roseaux de Midas murmurèrent au loin,
Qu'un mortel téméraire outrageait la nature;
Mais il eut pour soutiens Henri quatre et Mercure.
De la nymphe avec peine il obtint des faveurs;
Elle aimait à Bléneau sentir couler ses pleurs,
Ne quittant qu'à regret ses riantes campagnes,
Et les jeux innocens des nymphes ses compagnes.
On la décide enfin à recevoir la loi:

Que ne peut un grand homme aidé par un grand roi !

Au pied même des monts où la nymphe timide
N'avait jamais porté sa chevelure humide,
Durand lui creuse un lit : incertaine dabord,
Elle semble hésiter à posséder ce bord ;
Mercure lui prédit un bïenfaisant empire ;
Puis une douce pente et l'invite et l'attire.
Des nayades en pleurs les longs gémissemens,
Et des bruyans roseaux les aigres sifflemens
N'arrêtent point Durand ; sur une molle arêne
Il appelle la nymphe ; un flot vient et l'entraîne.

Telle une jeune amante, en suivant son vainqueur,
N'obéit qu'en tremblant, et craint pour son bonheur.
Captive, elle gémit, une tendre verdure
Annonce sa présence et les maux qu'elle endure ;
Mais, hélas ! tous ses pleurs sont perdus pour Palès,
Quand ils devraient en prés changer mille guérets.
Le rigoureux Durand tient les eaux suspendues
Sur les monts rocailleux, sur leurs pentes ardues,
Il rompt tous les efforts de l'élément captif ;
Ennemi désastreux, indocile ou furtif,

Il sait le maîtriser malgré les précipices,
Par divers tassemens, par des digues factices ;
Rien ne peut mettre obstacle à ses hardis travaux,
Il triomphe de tout, des vallons, des coteaux ;
La nymphe cependant éplorée et plaintive,
Au sommet du rondeau plus lentement arrive ;
Malheureuse de vivre au milieu des forêts,
Elle dit aux échos ses douloureux regrèts,
Et ne voit plus, hélas! sa tranquille prairie,
Ni les nombreux troupeaux paissant l'herbe fleurie ;
Mais des bois, des halliers, silencieux, déserts,
Où de ses hurlemens le loup frappe les airs.

De folâtres enfans, des bergères craintives
Ne viennent plus jouer sur ses tranquilles rives ;
Mais des pâtres bruyans, de sinistres oiseaux
Accourent insulter au cristal de ses eaux ;
De désespoir, enfin, elle tombe éperdue
Dans un bassin bourbeux d'une longue étendue,
Où de l'art hydraulique un chef-d'œuvre hardi
Honore et fait aimer le règne de Henri.

Là, dans les flancs du mont, les eaux sept fois récluses,

Sept fois se font ouvrir les portes des écluses.
Qui pourrait exprimer l'impétueux transport
Qu'a ressenti la nymphe en revoyant le bord
D'où l'arracha Durand ?.., elle gronde et s'irrite,
Dans la première écluse elle se précipite ;
La résistance accroît sa force et sa fureur,
Et par ses flots fougueux inspire la terreur ;
Ce n'est plus une nymphe ou timide, ou sensible ;
C'est un monstre indomptable et devenu terrible,
Qui, par la moindre issue, échappe en frémissant,
Et de la cime au fond mugir en bondissant ;
Qui va tour engloutir dans l'excès de sa rage,
Et se venger enfin par un affreux naufrage,
De Plutus, de Durand, des nochers, des bateaux,
Si dans le même instant on ne cède à ses flots.
Sa fureur est prévue, une autre écluse s'ouvre ;
Soudain elle s'y jette, et de ses flots la couvre ;
Toujours impétueuse, et prête à tout franchir,
Elle voir à ses flots l'autre écluse s'ouvrir,
Et par cette victoire encore plus hardie,
(14) Elle invoque Junon qui double sa furie ;
Tout être qui s'approche où l'air est attiré,
Disparaît, s'engloutit, est déja dévoré ;

Enfin la nymphe touche à son ancienne rive,
(15) Où la nymphe de Beaune, affaiblie et craintive,
Voyait languir ses eaux depuis l'enlévement
De sa douce compagne ; un doux bruissement
Et s'annonce & s'entend quand leurs eaux se confondent,
De leurs flots amoureux elles-mêmes s'inondent ;
Les roseaux s'inclinant frémissent de plaisir,
Leur tête se balance au souffle du zéphir ;
Les deux nymphes enfin ont oublié leur peine,
Et dans un doux concert s'avancent vers la Seine.

NOTES

DU

TROISIÈME CHANT.

(1) PAGE 69 VERS 10.

Qu'à former des sillons....

LA France étant un état essentiellement agricole, le Gouvernement devrait en tems de paix, permettre aux soldats qui étaient cultivateurs de rentrer dans leurs foyers; il honorerait par le fait un art et des hommes qu'on considère encore plus dans les livres que dans le monde. En se montrant fidèle à cette règle, à chaque appel on verrait toute la jeunesse agricole se lever spontanément et partir.

Les cités maintenant et même les campagnes offrent assez d'oisifs et de fils indépendans pour que le ministère puisse, pendant la paix, entretenir l'armée sur un pied respectable; les remplacemens et les cotisations pécuniaires portent avec eux des germes d'injustices et d'immoralités et des causes actives d'abus. Ce serait au surplus avoir une politique sage que de manifester des faveurs, et même des exemptions, pour les fils de laboureurs.

L'état militaire présente aujourd'hui une assez belle carrière, pour qu'on s'empresse d'y entrer : que la conscription subsiste, mais seulement pour exercer la jeunesse pendant

deux ou trois ans au maniement des armes et aux évolutions dans les villes chef-lieux de département.

En tems de guerre, sans doute, tout conscrit désigné doit partir et voler à la défense de la patrie.

(2) PAGE 70 VERS 21.

On se sert d'une faulx....

Cette faulx a été inventée en Alsace, et est généralement adoptée par les Anabaptistes, ce qui, sous le rapport de l'utilité, en fait déjà l'éloge. Elle commence à être commune aux environs de Paris, et devrait l'être dans tous les pays de grande culture : elle égrenne beaucoup moins que la faucille. J'invite les cultivateurs à en faire l'essai ; ils ménageront au moins un tiers de frais pour la main-d'œuvre des moissons, et ce point est très-important.

(3) PAGE 71 VERS 5.

Et changés en liqueurs....

La distilation des cérises sauvages, dont on fait le *Kirschwasser* forme une branche de commerce considérable dans les montagnes d'Alsace, des Vosges et de Franche-Comté.

C'est encore avec le merisier à gros fruit noir (*cerasus major sylvestris fructu cordato nigro sub dulci*) qu'on fait le ratafiat et le marasquin.

Le genièvre, plusieurs sortes de prunelles et de sorbes, offrent aussi des ressources ; et cependant, combien de propriétaires laissent perdre tous ces fruits?

Le Gouvernement devrait au moins en permettre ou affermer la cueillette dans les forêts nationales.

(4) PAGE 71 VERS 15.

Dont Fontenelle a dit....

Fontenelle aimait beaucoup les fruits rouges. Tillet m'a

souvent répété le mot que je rapporte : je crois fortement aussi à la bienfaisance des cérises.

(5) PAGE 72 VERS 1.

Comment on se transmet. . . .

L'excursion des Français en Egypte doit avoir donné d'utiles leçons sur l'art d'élever des chevaux de race. Ces animaux y sont tellement nécessaires et estimés, que leur éducation y est une affaire d'état.

Les produits des jumens y sont une des principales ressources des peuples pasteurs, et les calculs, à cet égard, y sont portés si loin, qu'on trouve souvent des arabes maîtres d'une jument, qui en ont vendu toutes les portées indéfiniment, et qui exécutent ce contrat avec la plus grande fidélité; mais ce qui surprend davantage encore, c'est que le moindre vice dans un étalon le fait réformer, c'est que la moindre tendance à quelques défauts est aussitôt réprimée, et que l'homme, dans ces mêmes contrées, courbé sous un joug de fer, ne vit que dans l'esclavage le plus abject et dans la fange la plus infime de la crapule ou du crime.

(6) PAGE 72 VERS 15.

O Walter. . . .

Sir Walter-Raleig découvrit la Virginie et en prit possession au nom d'Elisabeth, il en rapporta la pomme de terre en Irlande, sa patrie, en 1580.

François Drack en apporta du Pérou, en Angleterre, en 1586.

Seignorel, Vaudois, en introduisit la culture sur le Rhin en 1710, d'où elle s'est répandue en France par l'Alsace

et la Lorraine ; ainsi il a fallu un siècle pour faire adopter généralement une plante éminemment utile.

(7) PAGE 72 VERS 16.

... De l'ancienne Atlantide.

Je n'entends point décider la vraie position de l'Atlantide : cette grande question appartenait au célèbre Bailly, (si déjà elle n'est décidée dans ses lettres à Voltaire) ; mais seulement indiquer que les Atlantes si fameux par leurs conquêtes et par leurs irruptions, ont dû exercer leur domination sur l'Irlande, dont l'Isle, dit Plutarque, est éloignée vers le couchant d'eté, à la distance de cinq journées de navigation.

Bailly observe d'ailleurs que les caractères de la langue des Irlandais, appellés *Ogham*, ont beaucoup de rapport avec celle des Atlantes.

(8) PAGE 75 VERS 17.

Hérisser de commis....

Que dirait-on d'un voisin manufacturier qui, profitant de toutes ses ressources et de toutes les circonstances favorables des localités, se mettrait dans la tête de faire fabriquer chez lui tout ce qui peut être nécessaire à sa manufacture et à ses voisins, qui aurait pour principe de leur vendre ses produits et de ne jamais rien leur acheter d'ouvré, prétendant en ses vastes projets se suffire à lui-même ? Je m'abstiendrai de qualifier un pareil plan, car il ressemble trop à celui que nous suivons.

Nous entrons à pas redoublés sous l'empire des douanes. N'est-ce donc point par la liberté des transactions et des communications que vit et prospère le commerce, que le

génie inventif s'électrise et s'aggrandit, et que brille le flambeau de la bonne-foi ?

Quel état, quelle nation, la France a-t-elle à craindre, même sous le rapport de l'industrie et de la main-d'œuvre ? N'est-il pas dans l'essence, dans l'ordre nécessaire de la sociabilité générale, qu'il y ait des productions industrielles propres à certaines nations, comme dans l'ordre général de la nature, il y a des productions territoriales propres à certaines contrées ? quels torts, quels abus peuvent résulter de l'exportation des matières premières, même chez l'étranger, si ce même étranger nous en apporte aussi pour nos manufactures ?

Quand l'Anglais, le Russe, le Suédois ou le Danois importent en France cent quintaux d'ouvrages en fer, acier, cuivre, chanvre et lin, s'ils remportent cent quintaux en draps, en laines de Berry, en couteaux d'Eustache, ou même en éventails à 4 sols la pièce, je n'y vois que de l'avantage pour la France. La vente des laines fait multiplier les troupeaux qui la produisent, et quand cent forgerons auront été occupés chez l'étranger à polir des pièces d'acier, à fondre le cuivre en rosette, les ouvrages que leur vend la France auront fait vivre mille ouvriers de tout sexe et de tout âge.

Compte-t-on pour rien les avantages immenses du fret, de l'entrepôt et du cabotage, pépinière de marins, et le jeu actif du numéraire dans les comptoirs du commerce ? En repoussant les ouvrages étrangers, on fait nécessairement repousser les siens : plus on impose de droits sur un article quelconque, plus on l'attire et plus on en fait prospérer la culture, ou la fabrication chez l'étranger. Imitons et surpassons les produits des autres nations qu'on peut préférer, mais ne les repoussons pas ; plus on aura de

douanes, moins on connaîtra l'état vrai du commerce. que tout le système, à cet égard, se réduise au simple droit de passe, aux conditions de *réimportation* de telles ou telles marchandises, faisant compensation avec celles qu'on reçoit ; on ouvrira ainsi toutes les sources de la prospérité, on sera aussi plus certain de la durée des traités de paix, que l'intérêt commercial et le pouvoir inquisiteur ont presque toujours fait rompre sous les rois et dans les républiques. Qu'on recherche les causes de toutes les guerres avec l'Angleterre, la Hollande et l'Espagne, presque toutes ont rapport aux infractions des traités de commerce, rédigés par le fisc, toujours en état de guerre.

O balance du commerce, fatal talisman, quel tort tu as fait à la France? Quand tu donnais un million au fisc, tu en faisais ravir cent à la nation. Combien ce système a causé de maux, fait verser de sang, violer de lois, et germer de vices et d'immoralités dans la grande masse du peuple!

Un gouvernement sage doit toujours être sobre en général, de mettre les hommes aux prises avec leurs intérêts, et de les exposer à la tentation continuelle de frauder ou de violer les lois.

Puisse l'homme de génie qui gouverne et à qui les vrais principes d'économie politique ne sont point étrangers ; puissent les dignes Conseillers de l'état approfondir cette grande question! ils n'auront pas seulement le raisonnement pour guide, mais l'expérience, mais l'exemple de la Hollande et de la Suisse dans leur plus grande prospérité.

L'exemple des États-Unis peut encore servir à le prouver. Depuis dix ans malheureusement l'administration de ces vastes Etats a dévié de ses *premiers principes* : un mauvais génie y fait éteindre ou du moins pâlir le seul flambeau

qui éclaire ; qui appelle les commerçans de toutes les nations, et qui peut vivifier ces immenses contrées où la nature offre une si grande accumulation de richesses et de trésors.

(9) PAGE 78 VERS 13.

Des fleurs portent des noms. . . .

Plusieurs tulipes en Hollande portent des noms français, tels que *Choiseul-Gouffier*, *Jussieu*, *Thouin*, *Malsherbe*, etc. Je connais un fleuriste qui, en l'an 7, donna le nom de *Bonaparte* à nne tulipe nouvelle et superbe. Cet hommage simple et tacite qu'inspire la reconnaissance, que porte et reproduit une si belle fleur, laisse dans le cœur et dans le souvenir un charme plus doux que celui d'un arc de triomphe, ou d'un monument fastueux. Les Zoïles ni les ambitieux du moins ne peuvent en souiller ni en profaner l'encens.

(10) PAGE 78 VERS 16.

Diront à nos bourgeois. . . .

J'attaque souvent ces messieurs, il faut donc que je m'explique. J'entends par bourgeois ces propriétaires fonciers qui ne font rien, qui, presque toujours empêchent de faire, qui frondent toutes les innovations, méprisent toutes les découvertes et ridiculisent tous les perfectionnemens.

Une fausse opinion, et les mœurs même font encore regarder dans les provinces l'agriculture comme un art grossier et avilissant ; on y traite avec mépris les colons, les métayers et les bordiers. Ignorans et orgueilleux, la plupart des propriétaires, étrangers à toutes fonctions, se moquent des faiseurs de livres, et sur l'agronomie ils ne balancent

balancent point à donner la préférence à leurs métayers. Que font chez eux ces messieurs ? rien.

Quand vont-ils à leurs fermes ? une fois dans l'année, pour partager, et le plus souvent, pour enlever toute la récolte. Que rapportent leurs fermes ? souvent ce qu'il faut pour payer l'impôt. Quand leurs métairies ne rapportent rien, que font ils ? ils changent de métayers. Quand les nouveaux métayers ne font pas mieux, quel parti prennent ils ? ils en changent encore.

Il est à remarquer que les hommes qui avaient reçu une éducation libérale, et que tous les ci-devant nobles titrés, ont plus honoré et servi l'agriculture et le cultivateur, que tous ces eunuques frélons, que cette race batarde qui ne devient riche ordinairement que par successions, par rapines ou par avarice.

La Rochefoucaud-Liancour cultive lui-même son champ, et deux mille bourgeois aimeraient mieux jeûner ou mendier que de se faire laboureurs, et d'en inspirer le goût à leurs enfans. Avis au Gouvernement et aux philosophes réformateurs des lois, des mœurs et des abus.

(11) PAGE 79 VERS 6.

Fertiliser la terre....

Ce vers est un de ceux que je me fécilite le plus d'avoir fait, car il exprime le précepte général, le plus vrai et le plus nécessaire dans toute l'agriculture ; cependant le règne des jachères existe dans la très-grande majorité de la France.

Tous les ans l'agriculteur le plus attaché au culte du repos des terres, soumet les quarrés de son jardin à un ordre raisonné d'assolement ; il varie l'espèce des graines, d'après leur manière de végéter et d'après le tems qu'elles occupent la terre ; il sait qu'il faut des intervalles pour

remettre les mêmes plantes dans les quarrés qui en ont produit ; mais ces effets si manifestes ne servent à rien pour les champs destinés aux céréales ; il se fait une règle et même une loi de laisser reposer ses terres et de faire succéder invariablement l'avoine au froment.

Les tribunaux, au surplus, pour l'exécution des baux, condamneraient un fermier qui, sur une tournure en jachère, se permettrait de faire croître des pavots, du colzat, des fèves, ect. En administration on sait tout cela, mais on laisse, ou plutôt on se laisse aller au vieux train que commande la routine.

(11) PAGE 82 VERS 15.

Que de coteaux perdus....

Peu de personnes se doutent que les irrigations exigent des soins et d'exactes observations ; il ne suffit pas d'avoir des eaux à sa disposition, il faut encore savoir en saisir l'opportunité. Dans un printems pluvieux elles sont inutiles et souvent contraires ; en raisonnant les effets, on ne s'exposerait pas à causer des dommages et à détériorer ses récoltes.

Nous sommes arrivés à un tems où il ne fut jamais plus nécessaire de recourir aux irrigations ; sans elles, la culture du midi languit et se perdra infailliblement, et déjà dans le centre et le nord on en éprouve le besoin d'une manière impérieuse.

Le Gouvernement ne peut trop-tôt s'occuper des moyens de régulariser et d'organiser ce point de législation rurale et de faire des règlemens sur la police des eaux, sur les circonstances et les tems où il serait permis de faire des prises d'eau aux fleuves, rivières, ruisseaux, lacs et étangs, sauf indemnités relatives.

Depuis trop long tems, d'ailleurs, l'agriculture souffre de l'empire despotique des meûniers, et s'il est nécessaire d'avoir des moulins, il l'est aussi d'avoir beaucoup de bestiaux. Il existe un nombre immense de moulins qui sont encore féodaux d'une manière absolue; en les assujétissant à souffrir, par année, sept à huit fois, seulement, une prise d'eau de leurs biez, on pourrait r'aviver d'excellentes prairies : 3, 4 à 5 fr. par jour, pour chaque prise d'eau, dédommageraient, et au-delà, le meûnier de son chommage, et la prairie rapporterait le triple ou le quintuple de fourrage, c'est-à-dire, 50 ou 60 fr. de plus par arpent.

Combien de trésors le Gouvernement pourrait ajouter au sol de la France, et dans un tems sur-tout où les eaux de sources disparaissent et s'amoindrissent considérablement dans toutes les contrées !

(13) PAGE 85, VERS 12.

Tel on vit en Puisaye....

La Puisaye est une petite contrée située aux confins de la Bourgogne et de l'Orléanais, dont Saint-Fargeau est le chef-lieu, et que traverse la rivière de Loing. Ce pays est couvert de bois; aussi a-t-il beaucoup de sources.

C'est à ce point que sous Henri III on songea à faire un canal navigable pour joindre la Loire à la Seine; mais ce qui n'avait été que projetté sous ce prince, fut réalisé sous Henri IV, et c'est à lui que la France doit son premier canal.

On ne peut se faire une idée des obstacles en tout genre qu'il fallut vaincre pour achever ce grand ouvrage; on fut obligé d'envoyer des troupes contre le duc de Chatillon qui faisait tirer sur les ouvriers travaillans dans son duché. De toutes parts les propriétaires jettaient les hauts cris,

parce qu'on traversait leurs terres, leurs prés ou leurs jardins : (le commun des propriétaires sur ce point n'est pas changé.)

En ouvrant ce canal on avait trop compté sur des amas d'eaux adventices au point de partage. Les sécheresses et les glaces arrêtaient la navigation la moitié de l'année ; il fallait un puissant secours. Un simple paysan, sachant à peine lire et écrire, offrit aux entrepreneurs de conduire la rivière du Loing au sommet du Rondeau pour fournir les sept écluses de Rogny, dont la première est à plus de cent pieds au-dessus du cours naturel de la même rivière.

Ce fut à Saint-Privé, bourg à trois lieues de Rogny, par la route, qu'il détourna le Loing vers la côte sud ; se dirigeant sur l'ouest, il suivit toutes les sinuosités des côteaux, doubla tous les angles, jetta hardiment des digues pour joindre les vallées : une terre corroyée et battue en fut le premier soutien et dure encore.

Nuls travaux d'art, pas même des vannes, n'attirent et n'élèvent les eaux. (1)

C'est à cet ouvrage simple et mémorable que le canal de Briare doit aujourd'hui son existence, et la ville de Paris une grande partie de son approvisionnement.

Le cours de ce petit canal est lent, et l'élévation graduée des eaux est réellement une chose étonnante ; les hommes de l'art même, placés au sommet du Mont de Rogny, ne peuvent croire que ce soit l'eau de la même rivière qui coule dans la vallée, et qu'on a élevée à plus de cent huit pieds ; ce canal de dérivation domine une étendue immense de terrain inculte ou mal cultivé, et s'il était employé aux irrigations, il centuplerait la valeur des biens fonds

(1) Avis au Gouvernement pour toutes les grandes entreprises dont les ouvrages d'art forment les trois quarts de la dépense.

qu'il domine : il n'y a peut-être pas d'exemple plus utile à citer et à suivre pour les irrigations. Combien d'autres canaux pareils pourraient se faire pour les irrigations seulement ? Puisse le Gouvernement, autorisant ces entreprises, en donner l'initiative aux Préfets qui le représentent dans les départemens, et qui, connaissant mieux les localités, seront plus à portée de faire des ouvrages utiles !

Par ce moyen seul on peut donner d'innombrables millions à la France, plus réels et plus profitables que tous ceux que le Mexique nous envoie.

(14) PAGE 88 VERS 21.

Elle invoque Junon....

Les anciens avaient fait une divinité de l'air qu'ils adoraient sous le nom de Junon.

Dans les premiers tems de la navigation, il arrivait beaucoup de submersions dans les sept écluses : on s'avisa d'ouvrir une issue oblique au fond de chacune d'elles, ayant un conduit perpendiculaire à l'atmosphère ; quand l'eau y passe, elle y attire l'air avec une si grande force, qu'elle entraîne tout ce qu'on présente à l'orifice, un linge et même un bâton. On se propose des améliorations, et probablement on laissera les sept écluses pour suivre la vallée sud-est, qui offre des indications plus sûres et plus simples ; et, certainement, il en coûtera moins de frais d'entretien.

(15) PAGE 89 VERS 2.

La Nymphe de Beaune....

Ruisseau qui tombe dans le Loing, un peu au-dessus de Rogny.

GÉORGIQUES FRANÇAISES.

CHANT QUATRIEME.

LABOUREUR, si tes prés rafraîchis par les eaux,
Te donnent les moyens d'y nourrir tes troupeaux,
Hâte-toi, répondant au vœu de la nature,
De les faire jouir de la prime verdure:
Après l'hiver passé, dans la captivité,
(1) Tous sentent le besoin de paître en liberté.
Aux beaux jours du printems le plus exquis fourrage
N'allège point en eux le poids de l'esclavage,
Et déja le repos fait enflammer leurs sens;
De leur premier essor crains les brusques élans.

Pour modérer l'ardeur de tes bœufs d'attelage,

Conduis-les sous le joug sur un terrain sauvage,
Où le soc, entrepris dans des sillons profonds,
Puisse dompter leur fougue, humilier leurs fronts;
Ne va point cependant, extrême en ta prudence,
A force de travail, vaincre leur pétulance.
Quand tu verras leurs flancs haletans et poudreux,
Et des naseaux jaillir de longs souffles de feux,
Fais ralentir leurs pas, soulager la charrue
Et tracer des sillons d'une moindre étendue;
Qu'on arrête souvent l'attelage fumant,
Jusqu'à la simple voix qu'il soit obéissant.
(2) Viens autour de tes bœufs marque leur ta tendresse
Nomme-les par leurs noms, que ta main les caresse;
Si tu les vois enfin s'appaiser aux guérets,
Se régler dans leur marche, assouplir leurs jarrets,
Que le soc moins avide, en effleurant la terre,
Annonce, par dégrés, la fin de leur carrière,
Ils deviendront bientôt et moins fiers, et plus doux.

Laisse au champ du labour les liens et les jougs;
Heureux de se trouver libres dans les prairies,
D'errer, paître ou dormir sur les herbes fleuries,
De mugir ou répondre à maints et maints troupeaux,

Et de mêler leurs voix à celles des échos,
(1) Tu les verras d'abord, mais sans courroux s'ébattre,
Puis se presser le front, puis lutter et combattre;
En vain tu chercherais à calmer ce transport,
C'est une loi pour eux d'obéir au plus fort.
Le vaincu se retire, un autre le remplace,
Et le plus brave encor se fait céder la place.
On les voit tour à tour en généreux rivaux,
Par l'honneur des combats se choisir un héros.
A peine le vaiqueur est sûr de la victoire :
Il redevient paisible et ne veut que la gloire;
Les autres, sans affront, en reçoivent la loi,
Il est plus valeureux, il doit être leur roi;
Mais aussi le triomphe à des devoirs l'engage;
Il doit veiller sur tous et venger tout outrage.
Quelques bœufs étrangers, tourmentés par la faim,
Dans le pré viendraient-ils d'un village voisin?
S'ils ont osé franchir la haie ou la barrière,
Le chef au même instant leur déclare la guerre.
Pleins de sa noble ardeur, les autres sur ses pas,
Par d'affreux meuglemens provoquent des combats.
Que ton bouvier accoure à ce naissant orage;
Furieux, ils pourraient faire un sanglant carnage.

(4) Des paisibles troupeaux l'implacable ennemi
N'oserait s'approcher d'un des bœufs endormi.
Aux heures du repos, en chef toujours fidèle,
Il résiste au sommeil pour faire sentinelle,
Et seul il s'inquiète au seul doute d'un bruit.
Si le souffle du loup le frappe dans la nuit,
Soudain il fait un cri, ce cri sonne l'alarme;
Tous à l'instant debout viennent opposer l'arme,
Que le Dieu des troupeaux obtint du Roi des Dieux,
Ce croissant que redoute un lion furieux.
A combattre, à s'unir, le danger les appelle;
En bataille rangés et sur front parallelle,
Ils marchent vers le monstre, enflammés de courroux,
Brulans de lui porter les plus terribles coups.

Feint-il de les braver par audace ou par honte?
Comptant sur son courage, ou sa fuite plus prompte,
Le bataillon prudent voit son lâche dessein;
Pour couper la retraite à ce vil assassin,
Sans rompre l'union, en cercle il se replie:
Le loup de son côté prépare sa furie:
Dans sa gueule béante un ivoire effrayant
(4) Importune les bœufs par un vif claquement;

D'horribles yeux roulans répandent l'épouvante;
Son souffle infect les suit, mais en vain les tourmente;
De ses poils hérissés on voit sortir des feux,
Et son corps est arqué pous être plus affreux.
Le monstre ne voit point le piége qu'on médite;
Il croit même plutôt qu'on le craint, ou l'évite.
On s'approche, on le cerne, & pris de toutes parts,
Il a sur lui braquée une forêt de dards.

Cependant, du matin, la fidèle alouette
Annonce le retour; le hautbois, la musette
Reveillent les échos; on entend les bergers;
Le doux chant des oiseaux ranime les vergers;
Et les bouviers déjà parcourent les prairies;
(6) Ils vont chercher leurs bœufs à leurs places chéries.
Dieux! le loup!.. à ce mot, il ose faire un pas;
Percé de mille coups, il reçoit le trépas.

Dès qu'on voit au grand jour ses entrailles fumantes
L'air retentit au loin de cent voix mugissantes;
La nymphe Echo s'alarme et rend des sons confus,
Les pasteurs d'alentour arrivent éperdus
A la scène sanglante, où le monstre, sans vie,

Rappelle encor l'effroi qu'inspira sa furie.
Bergers, bouviers, courez, dispersez les troupeaux;
(7) Sur-tout n'en laissez pas approcher les taureaux.
De cet affreux cadâvre enfouissez les restes,
Mais loin de la prairie et dans des lieux agrestes.
Gardez-vous d'irriter ces violens transports,
Et des gardiens des nuits d'employer les efforts;
A des champs découverts préférez un bocage
Où regne le silence, et qu'un vert pâturage,
En les rafraîchissant les invite au repos;
Tâchez de les conduire où murmurent les eaux:
A l'envi, par vos chants, excitez les fauvettes,
Et charmez le pacage au son de vos musettes.

Non moins impatients, tes généreux coursiers,
Réclament du printems les bienfaits nourriciers;
Comme les ruminans enfans de la nature
Ils aiment ardemment la première verdure;
Leur sang plus animé, leurs vives passions
(8) Commandent plus de soins et de précautions.
Si le repos fatal, en irritant leurs fibres,
Allume plus en eux le desir d'être libres,
Garde-toi de laisser errer à l'abandon

Les cavales, leurs fils et le chef étalon.
Observe, pour chacun, le caractère et l'âge,
Ceux dont l'humeur est calme et ceux qui l'ont volage;
Dompte, dans les guérets, ceux qui sont trop fougueux,
Dont le premier essor peut être impétueux.
Promène, dans tes cours, chaque jument féconde,
Sur elles, du haras l'espérance se fonde;
Donne libre carrière à tes jeunes chevaux,
Er laisse-les vaguer dans un de tes enclos;
Fais choix d'un pré dont l'herbe et courte et délicate,
Par sa douce saveur les attire et les flatte,
Et d'un site tranquille où serpente un ruisseau,
Planté d'arbres toufus, et non loin du hameau;
Evite un pâturage humide et trop fertile;
Avec trop d'enbompoint la cavale est stérile;
De tes ardens coursiers la robuste vigueur
Bientôt n'offrirait plus qu'une trompeuse ardeur.
Laisse donc à tes bœufs, aux taureaux, aux génisses
Le pacage abondant dont ils font leurs délices.
Mais dès que ton haras errant en liberté
Ne se souviendra plus de sa captivité,
Ouvre un plus vaste champ dont le terrain varie,
Dont l'herbe ne soit pas toute à la fois fleurie;

Où le fier étalon, à chaque instant du jour,
Puisse d'un seul coup d'œil reconnaître sa cour ;
Où la mère, ou son fils encore dans l'enfance,
Trouvent des eaux, du frais, de l'ombre et du silence ;
Où les adolescens plus libres dans leurs jeux
Rendent pour les travaux leurs jarets plus nerveux.
Que tous puissent enfin se mettre en harmonie,
Et de leurs facultés reprendre l'énergie.

Bientôt les tendres feux des zéphirs de retour,
Et l'herbe et la rosée enflammeront d'amour
(9) L'étalon, ses fils même et sur-tout les cavales.
Vénus fera de tous des rivaux, des rivales ;
Tout-à-coup le haras devient tumultueux,
A leur douce union succède un bruit affreux.
La fille avec la mère ose lutter, s'ébattre,
Le fils avec son père ose vaincre ou combattre.
Dans les bouillans transports qui les animent tous,
Leur amour se partage en plaisirs, en courroux ;
De leurs propres enfans les mères sont jalouses,
Et le père en sultan règne sur ses épouses.

Mais il est une époque où l'amoureux plaisir,

Par le nombre des ans se réduit au desir ;
Où les travaux forcés, le régime ou la course
Peuvent de l'hymenée, altérer quelque source.
A ce fatal déclin choisis un successeur,
Dont la forme élégante, et la race et l'ardeur
Te promettront des fils nobles comme leur père,
S'ils reçoivent le jour d'une superbe mère.

Pour ne point te tromper, observe tour à tour
Des cavales le choix et le fougueux amour.
Si l'étalon triomphe et des cavales même,
Et si de ton haras il reste roi suprême,
S'il n'est en ce moment que chef de ses égaux,
S'il oublie en vainqueur et pardonne en héros,
Que ta main chaque jour lui présente l'aveine,
Pour soutenir ses feux et sa lascive peine.

Quoi! diront des lecteurs, tu donnes pour leçon,
De mettre en liberté la jument, l'étalon,
Quand aux pays fameux de nos deux aquitaines,
L'étalon est captif et tenu dans les chaines ;
Quand aux haras du centre on le montre à nos yeux,
Comme indocile au frein, comme amant furieux,

Quand, semblable au coursier que transporte la rage,
Un seul gardien l'approche et lui sert son fourrage;
Quand prêt de lui céder l'objet de ses désirs,
On lui fait au bâton dévorer ses plaisirs,
Et, jusqu'a l'instant même, on prescrit l'esclavage,
Pour contenir l'essor de son amour sauvage?

Oui, Français, je proscris cette captivité,
Les chaînes, le bâton, et tant de dureté.
Est-il donc dans les champs un être plus flexible,
Plus doux, plus généreux, et même plus sensible?
Consultez le soldat, le vrai cultivateur,
Et ceux qui par des soins ont captivé son cœur;
Tous à l'envi diront les vertus qu'il posséde,
Qu'à celui qui le flatte il se rend et qu'il céde,
Qu'aux rares qualités il n'est pas étranger;
Par amour pour la gloire il cherche le danger;
Il s'attache à son maitre, il lui reste fidéle;
Sans frein il suit ses pas, et s'il tarde il l'appelle.
Vois-le dans les combats monté par un guerrier,
Braver de l'ennemi le redoutable acier;
Il n'existe et n'agit que pour sauver son maître;
Le coursier, le héros ne font plus qu'un même être

Qui

Qui cherche les périls, affronte les hazards,
Qu'anime la victoire et guide le Dieu Mars.

La trompette ou le cor sonnent-ils la victoire ?
Vois le coursier fremir de plaisir et de gloire,
Des chants et des clairons ressentir les accords,
Des escadrons vainqueurs partager les transports.
Mais le plus bel instant où son grand cœur éclare,
C'est quand son maître même en prend soin et le flatte ;
Que couvert de sueur et du sang ennemi,
Le soldat s'oubliant, en généreux ami,
L'appelle par son nom, l'embrasse, er remercie
D'avoir bien combattu, d'avoir sauvé sa vie.
Pour de si tendres soins, à son tour le coursier
Tout entier se dévoue à son brave écuyer ;
Il reconnaît sa voix, et son obéissance
Est le signe éclatant de sa reconnaissance.

Cependant tous n'ont pas un poste aussi brillant,
Et tel coursier qui montre un courage bouillant,
Quand de Mars il entend la trompette guerrière,
Se fût plu davantage à culriver la terre.
J'ai vu vivre en famille, et libres dans les champs,

La mère, l'étalon et leurs jeunes enfans,
Aller et revenir ensemble au pâturage,
Et dans les mêmes traits servir au labourage ;
J'ai vu des étalons impatiens, altiers,
Avec des nourrissons devenir familiers,
Se prêter ou se plaire aux bonds de leur jeunesse,
Et donnant à leur fils des preuves de tendresse,
Souffrir patiemment des poulains jouvenceaux
Venir les insulter, les traiter en égaux.

Les vices des chevaux proviennent de nous-mêmes,
De notre tyrannie, et d'usages extrêmes.
(10) Vois-en l'expérience entre deux étalons,
Dont l'un, toujours en gêne, habite des prisons,
Quand l'autre, toujours libre, est soumis et docile,
Et dans les champs ouverts demeure et vit tranquille ;
Le premier, quand il sort, et s'enlève et bondit,
Il ne reconnaît plus l'homme qui le nourrit ;
Si dans les mouvemens qu'à l'air libre il déploie,
Il ne sent qu'un transport ou d'extase ou de joie,
Le valet aussitôt le frappe du bâton,
Ou lui meurtrit le nez à coup de caveçon.
Ainsi tel étalon du plus doux caractère

Devient, malgré lui-même, ou quinteux ou colère;
Le moindre bruit l'étonne, et dans tous les instans,
Il fatigue les airs de ses hennissemens.
Les sens générateurs s'exaltent et s'allument;
Réunis à ses feux, les abus les consument;
Et ce fier étalon, stérile en sa beauté,
Décevant la nature et la postérité,
Est énervé, fougueux, vicieux et lubrique,
Au lieu d'être robuste, ardent et prolifique.

L'étalon qui vit libre arrive à de vieux ans;
Il jouit de la vie et de ses doux présens,
Et quand l'amour finit sa brillante carrière,
Encor plein de vigueur il cultive la terre;
L'étalon enchaîné, même au septième été,
Dévoré par ses feux et par l'oisiveté,
Ne donnant qu'un instant à l'heureuse jeunesse,
Tombe rapidement vers la triste vieillesse.

En proie aux passions, aux vices, aux tourmens,
Il connaît tous les maux et n'est qu'à son printems;
Des charmes de l'hymen, des douceurs de la vie,
Rien n'est plus : l'espérance en est évanouie.

Conduit de foire en foire, ou mis dans un encan,
Il devient le jouet du premier charlatan,
Change vingt fois de maître et plus souvent de gîte;
Partout on le rebute, on le craint, on l'évite;
Quand on est las enfin de tenter les hazards,
D'un grossier tombereau les informes brancards
L'accablent de leur poids, et bientôt la misère
Plus accablante encor achève sa carrière.

La nature et ses lois, l'intérêt, la raison
Veulent qu'en liberté tu laisses l'étalon;
Des germes créateurs l'active analogie
S'altère, se détruit ou perd son énergie,
Si deux êtres épris d'un amoureux instinct
Ne sentent à la fois le trait qui les atteint.
Sont-ils bien disposés par une humeur égale,
Pour un heureux hymen, l'étalon, la cavale,
Quand l'un, toujours en proie aux peines, aux ennuis,
Ne goûte le repos ni les jours, ni les nuits;
Quand il voit le soleil comme à travers un prisme,
Qu'il ne hume qu'un air chargé de méphitisme,
Et que l'autre, tranquille et libre dans les champs,
Jouit sous un beau ciel, des charmes du printems,

Erre et se rafraîchit par la prime verdure,
Se repose ou s'endort près d'une eau qui murmure.
Selon l'âge et les tems elle sent des désirs;
L'hippomane apparaît au soufle des zéphirs,
Er, si dans son ardeur, son époux est près d'elle,
Si le jour et la nuit il paît l'herbe nouvelle,
(11) Certain de leur hymen, tu peux compter leurs fils,
Et calculer d'avance ou leur sort ou leur prix.

Mais en est-il ainsi de tous ces hyménées
Dont l'aveugle hazard fait seul les destinées?
Tels ils sont cependant dans nos divers climats,
Où l'on croit se connaître à former des haras;
Là, selon les saisons, le caprice ou la lune,
Et sans même observer si l'heure est opportune,
Comme par souvenir, le rustique colon
Améne sa cavale au captif étalon.

Ailleurs, si l'on observe, on n'en est pas plus sage;
Pour être fécondée, elle doit être à nage;
Plus loin certain bourgeois, et qui croit tout savoir,
Fait saigner le matin, et fait saillir le soir.
Un autre, avec mystère, a recours à des drogues,

Si même il ne suit pas l'avis des astrologues;
Et ces modes ne sont que les avant-coureurs
D'extrêmes préjugés ou d'absurdes erreurs;
Pour le saut la cavale éprouve des supplices,
Quand il devrait au moins offrir quelques délices;
Un long cable l'enlace à la tête, au poitrail,
(12) Et la prenant aux pieds la tient fixe au travail:
Éperdue et tremblante, on la livre enchaînée,
Ainsi qu'une victime au glaive condamnée:
A peine des liens l'attirail est fini,
Que son premier effroi d'un plus grand est suivi.
Un monstre hennissant, sorti des écuries,
S'avance avec fracas, fouété par les furies;
Deux vigoureux valets, cruels ou menaçans,
Maîtrisent, à leur gré, ses amoureux élans.

Du premier appareil est-elle délivrée?
Une peine bizarre est encor préparée;
Là, selon les esprits, la cavale au poteau,
Est, dans cet état même, assaillie à flots d'eau;
Ici tel métayer, aux sources de la vie,
Applique un long faisceau de la cuisante ortie:
Plus loin le maître même, ou son grossier valet,

Indécent et brutal, y frappe à coups de fouet ;
Presque toujours aussi l'hippomane irritée,
Trompant leur fol espoir, s'enfuit épouvantée.

Voit-on donc dans les champs, des taureaux, des béliers,
(13) Les germes défaillir comme ceux de coursiers?
Pour eux, l'agriculteur, outrageant la nature,
Joint-il des cruautés à cette sotte injure ?

Ne crois pas que, cédant à des illusions,
Je veuille tout-à-coup et sans précautions,
Aux étalons formés, donner libre carrière ;
Pour eux plus qu'on ne pense et pour leur fougue altière,
Il faut les amener, par de justes degrés,
A vivre en liberté soumis et modérés ;
L'étalon de service et dans toute sa force,
Ne reconnaîtrait plus ni de frein ni d'amorce,
Que les soins, l'habitude et de legers travaux,
Font accueillir, sans peine, à de jeunes chevaux.
Choisis donc des poulains à leur première année,
Qui puissent du haras lier la destinée ;
Laisse les toujours paître au milieu des jumens,
Et quand par les saisons viennent des changemens,

Auprès d'elles encor donne leur une place;
Par le sexe et les ans détermine l'espace;
Laisse les tous ensemble, et sans longe et sans frein,
Des eaux que tu leur sers parcourir le chemin.
Ne prends point de valets ou tristes ou sévères;
Tes coursiers pourraient être ou quinteux ou colères;
Ne t'inquiète pas de leurs sauts, de leurs jeux,
Ces ébats les rendront vites et vigoureux;
Ne crains point de combats ou de luttes sanglantes,
Les troupeaux en famille ignorent ces tourmentes.
La nature se plaît à reprendre ses droits;
L'homme seul prend plaisir à violer ses lois.

(14) Si le tems des amours fait naître un court orage;
Si Vénus enflammée excite à quelqu'outrage;
Si brulans de ses feux des rivaux transportés
Peuvent, dans leur ardeur, se montrer irrités,
Se chercher et combattre en fureur, en délire,
La paix reprend bientôt son cours et son empire.

Que dès les premiers ans tes élèves choisis,
De la docilité reconnaissent le prix;
Laisse-les suivre aux champs leur mère à la charrue,

L'attirail des harnois effraira moins leur vue,
Et loin d'être fougueux, au tems de les dompter,
Ils voudront prendre un frein qu'ils auront vu porter.
Quelquefois par la course exerce leur jeunesse ;
Ils en contracteront plus de force et d'adresse.
Mais si tu desirais les essayer aux chars,
Que jamais sur leur dos ne portent de brancarts.

(15) Les travaux du labour, sur tous, ont l'avantage
De régler les élans et de ménager l'âge ;
Ne travaillant qu'au pas, et sans faire d'efforts,
Tu n'as point à risquer de dangereux transports.
Un laboureur prudent tient prête sa charrue,
A maîtriser ou vaincre, une fougue imprévue ;
Il ordonne ou suspend leur marche à volonté,
Et de sa voix les forme à la docilité ;
Il choisit une terre et facile et légere,
Qui céde au moindre effort et se mette en poussière.
Par ce léger travail il les rend vigoureux,
Et les ramène aux champs, théâtre de leurs jeux.

Ne crains pas que le loup vienne arracher la vie,
Aux tendres nourrissons jouans dans la prairie,

L'étalon, la cavale et les jeunes chevaux
Auraient bientôt chassé l'ennemi des troupeaux.
Pour eux veillent l'instinct de la cavale mère,
Le courage intrépide et sublime du père ;
Leurs fils également et valeureux et prompts,
Sont au moindre signal formés en escadrons ;
Tous marchent au péril, l'étalon est en tête :
Tel un preux chevalier dans un tournois s'apprête ;
L'écho répète au loin leurs pas précipités,
Et le soufle bruyant de leurs flancs agités.
Si le monstre, à ce bruit, ne s'enfuit d'épouvante,
Il laisse, sur le sol, sa dépouille sanglante.

Je suis loin cependant de nier les dangers
(16) Que courent les troupeaux et même les bergers.
Malheur à la contrée en proie à la furie
Du monstre que vomir la forêt d'Hercinie ;
Qui toujours altéré de carnage et de sang,
Au tigre, au léopard peut disputer le rang.
En vain dans les forêts s'offre un chevreuil sans vie,
Et dans les champs un bœuf mort d'épizootie ;
Son instinct sanguinaire est plus fort que sa faim,
Et son affreuse bouche a soif du sang humain.

O mères de Varzy ! je fais couler vos larmes,
En rappelant ici de terribles alarmes;
Mais pour vous, Fournier veille, et son arme d'honneur
Au feroce cervier inspire la terreur.
Envoyez vos enfans des hameaux à la ville ;
Ne craignez plus le monstre, Hercinie est tranquille :
Bénissez nos héros, leur gloire et leurs bienfaits.
Les foudres de la guerre ont annoncé la paix.

Quelques soient la saison et les intempéries,
Que jamais ton haras ne quitte les prairies
Avant que de l'hiver les tristes messagers,
Rappelent aux hameaux les troupeaux, les bergers.
Que fidèle à Diane, à Vénus, à l'aurore,
La cavale féconde et qui nourrit encore
(17) Ne quitte pas les champs, même une seule fois,
Pour sommeiller la nuit, à l'abri sous les toits;
Le fruit de ses amours qui, dans son sein respire,
Pendant huit jours languit, le neuvième il expire.
Si, déjà dans les cieux, le fatal scorpion,
Sur les flancs de la mère a lancé son poison.

Mais la science en vain et les effets physiques

Nous ont manifesté les abus domestiques,
Ils s'accroissent toujours, et sur les animaux
Dans tous nos climats tombe un déluge de maux.
Aux champs et près de nous qu'elle foule ennemie
Des malheureux coursiers vient tourmenter la vie?
Son image d'étude, est couverte de rraits
Que l'art a figurés pour marquer ses progrès,
Où la nature même offre moins de parties,
Que le savant expett n'admet de maladies.

Là, du plus doux régime et du sein du repos
S'élève tout-à-coup le fougueux tétanos;
Ici l'amour frustré, rerrible en ses vengeances,
Dévore le coursier de honte et de souffrances;
Ailleurs négligeant trop ou les soins ou les lieux,
Les vents viennent porter un mal contagieux;
Et pour en arrêter la terrible énergie
Il faut, de son haras, sacrifier la vie.

Er vous, douces btebis, dont le calme des sens
Promettait le bonheur au milieu de nos champs,
Ainsi que les humains déplorables victimes,
Vous n'êtes pourtant pas coupables de leurs crimes,

(18) Vous succombez en proie à ce fatal fléau
Qui frappe également le berger, le troupeau ;
Mais nous te bénissons, providence divine,
Tu nous as, par Jenner, enseigné la vaccine.

L'agronome est en butte à de plus grands malheurs.
Les abus ont creusé des gouffres de douleurs !
D'un seul être infecté l'abandon sur la terre,
Où d'un marais fangeux l'herbage déletére,
Une récolte humide empreinte de limon,
Des mares, l'eau, les gaz et leur subtil poison,
Pour un vil intérêt des marchands trop avides,
(19) Des lazareths, du fisc les surveillans stupides,
Peuvent nous apporter la désolation ;
(20) Et d'un foyer de peste allumer l'action.
Mais laissons les avis et les vaines alarmes ;
Suis-moi dans l'Aquitaine où les peuples en larmes
Supplians dans leur temple, éperdus dans les champs,
Implorent du Très-haut la fin de leurs tourmens ;
Au deuil, à la tristesse, à ces voix gémissantes
Reconnais, d'un fléau, les scènes déchirantes ;
Vois revenir des champs, à la moitié du jour,
Et ce père et son fils : un seul bœuf du labour

Les précède à pas lent ; son compagnon de peine
Sous le joug est tombé frappé de mort soudaine ;
L'autre, par intervalle, attriste les échos.

Entends de cris plaintifs retentir les coteaux ;
Les uns, par désespoir, accusent la patrie,
(21) Qui, de tous les troupeaux, fait arracher la vie,
D'autres audacieux, rebelles à sa voix,
Vivent avec leurs bœufs dans les antres des bois.
Hélas ! vois-tu ce pauvre embrasser sa génisse,
La baigner de ses pleurs avant le sacrifice ?
Ecoute sur les monts poursuivre des taureaux
Que l'horreur de la mort a sauvés des bourreaux ;
Le loup, dans ce désastre, est transporté de joie ;
Le sanglant holocauste est devenu sa proie :
Il erre en liberté jusques dans les hameaux,
Où le suivent, chantant, les funèbres corbeaux.
Contre un tel ennemi le chien même est sans haine ;
Il souffre avec son maître, il partage sa peine,
Et de ses hurlemens importune les airs.
Les prés abandonnés, les champs nus et déserts
N'offrent de toutes parts qu'un lugubre silence,
Et l'effroi, des cœurs même, a chassé l'espérance.

Sainte religion ! l'ai-je bien entendu ?
Par un ministre saint le peuple est secouru.
(22) L'Evêque de Lescar ranime les campagnes ;
Des troupeaux, par son ordre, arrivent des Espagnes ;
Pour la première fois il sent le prix de l'or ;
Ainsi que la rosée il répand son trésor,
Et ne se bornant point à ses seules richesses,
Du monarque et des grands il obtient des largesses.
Brûlant de charité, sa plume, en traits de feu,
Du chrétien et du juif obtient le même aveu ;
Le nombre des troupeaux surpasse son attente,
Le Maure et l'Espagnol, à sa voix éloquente,
De leur propre bercail ont fait d'immenses dons,
Leurs chars ont apporté des grains de leurs moissons,
Noë fait tout mouvoir..., mais le pasteur au prône,
Ne doit nommer que Dieu, l'Espagnol et le trône.

De ces calamités la terrible leçon
N'éclaire point encor l'orgueilleuse raison,
Tant avec les abus l'homme par tout compose !
Tant contre la nature il n'est plus rien qu'il n'ose !
Puissé-je, par un trait authentique et frappant,
Sauver encor ses lois de leur règne expirant !

Près des rives du Cher et des plaines fécondes,
Où l'Allier dans la Loire a confondu ses ondes,
Se trouve une contrée en prés, forêts et bois,
Où la simple nature a son culte et ses lois.
Les peuples de ces champs, à l'Empire fidèles,
Y redoutent des mœurs étranges ou nouvelles.
Le sol est âpre et brut, les cours d'eau sont nombreux.
Les hommes y sont forts, les troupeaux vigoureux.
Pour vivre toujours purs quel fut donc leur courage?
Le hameau de Lurcy se nomme le sauvage.

Tel, à Sparte autrefois, on vit des hommes fiers,
Abhorrant d'un vainqueur l'esclavage et les fers,
Sur les cimes d'un mont se retirer en braves,
Et préférer Taygète aux lieux peuplés d'esclaves,
Malgré tous les tyrans et les philtres de l'or:
O peuples asservis! Taygète est libre encor.

Telle, depuis Caton on voit auprès de Rome
Une antique tribu que toujours on renomme;
Moins fière que Taygète elle vit sous des rois;
Mais de la vieille Rome elle adore les lois.
Ainsi, peuple pasteur de Lurcy-le-sauvage,

Tu

Tu nous transmets tes lois sans subir l'esclavage,
Tu sers en vain d'exemple et tu vis ignoré ;
Je veux que, par mes vers, ton nom soit illustré.

(21) Je passais dans tes champs au tems où la patrie,
Sous des tyrans cruels gémissait asservie ;
Le céleste taureau ramenait les beaux jours ;
La terre était parée et dans tous ses atours ;
Les bergers en chantant décoraient leurs houlettes,
Et sur leurs chalumeaux imitaient les musettes ;
L'air, les ondes, les fleurs, les hommes, les oiseaux
S'offraient à mes regards sous des aspects nouveaux ;
Le silence des bois et le doux bruit des plaines,
Des zéphirs amoureux, les suaves haleines
Dans mon cœur apportaient le calme et le bonheur ;
Un instant j'oubliai la fatale terreur.
Muse, tu t'en souviens, dans cette tendre ivresse,
Je me crus transporté sur les bords du Permesse,
Avant de reparaître aux murs d'une cité :
Là, je voulus jouir de l'hospitalité ;
Jouer infortuné d'une affreuse tempête,
Qu'il est doux de trouver à reposer sa tête !

O vertus des Gaulois, vous vivez dans ces lieux,

Les pasteurs de Lurcy rappellent nos ayeux;
L'étranger de Moskou, de Canton ou de Rome
Est accueilli par eux; on l'aime, il est un homme;
Et moi, quoique Français dans la triste Sancoins,
Du culte hospitalier je ne trouve aucuns soins.
Ah! que dis-je? on m'arrête au nom de Robespierre,
Et mon crime est d'avoir la figure étrangère.
A peine, pour de l'or, on m'y donne du pain,
Et cependant chacun s'y dit républicain;
Mais à Lurcy, chez toi, Paul, quelle différence!
Tout respirait pour moi l'aimable bienfaisance;
Que ton pain, que ton lait, ton accueil généreux,
En pensant à Sancoins me rendirent heureux!
Combien je fus ému quand, auprès de ta fille,
Je partageai les mets servis pour ta famille,
Quand je vis tes enfans rechercher mes regards,
Et pour l'homme étranger pleins de soins et d'égards!
Dans quel ravissement mon ame fut jetée,
(24) Quand, après le repas, la mère respectée,
Fait signe à ses enfans et les réunit tous,
Pour faire la prière autour de ses genoux!
Le ciel doit te benir, famille hospitalière,
Car il s'ouvre toujours aux accens d'une mère.

A peine elle eut dicté tous les devoirs pieux,
Que le père donna son ordre à chacun d'eux ;
L'un avec sa musette alla faire des rondes
Pour rappeler aux toits quelques vaches fécondes ;
L'autre changeant de ton, fit hennir ses chevaux ;
Celui-ci variant fit mugir ses taureaux,
Reconnaissant ainsi les prés et le bocage
Où les divers troupeaux se tenaient au pacage ;
Autrement tous ses fils allaient quitter les toits,
Et la trompe plaintive, ils parcouraient les bois.

Aucun évènement ne troubla la soirée,
A de charmans loisirs elle fut consacrée.
De son disque argenté la lune embellissait
Les arbres d'alentour ; l'écho retentissait
Du rappel des bergers, des sons de Philomèle.
Les chiens, près des troupeaux, étaient en sentinelle ;
Leurs voix tristes, ailleurs, avaient là des attraits,
Et faisaient mieux sentir le charme des forêts.
J'étais seul, à l'écart, dans la mélancolie,
Je n'éprouvai jamais plus douce rêverie.

Au premier chant du coq et dans tous les hameaux,
Je m'éveille entendant des préludes nouveaux.

Frappé de ces accords simples et romantiques,
j'étais loin de penser aux musettes rustiques;
J'accourus près de Paul et je lui demandai
(15) D'où venaient de tels sons : le premier jour de mai
Comme autrefois, dit-il, est un grand jour de fête,
A le bien célébrer chaque berger s'apprête ;
Avec émotion on revoit ce beau jour,
Il rappelle à la fois et la gloire et l'amour.
Entendez maintenant le chant de Valigny ,
Plus loin, dans la forêt, resonne Cerilly;
Voici des sons plus doux, c'est du hameau des Iles,
Et malgré la distance écoutez Thénevilles.
Entendez de Lurcy les accens enchanteurs :
Puissé-je encor demain revoir mes fils vainqueurs!

Ce soir tous les bergers, épris pour quelques belles,
Viendront planter des mai parés de fleurs nouvelles;
Selon leurs passions, selon leurs goûts divers
Le bonheur ou l'espoir fait animer les airs.
Demain c'est le grand jour, les pasteurs à la ronde,
Sous le chêne gaulois, aussi vieux que le monde,
Viendront se réunir; là d'un temple sacré

L'antique souvenir est toujours honoré.
Nous aimons l'éternel, les lois et la patrie,
Mais nous aimons des mœurs qui font aimer la vie.
O sublime raison! j'ai gravé tes accens,
Et toujours dans mon cœur ils resteront présens.

L'inflexible devoir m'appelait dans les villes :
Il me fallut quitter Lurcy, Braize & les Isles.
L'honnête Paul encor accompagna mes pas,
(16) Et me fit traverser divers champs de haras.
Jamais, en aucun tems, même aux intempéries,
On ne voit les chevaux y quitter les prairies;
Ni l'extrême chaleur, ni les rigoureux froids,
Ne les font habiter ou rentrer sous les toits:
Étalons et jumens, et leurs fils et leurs filles,
Pendant les douze mois y vivent en familles.
Quelquefois quand la neige a, de plus gros flocons,
Couvert pendant longtems la terre et les gazons,
On porte dans les bois suppléant aux ressources,
Des gerbes qu'on suspend aux arbres près des sources.
Leur robuste vigueur et leurs jarrets nerveux,
Leur instinct délié, leur vitesse et leurs jeux,

Et les frêles coursiers de toute autre contrée,
Montrent combien la race en est dégénérée.

Quand le cultivateur veut les soumettre au frein,
Il jette sur leur col le terrible épervin;
Quelquefois dans les cours, et j'ai peine à le dire,
On dresse un vieux cheval, par des soins on l'attire;
On l'exerce à venir à certains sifflemens;
Lorsqu'il sait y répondre on le met dans les champs;
Dans un fatal enclos on lui sert des fourrages
Que dans le même instant tous les chevaux sauvages,
S'empressent de ravir; on le nomme *mouton*:
Je sens tomber ma plume à ce terrible nom.

NOTES

DU

CHANT QUATRIÈME.

(1) PAGE 103 VERS 6.

Tous sentent le besoin....

LA domesticité est devenue si extrême pour les bestiaux que leur mise au vert est presque toujours une époque critique ; les fourrages secs, trop souvent altérés dans leur saveur, ou chargés de poussière, les litières longuement amoncelées, les défauts de soins, l'ennui et mille autres tourmens leur allument le sang et les font maigrir. Dès que le printems se fait sentir, leur appétit diminue, et souvent ils refusent les fourrages qu'on leur donne dans les écuries.

Sont-ils dans le pâturage ? ils mangent avec voracité ; le vert occupe tout-à-coup et en grande quantité le vaste espace des estomacs des ruminans, cause des coliques et des indigestions, et si dans ce tems on faisait travailler les animaux de trait, si même on les négligeait trop, ils pourraient éprouver un dépérissement dangereux.

J'ai tâché à l'article *vert* du cours complet d'agriculture de Rozier, d'en exposer les abus et les dangers, et d'in-

diquer le vrai régime. Comme cet ouvrage doit être entre les mains de tout agriculteur qui veut s'instruire, je bornerai là cette note.

(1) PAGE 104 VERS 12.

Viens autour de tes bœufs....

Les agriculteurs des pays de grande culture, et en général les agronomes, ne s'imaginent pas combien le bœuf est sensible et reconnaissant : je m'en suis servi long tems pour ma culture, et souvent j'ai eu occasion de lui reconnaître un instinct vraiment étonnant.

On n'est pas porté à croire, en effet, que cet animal si lourd, se plaise à entendre chanter son bouvier, qu'il s'arrête, marche ou se détourne aux seules intonations de la voix; cela se remarque, sur-tout dans le Morvan, contrée presqu'aussi pastorale que la Suisse. Il y a de la barbarie ou une grande ignorance du caractère du bœuf, de se servir d'un aiguillon de fer pour le faire travailler; il ne devrait être employé que pour réprimer des vices ou des écarts.

La brutalité envers les animaux est plus funeste qu'on ne pense à la douceur des mœurs de l'homme; cette idée est peut être un peu creuse pour beaucoup de gens, mais elle sera sentie et appréciée par tous ceux qui observent et qui sont sensibles.

Apprenons aux contrées où les bœufs ne servent qu'à la charrue et à la charrette à fléche et toujours par couple, que dans le département de l'Yonne, deux petits bœufs attelés en limon avec un collier et une selle dossière, et guidés par un cordeau qui tient à la bouche, conduisent sur des voitures, à travers des vallées profondes, des monts

rapides, et sur des chemins rocailleux, trois à quatre feuillettes de vin, ce qui équivaut à plus d'un mille pesant; c'est un fait qui se reproduit toute l'année sur les ports de l'Yonne.

(3) PAGE 105 VERS 2.

Tu les verras d'abord....

Cette lutte entre les bœufs qu'on met pour la première fois dans une prairie, est de toute vérité; elle se remarque particulièrement à l'époque où on s'occupe de les engraisser; ayant alors un commencement d'embonpoint, ils sentent toute leur force, le combat même a pour eux des attraits. Quelqu'en soit le nombre, il ne doit y avoir qu'un maître: celui-ci à la prérogative de paître où il lui plait, et de se faire céder une place par tout autre.

Si, après la prééminence acquise, il survient d'autres bœufs, compagnons dans l'herbage, le chef reconnu reprend la lutte, et à son tour lui-même, il peut être vaincu. J'ai remarqué, en général, que les plus gros étaient souvent vaincus, et que ceux qui avaient le plus longtems vécu comme taureaux, conservaient plus de force et d'ardeur.

Le vainqueur est toujours le premier à l'assaut, ou contre le loup, ou contre des bœufs étrangers.

(4) PAGE 106 VERS 1.

Des paisibles troupeaux....

On ne peut se faire une juste idée de l'union concertée d'un troupeau de bœufs au guet ou aux prises avec le loup; la description que j'ai essayé d'en donner est exacte: l'instinct d'assiéger son ennemi en le renfermant dans un cercle, est commun à plusieurs autres animaux. Il est très-

rare que le loup attaque des bœufs au pacage ; ils se couchent en rond, de manière que le dos soit au centre et le front en avant ; il ne tente l'aventure que quand un des bœufs s'isole.

Dans le cas de l'éveil d'un loup, il n'y a plus d'antipathies ; tous partagent le courroux et la vengeance, et on est étonné de la prestesse et de l'ardeur de ces animaux, si lents et si paisibles quand rien ne les inquiète.

Il arrive plus fréquemment que le loup attaque un taureau ; cela peut paraître extraordinaire, mais le fait deviendra croyable quand on saura que ce n'est que par surprise et comment il s'y prend.

Plus confiant dans sa force, le taureau prend moins de précautions, il erre dans le pâturage ; s'il y a quelques halliers ou broussailles, le loup s'y place en embuscade et toujours au-dessous du vent : il approche avec une si grande circonspection qu'il est impossible de l'entendre ; si le taureau lui tourne le dos, il happe ses testicules et le renverse sur le champ ; il n'échappe au taureau qu'un profond soupir de douleur. Ces exemples sont fréquens.

(5) PAGE 106 VERS 22.

. . . . Par un vif claquement.

Plusieurs gardes et pâtres m'ont assuré que ce claquement ressemblait au bruit d'un coup de fouet.

L'odeur que sa gueule exhale est si forte ; que les chiens les plus intrépides en reculent.

(6) PAGE 107 VERS 14.

. . . . A leurs places chéries.

Il est de fait que des bœufs en pacage se couchent

presque toujours à la même place, sur-tout s'il y a quelqu'arbre au milieu de la prairie pour les abriter.

(7) PAGE 108 VERS 3.

.... Approcher les taureaux.

La vue ou plutôt l'odeur qu'exhale le loup transporte de fureur les bêtes à cornes ; elles accourent de toutes parts au cri d'alarme, et si dans cette confusion on ne s'empressait d'en séparer les taureaux, ils finiraient par exterminer les bœufs.

Pendant plusieurs jours les animaux, que l'odeur et la vue du loup ont frappé reviennent au même endroit en poussant des meuglemens horribles, et en faisant voler la poussière des pieds et des cornes.

(8) PAGE 108 VERS 19.

Commandent plus de soins....

Le cheval, bien plus que le bœuf, exige de grandes précautions pour la mise au vert ; il est plus délicat et plus affaibli par la domesticité ; il n'a point d'ailleurs une conformation intestinale aussi robuste et aussi considérable que celle du bœuf, et c'est parce qu'on néglige de lui donner des soins relatifs, qu'on en voit si souvent mourir de tranchées dans les pâturages.

(9) PAGE 110 VERS 11.

L'étalon, ses fils même....

Ceux qui ne connaissent que le régime des étalons domestiques seront étonnés du conseil que je donne ; ils pourront même se plaindre de voir mettre en avant un mode qu'ils prendront pour un système de cabinet. Heureu-

sement pour le poëte géorgique, il existe encore dans quelques contrées, et même sur plusieurs points des départemens du Cher, du Loiret, de l'Allier, de la Niévre et de l'Yonne, des haras champêtres.

J'en ai tenu de pareils dans mes fermes avec succès; la monte une fois faite, l'étalon est aussi paisible que les jumens. Combien de fois j'ai admiré sa patience infinie, en le voyant immobile, malgré le vif tourment des mouches, parce qu'un jeune poulain était étendu sous son ventre; en le voyant souffrir une ruade d'un autre poulain, s'il ne se rangeait pas assez tôt pour lui laisser prendre le sein de sa mère; en le voyant entouré de plusieurs autres qui se faisaient un jeu de lui arracher des brins de foin de sa bouche!

Mais ce qui m'a le plus frappé dans ces chevaux qui, au premier coup-d'œil, paraissent rustiques, indolents et sans allure, dont la taille est moyenne et dont les formes sont à peine visibles et senties, c'est leur superbe beauté quand quelque chose excite leur ardeur ou leur courroux.

Si un étalon de ces haras poursuit une cavale, s'il a un rival à vaincre ou un ennemi à terrasser, il se métamorphose tout-à-coup en un cheval modèle; son regard, auparavant si paisible, est fier et menaçant; ses crins ordinairement abattus, négligés et pendans, se relèvent et flottent avec grace; ses formes cachées dans une fourrure épaisse, se dessinent sur un poil lisse et éclatant, et y laissent voir le jeu et les élans des muscles; la crinière du cou, largement ondoyante, se termine sur le front par une aigrette formant la pointe d'un javelot; son ventre qui, dans les champs, n'offre à l'œil qu'un abdomen commun, se contracte et prend une forme arrondie dans les plus justes proportions; ses pieds qui, au labour et dans les pâturages, ne se lèvent qu'avec une sorte de lourdeur, battent, avec

précision, prestesse et en mesure, le signal du courroux et du combat. Ce cheval enfin, qui au service est lent ou distrait, acquiert dans cet état une célérité inconcevable ; il franchit tous les fossés, s'élance au-dessus des haies, passe les eaux à la nage, en frappant sans cesse l'air d'un hennissement aigu et précipité. Un tel cheval exterminerait sur l'heure le plus bel étalon de nos haras domestiques qui, relativement à lui, ne sont que des chevaux factices.

(10) PAGE 114 VERS 12.

Vois-en l'expérience. . . .

Il faut avoir observé des étalons domestiques pour se faire une idée des abus excessifs qui en résultent ; ils sont bien moins des chevaux que des monstres terribles ; aussi arrive-t-il souvent que si un gardien d'étalon meurt ou quitte son poste, le maître en trouve très-difficilement un autre pour le remplacer.

Il faut à un étalon des chaînes de fer, parce qu'il ronge les cordes et les courroies : il faut revêtir de tôle les bords des mangeoires, parce qu'il les déchiquete, et ce n'est souvent qu'à l'aide de deux hommes armés de bâtons qu'on peut le sortir et le présenter au saut de la jument.

Quelle constitution peut donc avoir un être que la nature a créé pour un exercice continuel, et qu'on tient toujours enfermé entre quatre murailles obscures, étroites et souvent sur une litière échauffée ? Quelle race doit reproduire un tel être ? Quel caractère doit-il prendre et transmettre ? Est-il un maître, un livre qui enseignent qu'on ne doive jamais exercer un cheval-étalon ni au labour, ni à la selle ?. . . . Ces abus sont vrais et reconnus, mais on suit le train ordinaire ; ainsi le veut la routine pour cela et pour beaucoup d'autres choses.

(11) PAGE 117 VERS 7.

Certain de leur hymen....

Il est de fait que dans un haras champêtre et libre, les juniens se trouvent toujours fécondées, et que sur dix conduites aux étalons domestiques, il y en a au moins cinq qui ne le sont pas; aussi a-t-on introduit l'usage d'un contrat verbal qui est, de ne rien payer si le saut faillit, et de payer double ou triple s'il réussit.

(12) PAGE 118 VERS 7.

....La tient fixe au travail.

A moins que la jument ne soit fortement en chaleur, elle répugne à l'approche de l'étalon, s'irrite et rue. Elle pourrait en effet blesser ou casser la jambe du cheval. Pour prévenir ces accidens, on lui met un cable aux pieds.

(13) PAGE 119 VERS 5.

Les germes défaillir....

Les taureaux seraient plus fougueux que les étalons si on les tenait enfermés; j'en ai vu de terribles, entr'autres un près de Paris, et qu'on fut obligé de tuer à la crêche; une seule femme pouvait lui donner ses fourrages; comme on ne s'est pas encore avisé d'user de ce mode pour les taureaux, dans toutes les contrées où on élève beaucoup de bêtes à cornes, ils vont paisiblement aux champs avec les vaches et les génisses.

Soumis au même régime qu'elles et dans les champs et sous les toits, jamais, ou très-rarement, le saut du taureau n'est infertile. Ce seul fait authentique devrait être un trait

de lumière pour les possesseurs d'étalons, et encore plus pour ceux qui dirigent ou écrivent sur les haras.

(14) PAGE 120 VERS 13.

Si le tems des amours....

Il faut avoir le soin dans le tems de la monte de tenir déferrés les pieds de derrière de l'étalon, des jumens et des poulains de deux ans.

Il est encore nécessaire d'observer, relativement aux poulains, qu'ils ne doivent jamais être étrangers aux haras, et que ceux mêmes qui en font partie, doivent en être ôtés à trois ans, si on ne les destine pas à succéder à l'étalon.

L'étalon enfermé dans un herbage avec ses compagnes, hennit avec fracas s'il entend et sent une jument étrangère qui passe auprès de lui; mais il n'en sort point, et s'il s'en trouvait d'une humeur trop libertine, on lui mettrait une chaîne de fer aux pieds pour l'empêcher de vagabonder. Ces cas sont très-rares, et il faut user sobrement de cette punition, afin de ne pas contrarier ses mouvemens et ses développemens.

(15) PAGE 121 VERS 8.

Les travaux du labour....

Comment a-t-on pu, jusqu'à ce jour, se refuser à faire faire un travail modéré et à l'étalon et à la jument poulinière? est-ce que l'exercice n'est pas essentiellement nécessaire? n'en seraient ils pas plus robustes et leur filiation ne s'en ressentirait elle pas?

Une femme nourrice qui habite les champs, qui s'occupe tous les jours des détails domestiques, qui travaille modé-

rément, et par plaisir, aux jardins, aux prés, aux moissons, n'a-t-elle pas un lait plus substantiel que la dame des cités qui nourrit son fils et qui ne quitte pas sa chambre et ses sophas.

Le travail à la charrue est excellent pour exercer les étalons et les jumens; il fait développer leurs forces et leurs facultés, il favorise l'action des organes, il cause une heureuse transpiration, excite l'appétit, façonne à l'obéissance, et il produit enfin au maître quelques bénéfices.

Je suis bien loin de conseiller le travail aux voitures avec brancarts et dossières; il y a trop de dangers à craindre de la part des domestiques.

L'étalon accoutumé à ces légers travaux serait aussi d'une vente plus facile et plus lucrative.

(16) PAGE 122 VERS 14.

... Et même les bergers.

Le loup cervier ne se jette que sur les proies vives; pressé par la faim, il attaque aussi les bergers. Le citoyen Fournier du département de la Nièvre, reçut en l'an 5 de la part du ministre Bénézech un fusil de la manufacture de Versailles, pour avoir détruit un de ces loups qui avait dévoré cinq jeunes filles dans les arrondissemens de Cône, Entrains et Varzy. Heureusement cette espèce est rare; elle sort de la forêt noire et ne se rallie pas aux loups ordinaires.

(17) PAGE 123 VERS 15.

Ne quitte pas les champs....

Quand on a mis des jumens poulinières au pâturage, si elles sont pleines et qu'elles rentrent seulement une fois dans l'écurie

à l'automne, il est prouvé par l'expérience, que lorsque dans les neuf jours il survient une gelée blanche, elles avortent; tandis qu'elles n'eprouvent jamais cet accident, quelques fortes que soient les gelées, si elles ont toujours passé les nuits dans les herbages.

Une jument de haras champêtre et qui fait son poulain dans le champ, est toujours saillie dans les neuf jours et souvent dès le troisième.

(18) PAGE 125 VERS 1.

Vous succombez en proie....

La clavellée ou la petite vérole est commune aux bergers et aux bêtes à laine; il y a mille exemples des communications respectives de ce mal, du troupeau au berger, ou du berger au troupeau.

(19) PAGE 125 VERS 12.

Des lazareths du fisc....

On attribue l'épizootie du Languedoc à l'introduction de cuirs apportés du levant au port de Bayonne.

(20) PAGE 125 VERS 14.

Et d'un foyer de peste....

Je n'ai point eu la témérité d'entreprendre la description d'une peste; d'abord, parce que Lucrèce et Virgile en ont fait chacun une brillantes de beautés. A cet égard même, je ne prétends pas au mérite d'être modeste; mais en payant un juste tribut d'admiration à ces deux chefs-d'œuvre de poësie, et avouant mon infériorité, j'ajoute que c'eût été abuser du droit de poëte que de décrire une peste, parce que ce fléau, pris dans toute son acception, est

impossible ; il n'y a jamais eu d'extermination générale. Au point d'ailleurs où en sont les sciences, une telle calamité serait une chimère.

Les épizooties même deviennent beaucoup plus rares. La plus terrible fut celle du Languedoc ; il en exista une en l'an 2 sur les bords du Rhin, qui, en d'autres tems, aurait pu envahir la France entière ; mais grâce au zèle et aux grandes connaissances pratiques du citoyen Huzard, envoyé pour la combattre, le foyer en fut promptement circonscrit, et les mesures qu'il fit prendre, eurent les plus heureux succès.

(21) PAGE 126 VERS 6.

Qui, de tous les troupeaux....

On avait trop négligé l'épizootie du Languedoc ; l'empirisme, la superstition et les prières publiques avaient été les seuls moyens employés pour l'arrêter. N'ayant trouvé aucun préservatif, la contagion était devenue générale et terrible : toute la France en était menacée. Le Gouvernement y envoya Vicq-d'Azyr, l'un des plus célèbres médecins dont s'honore la France. Il tenta plusieurs remèdes qui, consistant presque tous en breuvages, ne produisirent aucuns bons effets sensibles. Effrayé lui-même des progrès du fléau, il fit déterminer le Gouvernement à ordonner un cordon de troupes pour empêcher la communication, et un assommement général dans l'intérieur de la province.

Consignons ici pour l'histoire de la science et de l'opinion, que dans ce tems, quoique peu éloigné de nous, les médecins de province dédaignaient de concourir à guérir les bestiaux, et que Vicq-d'Azyr s'honora, en se chargeant d'une telle mission. On l'a blâmé long-tems d'avoir fait assommer au lieu de guérir. L'art vétérinaire, à cette

époque, était loin d'être bien exercé, et il faut convenir que depuis il a fait des progrès immenses. Ce n'est pas en donnant des breuvages composés ou de l'orviétan, qu'on peut arrêter une grande épizootie ; il faut absolument avoir recours aux exutoires ou sétons qui, combinés avec un régime relatif, sont beaucoup plus efficaces. Mais en considérant le dégré où en était l'art vétérinaire en 1775 et la position de Vicq-d'Azyr, on ne peut que l'approuver d'avoir concentré le foyer de l'épizootie, et d'avoir sacrifié les bestiaux d'une contrée pour sauver peut être ceux de la France entière.

(22) PAGE 127 VERS 3.

L'évêque de Lescar....

M. de Noé, évêque de Lescar, donna d'un côté une année de son revenu, et fit de l'autre établir un emprunt pour acheter des bestiaux à ses diocésains. La lettre pastorale qu'il envoya à ce sujet aux curés des provinces voisines en Espagne, est un chef-d'œuvre de l'éloquence du cœur, un monument de piété religieuse et civique. Cette lettre fit, au surplus, une telle impression dans toutes les paroisses de l'Espagne, que tous les cultivateurs envoyèrent, en purs dons, des bestiaux et des grains aux peuples de Lescar.

Pour mieux aprécier ce grand homme, qu'on lise son éloge couronné par le musée de l'Yonne : j'ai eu la douce satisfaction de lui payer le tribut de mon admiration dans une séance littéraire où il assistait, et où il était loin de penser qu'on rappellerait ou qu'on sût même ce beau trait de sa vie. Je ne dis que peu de mots, et ils suffirent pour exciter un enthousiasme général auquel se mêlèrent les larmes de ce vertueux prélat.

(23) PAGE 129, VERS 4.

Je passais dans tes champs. . . .

Cet épisode est réel et me concerne. Je voyageais, par prudence en 1793. J'avais obtenu du citoyen Carnot, alors membre du comité de salut public, une réquisition pour reconnaître l'état de l'agriculture dans un certain nombre de départemens ; c'est un bienfait que je n'oublierai de ma vie.

J'arrivai à Sancoins, petite ville du département du Cher. Je justifiai de ma mission à l'agent national, et fis même quelques tournées avec lui dans les campagnes. Pendant mon absence, mon *officieux* (on appellait ainsi son domestique) se promena dans cette espèce de ville, et par hasard arrêta plus long-tems ses regards sur la maison des suspects.

Le soir, grand mouvement ; on bat le rappel, si ce n'est la générale. Le comité révolutionnaire s'assemble; l'aubergiste chez lequel j'étais, s'alarme et me conjure de partir. Je restai et j'obtins, avec beaucoup de peine, un peu de pain pour mon souper. Je croyais l'orage passé, mais à minuit j'entends prendre des positions militaires. On cerne l'auberge, et vingt alguasils armés et renforcés par la gendarmerie me forcent d'ouvrir la porte de ma chambre.

On pourrait aujourd'hui faire une comédie de leur entrée, de la manière dont se prirent les postes en avant de la maison, dans ma chambre et à côté de mon lit. Néanmoins il fallut comparaître et justifier de mon droit de voyager. Voyant que l'affaire prenait une tournure *à gibier*, comme je l'entendis prononcer, j'eus recours à l'audace; je les menaçai, à mon tour, d'envoyer un courier à Robespierre (il était alors tout-puissant). Mes menaces et le nom de Robespierre produisirent l'effet de l'annonce ou du courroux de Mahomet sur des turcs ; on voulut bien me laisser libre.

Indigné et craignant d'ailleurs la reprise des hostilités, je me disposai à partir à quatre heures du matin. J'ouvris ma carte de Cassini pour me diriger sur Saint-Amand où j'avais un ami. Je vis qu'à quelques lieues de Sancoins, il y avait un bourg appellé *Lurcy-le Sauvage*; le surnom me décida. Je voulus savoir à quel titre cet endroit était ainsi qualifié; il était d'ailleurs couvert de forêts, et c'était toujours une bonne et sûre journée que celle passée dans le silence des bois.

J'y arrivai sur les deux heures. Je fus frappé de la tenue extraordinaire des champs, de la majesté des forêts, de la beauté des troupeaux et du maintien des hommes.

Me trouvant sur une éminence entre deux grands bois, j'entendis des sons qui me ravirent : deux bouviers se répondaient; je pris un plaisir inexprimable à les entendre, et je n'aurais jamais cru que les sons d'une trompette faite d'écorce d'arbre pussent être aussi agréablement modulés.

Je demandai l'hospitalité au village voisin; elle me fut accordée avec une grâce naïve et touchante; jamais je n'ai passé une soirée plus délicieuse. Je me crus transporté dans un autre monde; c'était pour la première fois que je rencontrais cette fraternité dont on parlait tant; mais ce ce qui me surprit au plus haut degré, c'est qu'ils ignoraient qu'il y eût une *Convention*.

(24) PAGE 130, VERS 19.

. . . . La mère respectée.

En d'autres tems le mot *respectée* dans un vers, après celui de *mère*, eut été regardé comme une cheville; aujourd'hui il est devenu nécessaire; car le respect filial s'altère et se perd; il est presque d'usage et du bon ton de s'émanciper dès les premiers jours de l'adolescence, et

souvent dans l'enfance. Où trouve-t-on des mères qui, après le repas du soir, fassent faire la prière en commun à leurs enfans de 9, 10 à 12 ans? Cet usage plus précieux que l'on ne pense et pour les mœurs et pour le bonheur de l'ame, est presque perdu dans les bourgs et les cités, et malheureusement il tombe en désuétude dans les villages.

Depuis la révolution et sur-tout depuis la suspension du culte, les enfans deviennent de plus en plus indépendans et audacieux. Puisse cette remarque n'être pas perdue pour ceux qui coopèrent par les lois ou par leurs ouvrages au rétablissement des bonnes mœurs!

Le pouvoir paternel sous les romains et du tems de Clovis pouvait avoir des abus; mais certes, l'extinction totale de ce pouvoir, est une véritable calamité et un des plus tristes signes du relâchement des liens de la sociabilité.

(25) PAGE 132, VERS 4.

.... Le premier jour de mai.

C'était jadis un grand jour de fête dans toutes les Gaules; on ne s'en souvient plus que dans les pays inaccessibles aux hommes des cités: c'étoit un hommage pur que l'homme rendait à Dieu sous les auspices de la nature et que l'amour embellissait encore. Mais nous avons tant su élargir le cercle de nos plaisirs et de nos adorations, que ce n'est qu'un vieil usage qui se perd dans le vague de l'histoire. S'il se trouve un philosophe qui veuille en avoir une juste idée, qu'il aille à Lurcy-le-Sauvage.

Je crois faire plaisir au lecteur en rapportant ici la charmante description qu'en fait César de Nostradame dans son histoire de Provence, édit. de 1613.

» Ce gracieux mois figuré par de jeunes damoiseaux en » habits entr'ouverts, et voletant sous la douce aure des

» favons, peints de mille fleurs des verdoyantes prairies, » allaient avec leurs belles dames sous les harmonieux » fredons des luths et des lyres et les contrepoints des » rossignols....

» C'est la coutume ancienne de choisir une des plus belles » et jeunes filles que l'on attiffe gorgieusement avec des cou- » ronnes de fleurs, guirlandes, joyaux et accoûtremens de » soie, sur des trônes et sièges élevés en guise de jeunes » déesses, posées dans des niches apppellées *Maies*, » auxquelles tous les passans, au moins de condition hon- » nête, sont invités et obligés de contribuer quelques » pièces d'argent moyennant un baiser. Outre et pardessus, » on plante des mais, longs troncs d'arbres, comme seraient » mats de navires, revêtus de branches et tapisseries de » buis cordonné et passementé à larges rubans de papiers » peints de deux à trois livrées en façon d'arc-en-ciel. »

Sous la race des rois Merovingiens, aux assemblées des premiers jours de *mai*, le roi porté sur un charriot entouré de fleurs, traîné par quatre bœufs, écoutait les plaintes de ses sujets et jugeait. Hist. d'Orléans, 1668.

(26) PAGE 133, VERS 9.

....Divers champs de haras.

J'ai cru que je ne pouvais mieux terminer ce chant et prouver les abus de la domesticité qu'en faisant connaître ces haras sauvages; j'en ai vu les chevaux; la beauté n'en est pas précisément le caractère essentiel, mais leur vitesse, leur force, et sur-tout leur santé robuste les fait rechercher : la manière de les prendre est une chasse vraiment curieuse.

Quant au mot *mouton*, disons pour ceux qui ont eu le

bonheur de l'ignorer, que dans les tems de terreur, les anarchistes apposaient dans les prisons des affidés vendus et degradés pour savoir tout ce qui s'y passait et s'y disait. Ils étaient les pourvoyeurs des monstres affamés de sang humain, et on les nommait *moutons*.

GÉORGIQUES FRANÇAISES.

CHANT CINQUIEME.

MUSE, je veux encor rappeler ou décrire
Des abus sous les toits le tyrannique empire,
Et le sort attristant des plus doux animaux
Qu'on achète au poids d'or, qu'on accable de maux,
Dont les formes, l'état et l'étrange structure
Ne montrent plus le type offert par la nature.

Déjà, depuis long-tems, par la captivité,
Le cheval dégénère et perd de sa beauté;
Ce n'est plus ce coursier qui, libre dans les plaines,
Semblait n'avoir connu ni le frein ni les chaînes,
Et qui développant le plus superbe corps,

En faisait admirer les sublimes transports,
Des membres vigoureux, un col souple, élastique,
La crinière flottante et le port magnifique;
Mais hélas! de nos jours un destin meurtrier
(1) Le retient immobile au fatal ratelier;
Elevant malgré lui l'encolure et la tête,
La faim, dans cet état, le maintient et l'arrête;
La vertèbre pressée et le col contracté
Sont en se refoulant sans élasticité.
La nature en contrainte abandonne ses formes,
Et laisse ainsi créer des étalons difformes.
(2) L'homme, son trop vain maître, et souvent son bourreau,
Fait de ce quadrupède un animal nouveau,
Dont les jarrets trop longs pour sa courte encolure,
L'empêchent dans les prés d'atteindre la verdure.
Observe ce coursier qui flatte encor les yeux,
Et qui fut un instant au char des demi-dieux,
Huzard a conseillé la verte nourriture;
Hippiatriste instruit, son guide est la nature;
Mais ce malheureux être obsédé par la faim,
Ne peut qu'en repliant un pied de l'avant-main,
Atteindre ou pincer l'herbe en un gras pâturage.

Auprès, vois la cavale au plus beau tems de l'âge

Eprouver ce tourment, et son jeune poulain,
Issu de nos haras, ne se nourrir qu'au sein.
Enfant trop malheureux, à peine sur la terre,
La nature pour lui n'est plus qu'une étrangère.
De cette tendre mère observe les tourmens,
Quand son fils sollicite ou veut des alimens;
Vois comme il est cruel, il met à la torture
Un sein qui ne transpire aucune nourriture.
Mais la tendresse encor plus forte que les maux
Fait résigner la mère à souffrir en repos.

Pourquoi fougueux amour, dans l'excès de ta rage,
Entres-tu sous des toits où règne l'esclavage,
Pour y lancer des traits dont le fatal poison
Fera naître des fruits voués à l'abandon ?

Viens auprès de Paris, dans ces lieux que la Seine
Isole de ses bords, aux îles de la gêne,
A celles de Nantère et de Génevilliers,
(1) Aux plaines de la Marne, à Chelles, à Villiers,
Tu gémiras d'y voir de riantes prairies
Attrister les regards par des infirmeries.

Observe ce coursier attaqué d'éparvins,

Dont le corps déformé, sans oreilles, sans crins,
N'offre dans cet état qu'une caricature;
Il se meurt affamé, les pieds sur la verdure;
Par le froid et la faim à la fois entrepris,
Son instinct est muet et ses sens sont flétris.

Remarque auprès de lui ce coursier diaphane,
Avec des pieds de chèvre et la tête d'un âne,
Dont le corps en levrete et voûté sous les flancs,
Fait gémir l'agronome et rire les passans.
Rien ne peut rappeler sa fragile existence;
Du sainfoin, du cytise eut-on la quintescence;
Et le vert qui pourrait être d'un grand secours
Par de promptes douleurs fait abréger ses jours.

De ses abus outrés connais donc l'influence;
Dans ce cheval joyeux vois-en la différence;
Malgré tous ses tourmens il hennit du plaisir
De paître en liberté, de humer le zéphir;
De retremper son corps à la douce rosée,
Pour rendre l'énergie à sa force épuisée;
Et quoiqu'il soit blessé, maigre, de coups meurtri,
Et que par maints jardons il se trouve assailli,
Il remonte et descend sa nerveuse encolure...

Il a reçu la vie aux champs de la nature.

Muse, daigneras-tu m'accorder quelques sons
Pour célébrer un être utile par ses dons,
(4) Que l'Europe méprise et que l'Inde venère,
Qui de Jésus enfant sauva la tendre mère,
Dont le nom au poëte est exclu pour rimer;
Que même le vulgaire à peine ose nommer?
Mais dussé-je irriter et Pégase et ma muse,
Indigner Apollon et le sang de Méduse,
La juste vérité commande un tel effort:
Ame trop avili, je veux venger ton sort;
Je veux, de l'homme ingrat, manifester l'injure.

De quel signe honteux l'a marqué la nature,
Pour le tenir abject et toujours malheureux,
Et punir ses bienfaits par un destin affreux?
Est-ce un monstre indocile, ou terrible, ou sauvage
Dont il faille dompter la fureur et la rage,
Pour mieux l'apprivoiser ou le soumettre au frein?
Et libre le voit-on à la colère enclin,
Frappé, vilipendé, se venger de ses maîtres,
Aux champs ou dans les cours tourmenter quelques êtres?
Est-il sourd à la voix ou rebelle à nos soins,

Pour son régime, enfin, a-t-il plus de besoins?
Sans doute le cheval, superbe en son allure,
Fut plus favorisé des dons de la nature;
Il est plus cher à Mars, à Mercure, à Cérès;
Il brille au char, au stade, aux combats, aux guérets,
Et servant dès humains, l'intérêt et la gloire,
Il dut facilement obtenir la victoire;
Mais il a des défauts, et des vices honteux
(5) Qui le rendent colère ou rétif, ou fougueux;
Impatient du mord il s'agite, il s'emporte,
Et trop souvent aussi de haine il se transporte.
Si, pour son propre maître, il est docile et doux,
L'étranger quelquefois éprouve son courroux;
De l'éducation presque toujours victime,
Il veut, pour nous servir, un délicat régime;
Et trop dégénéré dans les moindres travaux,
Il craint ou des dangers, ou d'innombrables maux;
(6) Quand l'âne, ainsi que lui, d'une origine pure,
Et constamment fidèle aux lois de la nature,
Est humble et patient sous de pesans fardeaux,
Et martyr des enfans qui grimpent sur son dos.
Tout maître bon d'ailleurs, pour lui seul est barbare;
Un bâton l'avertit s'il s'arrête ou s'égare.

Au terme de sa course il erre à l'abandon,
Content que l'homme encor lui laisse le chardon;
Et quand à juste titre il peut être irascible,
Envers son rustre maître il se montre sensible;
Il l'attend s'il retarde, et même quelquefois
L'appele, frappant l'air d'une plaintive voix.
Du moulin ou des bois et dans toutes les heures
Il va porter les sacs aux clientes demeures,
Et parcourt sans broncher les ravins et les monts.
Trop heureux son destin, quand aux belles saisons,
Il est le serviteur d'une douce famille,
D'une mère sensible ou de sa tendre fille,
Qui jamais ne le frappe et qu'il porte aux cités
De Flore et de Zéphir les trésors enchantés!
Mais dans ce siècle instruit qu'il est encore peu d'hommes,
Même de gouvernans, de savans agronomes
Qui n'ont pas apperçu ce précieux trésor,
Ni jamais calculé toutes les tonnes d'or
(7) Que la France imposait aux peuples d'Ibérie!

Aux lieux où la Vendée aux Sèvres est unie,
La narure surprise accorde aussi le jour
A des êtres issus du plus sauvage amour,

Qui vivent étrangers à la cavale, à l'âne;
(8) Qu'à la stérilité l'hymen même condamne,
L'Espagne les desire, et dans tous ses guérets
Des haras d'Aquitaine elle aime les mulets.
On voit même à la cour la majesté royale
Par eux faire embellir sa pompe triomphale.
Du cheval et de l'âne assortis les bienfaits;
Pour l'un comme pour l'autre évite les excès,
Et puisque les abus ont fait tant de victimes,
Conforme donc tes soins aux différens régimes.

Quelqu'uns de tes coursiers viennent-ils d'étalons
Qui n'ont jamais vécu qu'en de sombres prisons,
Donne-leur sous les toits des faisceaux de verdure
Quelques grains préparés, de l'onde toujours pure.
Crains de l'herbe des champs les funestes effets,
Que l'air et le soleil épurent ses bienfaits.
La nature, en ces lieux, n'étant plus responsable,
S'ils causent des malheurs, toi seul en es coupable.

L'être qui, dans les champs, peut vivre en liberté
Ne s'écarte jamais de la sobriété.
L'esclave domestique est avide ou vorace;
L'excès des alimens est une douce grâce:

Dépravé

Dépravé dans ses goûts il prend tour ce qu'on donne ;
Mais toi, pour lui du moins, examine et raisonne.
Le vert a des attrairs, il enivre les sens :
Mais combien les dangers en sont prompts et fréquens.
Choisis les qualités de res divers fourrages,
Pour en modifier l'effet ou les usages,
Et pour ne rien donner en ces tems au hasard,
Consulte les écrits de Gilbert et d'Huzard ;
Ils sont des guides sûrs dans l'art hippiatrique ;
Moi je sauve à ma muse un ton trop didactique.

L'agronome prudent, ainsi qu'un voyageur,
Change d'ordre, de soins, de mode er de labeur,
Quand l'intérêt, le sol ou la température
Changent dans leurs effets les dons de la nature,
Il doit, suivant les tems, les mœurs et les saisons
Savoir déterminer le cours de ses moissons.

La domesticité règne avec trop d'empire,
Pour espérer jamais de pouvoir la réduire
A l'état pastoral du tems de nos ayeux,
Où tous les animaux, pour toirs, avaient les cieux.
A leur juste valeur réduis tous les systêmes ;
Déjà l'expérience a jugé les extrêmes ;

Et sans trop innover, on peut des animaux
Subjugués ou conquis écarter mille maux;
Développer leur force, apprivoiser leur vie,
Et l'hiver sous les toits, l'été dans la prairie,
Sans les tenir captifs, sans abréger leurs jours,
Du cruel intérêt suivre le fatal cours.

Mais je n'ai point encor célébré les richesses,
Ni des douces brebis les fécondes largesses,
Dont la vie aux humains, dès les plus jeunes ans,
Ne leur offre toujours que d'utiles présens;
Dont l'être, de Dieu même est le symbole auguste,
Que blasphème un pervers, et qu'honore le juste.

O troupeaux précieux! vous formez un trésor
Que ne vaudront jamais toutes les mines d'or;
Vous comblez les bienfaits que donne la nature,
Et sans vous que seraient et l'homme et sa culture?
En maître souverain il ravit vos toisons,
Et vous êtes au rang de ses riches moissons.
Naguère, aux jours de tonte, on voyait les familles
Se réunir en fête, et des maîtres les filles,
Présider aux doux soins qu'exigeaient les brebis,
Y choisir de leurs mains les toisons d'un grand prix,

Assortir tous les lots sous les yeux de leurs mères,
Et celui du pasteur et celui des bergères ;
Et toi pauvre, jamais tu ne fus oublié !
Dans les champs l'innocence est sœur de la pitié.

Mais, hélas! aujourd'hui, pour ces moissons si chères,
On ne voit se servir que d'hommes mercénaires,
Qui des faibles brebis trop souvent les bourreaux
Leur déchirent le corps sous leurs affreux cizeaux.
Au lieu de tendres soins envers les brebis mères,
On les remet en garde à des chiens sanguinaires ;
Au lieu de les conduire aux limpides ruisseaux,
Ou pour les rafraîchir ou pour guérir leurs maux,
On les case, on les presse en des parcs, sur la terre,
Ou dans un toit infect soulevé de poussière ;
Pour reconnaître enfin tout le prix de leur don,
Des plus ingrats terrains elles ont l'abandon.

Au pacage, au hameau malheureuses victimes,
On leur fait supporter de meurtriers régimes ;
Là, par excès de soins, et malgré leur toison,
De les bien étouffer on croit avoir raison ;
Ici les préjugés, et malgré la nature,
Leur défendent l'abord de l'onde la plus pure ;

Des chiens et des enfans déplorables jouets ;
Ailleurs on les conduit et frappe à coups de fouets.
Le paisible mouton et la brebis timide
Y vivent étrangers au berger qui les guide.

J'entrevois cependant un destin plus heureux,
Et grâce à l'intérêt, ce peuple en vivra mieux.
L'agriculteur de France, émule de l'Ibère,
Par ses succès déjà surpasse l'Angleterre,
Et du nord au midi répandus en troupeaux,
Nous voyons cultiver les soyeux mérinos.
Vainqueur des préjugés et sûr de son empire,
(9) Rambouillet ne craint plus Madrid ni Cachemire.

Si de tous ces troupeaux, ô France ! tu jouis,
(10) Révélons qu'on le doit au malheureux Louis ;
Comme troupeau royal, des chefs de boucherie
Devaient l'anéantir ; Gilbert', pour sa patrie,
A sauvé ce trésor que gardent à la fois
Tessier, Chaptal, Huzard et le Berger François.
Mais est-il des succès et certains et durables,
Si nous tenons au cours de nos terres arables,
Si nos terrains passifs couverts de végétaux
N'offrent pour tous les tems du pacage aux troupeaux,

Muse, redis les noms de ces hommes utiles
Qui préférant les champs au tumulte des villes,
Ont, à force de soins, en honorant Cérès,
De prés artificiels enrichi nos guérêts.
Pline, le confident, l'ami de la nature,
L'oracle des Romains, dans l'art de la culture,
Dont le vaste génie embrassait l'univers,
Et l'insecte qui rampe et l'habitant des airs,
Les élémens du monde et leurs lois et leur guerre,
L'homme enfin, le tyran ou le roi de la terre.
(11) Pline apprit aux Romains, dans leurs fastes vanta
L'époque où dans la Grèce Alexandre apporta
La luzerne qui donne un précieux fourrage;
(12) Que de Serre nomma *merveille de ménage*.

O fortuné présent, trésor du laboureur,
Qui ne te connaît point n'est pas agriculteur.
Le sol qui la produit de plus en plus facile,
Pour les grains nourriciers deviendra plus fertile;
Elle peut prospérer dans nos plus froids climats,
Braver pendant quinze ans la rigueur des frimats,
Et sèche sous les toits ou pendant sa verdure,
Fournir aux animaux une ample nourriture.

Pour la vache féconde elle est un grand bienfait;
Aux seins mêmes taris donne des flots de lait;
A peine dans les prés qu'arrose une rivière,
De la faulx une fois le cours est ordinaire,
Que des agriculteurs aux dernières saisons,
(13) D'un fourrage en luzerne ont fait quatre moissons.

Quand dans la France encor régnait la servitude,
Quand de l'art agricole on méprisait l'étude;
Des bergers de l'Isère en voyant les troupeaux
Rechercher certaine herbe au sommet des coteaux,
(14) Nommèrent *esparcet* cette plante observée,
Qui depuis dans les champs fut par eux cultivée;
Tel jadis à Moka de simples chevriers
Voyant que leurs troupeaux accouraient aux cafiers,
A la maturité de cette graine exquise,
Qui plutôt ferait croire à la terre promise,
Que livrés à la joie ils bondissaient près d'eux,
Que les tributs de lait s'en payaient encor mieux,
Ils voulurent aussi, mus par la sympathie,
De leur propres troupeaux, partager la folie,
Le succès surpassa leur espoir et leurs vœux;
Le café les rendit transportés ou joyeux;

Leur bonheur ne fut pas d'une longue durée;
Le cruel intérêt, fléau de la contrée,
S'empara des cafiers, des charmes, des plaisirs,
Ne laissant après lui que d'impuissans desirs:
Tous les fastes sont pleins de cette découverte;
La tienne, humble esparcet, nulle part n'est offerte.

Infortuné Rozier, émule de Varron,
(15) Victime exterminée au siège de Lyon,
Tu desiras qu'aux lieux où la terre était nue,
Avant que cette plante en France fut connue,
Un monument apprît le nom du bienfaiteur,
Qui, d'immenses déserts, est le réparateur.
Mais la reconnaissance est importune aux hommes;
L'utile a peu de droits dans le siècle où nous sommes.

De Serre, le premier, par ses doctes leçons,
Fit mettre l'esparcet au rang de nos moissons,
Et sa feuille et ses fleurs et sa tige et sa graine,
Firent nommer sainfoin la plante la plus saine.
(16) Les coursiers affaiblis ou les plus paresseux,
Nourris de son fourrage en sont plus vigoureux.
L'étalon dont les feux dorment au fond des veines,
Brûle d'amour s'il prend une fois de ses graines.

De Bacchus, de Cérès admirable soutien,
(17) Il fixe des coteaux le mobile lien,
Et quand le chien du ciel vient tourmenter la terre,
Entr'ouvrir sa surface et la mettre en poussière,
Des tufs les moins poreux perçant la profondeur,
Le sainfoin en soutire une douce fraîcheur.
Tout languit ou tout meurt sur les coteaux arides;
Le sainfoin seul est vert, ses tiges sont humides;
Si, pendant les chaleurs, tes brebis, tes agneaux,
Tes mulets ou tes bœufs dans le cours des travaux
Eprouvent le besoin de paître la verdure,
(18) De tes sainfoins en herbe accorde la pâture,
Dans la même saison, il a la faculté
De reproduire encor et d'être récolté.

L'horrible fanatisme et les guerres civiles
Faisaient couvrir de sang et les champs et les villes;
Quand de Serre au Pradel révelait ces bienfaits,
Et l'art de cultiver et l'art de vivre en paix.
Là, Magon de Carthage ou de l'antique Rome,
Varron et Columelle ou Caton l'agronome,
Il servait sa patrie, et Cérès et Bacchus.
Rome aurait consacré ses bienfaits, ses vertus;

Mais son livre et lui-même oubliés dans la France,
Meuvent à peine encor notte reconnaissance.
Des moindres troubadours on sait quelque chanson,
Et d'Olivier de Serre on ignore le nom!
On rransmet de son tems des contes d'astrologues,
(19) Et l'on ne trouve inscrit dans aucuns catalogues
Le théâtre des champs du maître du Pradel,
Livre qu'en lettres d'or, pour le rendre immortel,
Par ordre de l'Etat, Didot devrait produire.
Mais, ô fatal destin! et j'ai peine à le dire,
On sait dans le midi le nom de vingt tyrans;
On montre avec orgueil leurs pompeux monumens,
Pour exprimer d'un mor combien l'homme est éttange;
(20) Le nom de Marius se lit sur l'arc d'Orange.
Ah! bientôt cessera ce trop injuste oubli:
Achève ton projet, préfet Cafarelli.

Déjà depuis Colbert l'agriculture en France
Avait par des progrès acquis quelque puissance,
Qu'on ignorait encor l'usage et les bienfaits
Qu'offrent des prés de rrefle au milieu des guétets.
Et dans les pays même où porté pat le zèle,
On osait essayer une plante nouvelle,

La luzerne de Grèce ou les pois des Romains;
Les lupins de Toscane ou des Américains,
Le précieux maïs; le rrefle des prairies,
Ce fortuné présenr dont les riges fleuries
Devaient à l'agronome inspirer des essais,
Végérait confondu sans gloire er sans succès.
Lorsqu'on parla d'un trefle étranger à la France;
(21) Dont Wiston célébrair la rare bienfaisance,
O honte! dans ce rems on rirait à grands frais
Du rrefle d'Angleterre où brillaienr ses effers,
Et lorsque, dans nos prés semés par la nature,
Le type de ce trefle étalait sa verdure.
Enfin Rozier parut et digne observareur,
Eclaira le premier le peuple agriculteur,
Er soumettant alors à mainte expérience
Les rrefles étrangers et les trefles de France,
Démontra, par des faits, de rous l'identiré,
Le moins semblable étant une variété;
Mais telle est du Français la crédule manie,
Er d'un peuple voisin le vigilant génie,
L'un est indifférent pour ses divers produirs,
L'autre sait exalter et son sol et ses fruirs.
Plus juste à l'avenir, crois donc que la culture

Peut, selon les dégrés de la température,
Varier plus ou moins la forme et les couleurs,
Mais non changer le type ou le sexe des fleurs.

L'assolement du trefle en ordre de prairie
Est un moyen puissant offert à l'industrie.
L'Angleterre lui doit ses richesses foncières,
La Hollande par lui fit affermir ses terres,
Et la prospérité dans les pays du nord
Commença quand le trefle y fut mis en rapport;
Les plaines de la Flandre et de la Picardie,
Et celles de la Beauce et de la Normandie
Produisent, par le trefle, aux heureuses saisons,
Et de nombreux troupeaux et d'immenses moissons.

O toi, qui trop fidèle aux leçons de tes pères,
Abandonne tes champs aux passives jachères,
Tu peux leur assurer plus de fertilité,
Et même à tes moissons plus de fécondité.
Ton sol est-il humide ou sur un banc d'argile,
Et le sein à s'ouvrir est-il trop difficile,
Est-il doux, sabloneux et prompt à se durcir,
Ou trop compact au fond sujet à s'entr'ouvrir?
Bientôt ces champs ingrats ne seront plus les mêmes;

Le trefle détruira tous ces vices extrêmes.

Empressé de jouir, éphémère fermier,
Veux tu, par neuf moissons, honorer ton grenier?
Au lieu de trois que rend un bail de neuf années,
Car telles sont des baux les plus longues données,
Ou sur tes blés d'hiver, ou sur ceux du printems,
Et quand, après les froids, la terre dans les champs
Présente une surface et poreuse et légère,
Sème sur tes sillons, où se gerce la terre,
Le trefle qui croîtra sans offenser tes blés,
Et t'offrira bien-tôt deux produits cumulés.
Dispensés des engrais, les terrains plus fertiles
T'enrichiront plutôt des tributs de nos villes.

Cependant si le trefle est utile aux troupeaux;
Il peut aussi causer quelquefois de grands maux;
Sa tige nourrissante, et fraîche et délicate,
Excitant l'appétit, les séduit et les flatte.
Le plaisir et l'instinct leur font précipiter
Un mets délicieux qu'ils ne peuvent quitter;
Alors le mal, du bien éternel acolyte,
(11) Peut leur faire éprouver l'affreuse tympanite;

Tel Éole en courroux contre un fils effrené,
L'enferme dans une outre et l'y tient enchaîné ;
De sa sombre prison parcourant l'étendue,
Ce fils fait ses efforts pour s'ouvrir une issue.
Tel est du trefle vert l'effet rapide et prompt,
Et l'animal en meurt, si l'air pressé ne rompt
Les immenses cloisons qu'il soulève et comprime.

Tu peux, avec des soins, n'avoir point de victime ;
Ou plutôt prévenir ce funeste danger ;
Qu'en Hollande jamais n'éprouve un berger.
Ne livre point le trefle humide de rosée,
Ou quand, de pluie encor, la feuille est arrosée,
Attends que du soleil le disque à l'horison,
Puisse dégager l'air dans la tige en prison ;
Et pour te dire enfin une épreuve très-sûre,
Avant de délivrer le trefle en nourriture,
Prescris sévèrement, pour tes divers troupeaux,
De les désaltérer dans le cours des ruisseaux.

Outre ces végétaux employés en fourrage,
Beaucoup d'autres aussi servent à cer usage ;
Il faut te résigner, muse, à les proclamer ;
Ennoblis certains mots qu'on hésite à nommer,

Et la première en France ose donner du lustre
A de vulgaires noms que telle muse illustre
A regardé peut-être indigne des accens
Qui doivent célébrer le théâtre des champs ;
Est-il donc une plante, un insecte éphémère
Indigne des regards du maître de la terre ?
(22) Mais d'ailleurs Théocrite, âpte, sublime et brut,
N'a-t-il donc pas soumis aux accords de son luth
Le rustique bouvier et l'amant de Diane,
L'étable d'Augias, le Lotos, le Platane,
Le don d'une quenouille, Hercule et son berceau.
Et la mort d'Adonis et celle d'un chevreau.

Il n'est point de terrain infertile ou sauvage
Qui ne puisse donner des plantes pour fourrage.
Sur le sommet des monts que le tems a limés,
Que l'homme imprévoyant a trop souvent sémés,
Où le sol trop brûlant produit à peine encore
Quelques gramens épars que le soleil dévore,
Tu peux voir végéter, et même avec succès,
Par un léger labour et sans secours d'engrais,
La grande pimprenelle aux feuilles odorantes,
(23) Le ray-grass, la spergule à racines traçantes.

Esclave d'habitude, ainsi que tes ayeux,
Pourrais-tu demeurer près d'un terrain fangeux
Qui fixe rous les ans une lente endemie,
Et consumant ton zèle empoisonne ta vie?
De l'antique Batave imite les travaux,
Crée un terrain fécond à la place des eaux.
Par de nombreux circuits si la pente est contraire,
Fais les fuir dans les airs ou filtrer sous la terre,
Si d'infectes vapeurs tu veux tarir le cours,
De gramens verdoyans revets-en les contours,
Choisis le coquiol, la festuque flottante,
La grande timothée ou la vive antoxante.

Séme le trefle blanc, l'ers ou le mellilor,
Où tu peux d'une source épancher un doux flot,
Si le sol trop fertile accuse ta paresse,
Séme après la moisson ou la féve ou la gesse,
Et s'il est vierge encor, s'il a besoin d'engrais,
Par des pois, des lupins amende tes guérets;
Aux lieux où ru verras la surface trop forte
Fais croître la spergule ou la grande bistorte,
(14) L'orobe, le plantin, le genet épineux,
Que le Breton cultive et prépare le mieux.

Si la terre à-la-fois est légère et profonde,
Profite du maïs ce don du nouveau monde,
Et nourris tes troupeaux avec ses sommités.
La vesce est bonne encor, les navets sont vantés;
Pour engraisser ce sol, le turneps y prospère;
Il plaît également à la pomme de terre.
Si ton champ, dans l'été, peut devenir trop sec,
Dès les premiers labours sème le fenu-grec.
Pour le tems des frimats songe à semer la rave,
A pourvoir tes celliers d'amas de betterave;
Et quand tes animaux gémissent par les froids,
Du chou qui reste vert nourris-les sous les toits.

(25) Parmi les végétaux l'utile chicorée,
Par un agriculteur ne peut être ignorée.
Le sage de Dugny, le célèbre Cretté,
En conçut le premier toute l'utilité:
Bullion, Parmentier, Turgot, Labergerie,
Furent examiner sa nouvelle prairie,
Et les essais divers tentés sur des troupeaux
Comparés aux effets des autres végétaux.
Facile à cultiver, précieuse en fourrage,
La chicorée obtint le plus heureux suffrage.

Et

Et l'agronome Young fameux chez les Anglais,
A Dugny proclama ses précieux bienfaits.

A l'ombre des maisons, naît souvent une plante
Qui, par ses traits aigus, irrite et nous tourmente;
Fléau de tes enfans qui viennent la toucher,
Tu cèdes à leurs cris et la fais arracher.
Cette plante pourtant, soumise à la culture,
Vaut encor un triomphe à l'art sur la nature.
Les Russes, les Anglais, les Danois, les Flamands
Cultivent tous l'ortie, et dans les meilleurs champs;
Il savent en tirer un excellent fourrage,
Quand en France au contraire on l'extirpe, on l'outrage.

La vache en donne un lait beaucoup plus onctueux;
Et verte, cette plante est agréable aux bœufs,
Baer même prétend que nourris de l'ortie,
Jamais les ruminans n'ont d'épizootie.
Tu peux, pendant l'hiver, en nourrir tes troupeaux,
En la faisant d'avance infuser dans les eaux,
Et la graine aux coursiers à de l'aveine unie
Reveille promptement leur vigueur amortie.
Rivale dans le nord et du chanvre et du lin,

L'ortie, à la pudeur, sert à voiler le sein;
Et de ses tiges même, au cylindre froissées,
On compose un tissu pour tracer nos pensées.

O vous, qui sur ouï dire ou par de vieux écrits,
Daignez à l'agronome accorder quelque prix,
Et qui n'avez jugé de notre agriculture
Qu'en voyant les tableaux qu'en offre la peinture,
Vous m'accusez peut-être à travers tant de noms,
De n'avoir point compris, en mes doctes leçons,
Un arbrisseau fameux, le célèbre cytise,
Qui fut si cher aux Grecs, dont Rome fut éprise,
Que le divin Virgile a su rendre immortel,
Et qu'on ne trouve plus qu'aux bords de l'Archipel.
Sa culture par tout des champs est effacée,
Ainsi que des Romains sa grandeur est passée.
Pour avoir trop brillé, leurs destins confondus,
Offrent aux souvenirs une leçon de plus:
L'un plus brillant qu'utile a perdu sa victoire,
Et les autres trop fiers ont vu périr leur gloire.

Muse, j'allais chanter les immenses succès,
Que par ces végétaux l'agriculteur français

Peut dans tous les climats, valoir à la patrie;
A ma voix aussitôt se montre l'industrie,
Mère de l'abondance et fille de la paix:
Une ardeur généreuse anime tous ses traits;
Sur sa robe de lin éclate une ceinture,
Où les progrès des arts proclamés par Mercure
Sont rendus nuancés de diverses couleurs.
On y voit Apollon, Vénus et les neuf sœurs
Admirer les amours tressant une couronne
D'épis et d'oliviers pour enlacer Bellone.
Assis près de la Paix, plus loin Deucalion
Par un jeune héros fait repeupler Lyon;
La Discorde y rugit de voir sa torche ardente
Changée en un tissu de fibres d'amianthe.
Les nayades du Rhône errent dans les roseaux,
Et se livrent sans crainte à leurs jeux sur les eaux.
Le vieux fleuve y sourit à la belle Vaucluse,
Et la porte en triomphe à sa sœur Aréthuse.
Sur un fond clair d'azur paraît dans le lointain
La Tamise sortant des antres de Vulcain.
Lasse d'être captive et de sa longue gêne,
Elle ouvre et tend les bras pour embrasser la Seine.

Les oiseaux de Théris et les joyeux tritons
Caressent l'Océan par d'amoureux sillons.
Et Jupiter enfin, consolant la Fortune,
Y brise au sein des mers le trident de Neptune.

L'industrie, à la main, avait pour attribut
Un rameau d'olivier enlacé dans un luth
Et dit : « Français je veux fertiliser vos terres,
» Et faire enfin cesser le règne des jachères. »

A ce mot apparaît un monstre féminin,
Qui d'un dieu s'arrogeant le sublime destin,
Veut seul dicter des lois et gouverner la terre.
Le moindre changement excite sa colère,
Et mettant son bonheur dans l'uniformité,
Tout homme de génie est par lui tourmenté;
Puisqu'il faut le nommer, la Routine hardie
Apostrophe aussitôt la timide industrie.
De quel droit, lui dit-elle, en venant me troubler,
Des lois de mon empire oses-tu te mêler?
Quel feu sacré te prête une telle lumière,
Que tu puisses changer des humains la carrière ?
Selon toi nos ayeux étaient des idiots,

Et dans le monde encore on ne voit que des sots.
Eh ! n'est-ce point assez que de la politique
On suive les drapeaux, dont l'écusson magique,
Soumis au noir foyer des sombres passions,
Devient le talisman des révolutions ?
N'est-ce donc pas assez que la philosophie
Fasse tout réformer par l'inquiet génie,
Et que sur mes autels portant son feu grégeois,
Elle vienne ébranler mes fidèles bourgeois ?
Ah ! si dans mon destin je pouvais de l'impie
Dévoiler aux mortels la cruelle magie,
Je vengerais les mœurs et la religion,
Mais le ciel m'a donné l'infime région,
Je perdrai mon empire en quittant ma carrière,
Et je règne du moins en restant dans ma sphère ;
N'importe, je ferai, par de constans efforts,
De tous les novateurs avorter les transports ;
J'ai la foule pour moi, j'en suis la souveraine,
Mon espérance alors ne saurait être vaine.

Cependant l'industrie, à ce bruyant courroux,
N'opposant que du calme, et le ton le plus doux
Jette à peine un regatd sur cette audacieuse.

La routine en devient encore plus furieuse :
Ton génie et tes chefs veillent en vain pour toi ;
Je saurai, reprit-elle, à tous faire la loi.
Si le maître des Dieux m'abaisse sur la terre,
Il m'a laissé du moins sa rapide courière ;
Elle est toujours fidèle et soumise à mes vœux,
Et fera respecter les lois de nos ayeux ;
J'irai dire aux échos ma douleur et mes plaintes,
Et je t'accablerai de peines et de craintes ;
J'armerai contre toi mes fils les préjugés.
Ils entendront ma voix, nous seront tous vengés.

Déja la renommée avide de nouvelles,
De plaisir agitait et ses yeux et ses aîles,
Prenait le même ton et brulait de partir ;
La routine la voit céder à son desir ;
Elle dit aux échos, et les échos fidèles,
Funestes messagers de bruit et de nouvelles,
Au peuple agriculteur apprennent les tourmens
Que la routine exhale en douloureux accens.

O France, ô mon pays, contre toi tout conspire ;
A la raison succède un étrange délire ;
On ne voit plus ni frein ni respect pour les mœurs,

Et les antiques lois ne sont plus dans les cœurs.
Un luxe universel vient dévorer la terre,
Et la science aveugle, à force de lumière.
Les mensonges brillans font fuir les vérités;
Un prestige fatal excite aux nouveautés.

En d'autres tems, hélas! le Français plus docile,
Moins frivole en ses goûts en vivait plus tranquille;
J'aurais moins à gémir de ces cruels destins
Si leurs coups ne frappaient que les seuls citadins;
Mais on vient agiter jusque dans leurs chaumières,
Les pauvres villageois, leurs simples ménagères;
Du tissu de leurs mains aucun d'eux n'est vêtu;
Ils se croient malheureux s'ils n'ont du superflu,
Dans leurs champs, leurs jardins, des plantes étrangères
Insultent au régime enseigné par nos pères;
Le miel! divin nectar, recherché par les Dieux,
Et que sur les autels consacraient nos ayeux,
N'est plus qu'un mets commun, insipide et vulgaire.
Le sucre d'Amérique a seul le droit de plaire.
On proscrit notre araire honoré des Romains,
Que les Consuls vainqueurs dirigeaient de leurs mains.
Ne change point ton soc a dit un sage à Rome.

(*6) Maxime qu'a redit de l'Etang l'agronome,
Maxime qui devrait être chère aux Français,
Ou leurs terres bientôt resteront sans guérets.

Dans les climats du nord, sans respect pour nos pères,
On ne reconnaît plus l'art heureux des jachères
Qui donnant à la terre un utile repos,
Réparait des humains les avides travaux.
Tout y change de face et céde à l'industrie
Pour y fêter Cérès on met tout en praitie.

Là, tel cultivateur insultant aux saisons,
Sur un même terrain veut faire deux moissons.
L'herbe qui, dans les champs, croît libre et spontanée,
Est amère et sauvage et par lui condamnée.
Ici tel laboureur n'aspirant qu'aux produits,
Prétend que tous les ans son sol porte des fruits.
Dignes cultivateurs, enfans de la nature,
Redoutez ces prôneurs de nouvelle culture.

Cependant la routine animait ses accens,
Et dans sa lourde masse agitait tous ses sens.
Contente de ses cris et s'aplaudissant même,
Elle allait invoquer la majesté suprême,
Quand de loin, dans les champs un groupe radieux,

Intimide sa voix, importune ses yeux.
Cérès, Flore et Bacchus précédés d'un génie,
Se rendaient à la voix de l'active industrie.
Apollon, de son char, contemplait ses travaux,
Et rous l'encourageaient à des succès nouveaux.
La routine s'en plaint, mais d'un regard sévère,
Cérès la fait rentrer dans sa fangeuse ornière.

NOTES

DU

CINQUIÈME CHANT.

(1) PAGE 154 VERS 5.

Le retient immobile ....

Les agronomes & même des hippiatristes célèbres n'ont point encore fait la remarque que la manière de tenir le cheval à l'écurie avait considérablement altéré & même changé une des parties les plus essentielles et des plus belles de sa conformation : la réflexion et la vue suffisent pour en convaincre.

La nature a disposé le col du cheval pour paître l'herbe des champs, et donné, à cette fin, aux articulations une souplesse musculeuse, admirable. L'homme, au contraire, abusant de sa conquête s'empare du cheval dès sa deuxième année, l'attache à un ratelier qui, dans l'opinion pour être bien disposé, doit être très-élevé et presque sur un plan perpendiculaire. Le cheval se trouve ainsi pour toute sa vie en sens contraire, avec les dispositions de la nature, le cheval étalon transmet sa conformation à sa postérité et perd ainsi une de ses plus belles formes. De là vient que tous les chevaux si brillans d'ailleurs, n'ont plus que des cols de chameaux, et que cette partie qui devrait être

forte, souple, nerveuse et élastique, est grêle, plate, roide et osseuse.

Qu'on observe les chevaux les plus apparens de Paris, qu'on aille les examiner dans les prairies, où on les met au vert, on en reviendra convaincu et attristé : aussi a t-on reconnu que pour mettre utilement des chevaux (dits de race) au vert, il fallait les mettre chez un herbager qui les nourrit au ratelier ; ce parti du moins est conséquent avec le train de vie qu'on a adopté.

De tous les chevaux de race française, ceux qui se ressentent le moins de cette déformation, sont les limousins, dont les poulains vivent aux champs jusqu'à cinq et six ans ; mais en est-il ainsi de ceux (dits Normands) qui, à deux ans, sont étalons, et à quatre, aux carrosses de Paris ? que de choses à dire sur cela ! mais je n'ai qu'une note à faire.

(2) PAGE 154 VERS 12.

. . . . Et souvent leur bourreau.

Comment a-t on pu se décider, et je dirais presque, comment un Gouvernement peut il tolérer, pour cause de mode ou de caprices, qu'on mutile ainsi les chevaux qui, sans oreilles, sans crins et presque sans queue, ne sont véritablement que des caricatures ? heureusement la mode s'en passe.

(3) PAGE 155 VERS 18.

Aux plaines de la Marne. . . .

Celui qui desirera faire un bon cours d'anatomie et d'hippiatrique, doit aller dans ces prairies, où il trouvera des chevaux de tous les pays, de toutes les formes,

et presque de toutes les races d'Europe ; l'ensemble en est très-curieux. Il en emportera la conviction que les chevaux, trop habitués aux couvertures de laine et aux écuries chaudes, mis au vert pendant la nuit et le jour, y deviennent presque tous gourmeux, morfondus ou morveux.

A Paris la moitié des écuries est dans des caves.

(4) PAGE 157, VERS 4.

.... Et que l'Inde vénère.

Les ânes sont en grand honneur à Maduré, l'une des plus considérables et des plus nobles tribus des Indes. (Voyez lett. édif. 12e. recueil) on les révère particulièrement, parce qu'on croit que les ames des nobles passent dans le corps des ânes. *Voyez* Buffon, *au mot* ANE.

(5) PAGE 158, VERS 9.

Qui le rendent colère....

On ne peut attribuer qu'à la domesticité les vices extrêmes qu'on voit aux chevaux et qui sont de plus en plus communs. Quelquefois, par surprise, ou par crainte de mauvais traitemens, ils frappaient à coups de pieds ; mais aujourd'hui il est très-fréquent d'en trouver qui mordent et déchirent leurs propres maîtres ou conducteurs. J'ai vu un malheureux charretier, à la vérité fort brutal, avoir un côté du visage emporté par son cheval, et cette année même 1804, un blanchisseur a été enlevé par le milieu du corps et secoué contre la muraille par son propre cheval, ne pouvant attribuer cette colère qu'à ce qu'il lui mettait les harnois avant qu'il eut fini de manger l'avoine.

J'ai vu à la ferme de Rambouillet, deux chevaux de charrue, se battre avec l'acharnement de deux dogues et en poussant des cris horribles.

(6) PAGE 158, VERS 18.

.... D'une origine pure.

» L'âne, dit Buffon, n'est ni étranger, ni intrus, ni bâtard ; il a, comme tous les autres animaux, sa famille, son espèce et son rang ; son sang est pur, et sa noblesse est tout aussi ancienne que celle du cheval : pourquoi donc tant de mépris pour cet animal si bon, si patient, si sobre et si utile ? Les hommes mépriseraient ils jusque dans les animaux ceux qui les servent trop bien ou a trop peu de frais » ?

(7) PAGE 159, VERS 19.

.... Aux peuples d'Ibérie.

On ne peut calculer toutes les sommes que l'Espagne faisait verser dans le Poitou pour l'achat des mulets. La terrible catastrophe qui a bouleversé ce riche pays, a interrompu ou du moins grandement diminué le cours de ces relations. L'Espagnol a senti le besoin d'augmenter le nombre de ses haras pour avoir des mulets ; combien il est à desirer que ce commerce, qui attirerait tant de piastres, reprenne et soit favorisé par le Gouvernement.

L'âne étalon ne se nomme point en Poitou un *âne*, mais un *animal*. Cette dénomination est si forte et tellement répandue, qu'un propriétaire qui aurait dix animaux à vendre, répondrait à qui lui demanderait des ânes à acheter, qu'il n'en a pas un seul : telle est la locution vulgaire.

(8) PAGE 160, VERS 2.

Qu'à la stérilité....

Je ne veux point ici réveiller un vieux procès entre les

agronomes et les naturalistes sur les facultés que peuvent avoir les mulets pour engendrer. Quelques assertions, des faits avancés, mais non vérifiés, et l'autorité même de Pline, ne peuvent en imposer sur un point qui semble être une loi de la nature.

Il serait possible cependant que l'ardeur d'un climat, que la différence du régime et des plantes alimentaires pussent faire développer des organes que l'anatomie, dans nos contrées, trouve et constate concentrés, et que la vitalité comporte assoupis, sans qu'on fut fondé à nier l'infécondité des mulets.

Il est arrivé souvent que des mulets échappés ont fait tous leurs efforts pour saillir des jumens, mais toujours leur impuissance a excité en eux une rage vénérique, et il n'en est résulté que des meurtrissures, et dans ce cas, si on n'arrivait au secours, ils étrangleraient les jumens.

(9) PAGE 164 VERS 12.

Rambouillet ne craint plus....

La patrie doit une grande reconnaissance à tout ceux qui ont coopéré à former, soutenir et sauver le superbe troupeau de Rambouillet; les fastes de l'agriculture doivent perpétuer leurs noms pour avoir fait fructifier, au centre de la France, une pépinière aussi riche et aussi précieuse et dont les résultats rivalisent avec les plus superbes produits de l'Espagne; mais ce troupeau n'est pas seulement utile à l'industrie et au commerce, il sert encore à démontrer, par une expérience devenue irrécusable, que les bêtes à laine d'Espagne peuvent prospérer dans les contrées les plus bocagères & dans le nord de la France.

La ferme de Rambouillet est située à l'entrée de la forêt, dont le sol sert de parcours habituel au troupeau : il ne

contient que de faibles clairières et n'offre que peu de mouvement dans ses inégalités. On sait d'ailleurs que l'herbage sous les arbres est en grande partie amèr et peu sapide. Cependant, grâces aux soins et à l'intelligence rare de *François*, le premier berger de la France, le troupeau y a constamment prospéré.

Les économes, les recteurs et le ministre chargé de cet établissement, doivent se réunir pour faire décerner une récompense nationale au citoyen François, et son buste doit être placé au dessus de la porte de la ferme.

On doit aussi beaucoup de reconnaissance aux fabricans Descretot et Ternaux qui ont fait valoir la laine de Rambouillet par la meilleure des preuves, en faisant faire un drap qui surpasse en beauté tous ceux faits jusqu'à nos jours, en France et dans l'étranger.

Les agronomes enfin commencent à sentir et avouer l'avantage qu'il y a d'avoir de ces mérinos, quelque prix que coûtent le bélier et les brebis.

(10) PAGE 164 VERS 14.

... Au malheureux Louis.

Il est de fait que si Louis XVI n'eut pas écrit lui même au roi d'Espagne pour obtenir des béliers et brebis de race pure, que le troupeau de Rambouillet n'existerait pas aujourd'hui. C'est par les soins mêmes qu'il s'était donné pour le former, qu'il prenait un intérêt particulier à sa prospérité : il allait le voir souvent quand il chassait dans la forêt.

Assez d'autres révéleront dans l'histoire ses qualités, ses défauts et ses fautes politiques; mais je croirais manquer au devoir et à la reconnaissance, si je ne révélais pas un fait qui l'honore, comme ami et protecteur de l'agriculture.

En 1788 je fus admis à lui présenter un petit ouvrage qui avait pour titre : *Recherches sur les abus qui s'opposent aux progrès de l'agriculture* ; il le reçut avec une bonté affable en m'encourageant à continuer de travailler sur *une chose aussi utile*.

Il se faisait constamment rendre compte des progrès de la société royale d'agriculture. C'est un fait que MM. Berthier, Malsherbes et d'Ormesson ont souvent répété.

(11) PAGE 165, VERS 11.

Pline apprit aux Romains....

Les anciens ne parlaient de la luzerne qu'avec vénération. Pline, au chap. 16, donne l'histoire de cette plante ; il la dit originaire de la Médie, d'où, continue-t-il, elle fut apportée en Grèce par Alexandre le Grand, lorsqu'il défit le roi Darius.

(12) PAGE 165, VERS 14.

....Merveille de ménage.

C'est ainsi qu'Olivier de Serre nomme la luzerne dans son théâtre d'agriculture. Liv. IV, chap. IV.

(13) PAGE 166, VERS 6.

....Ont fait quatre moissons.

Duhamel a publié qu'un arpent de luzerne, sur un sol très-médiocre, lui avait donné vingt milliers de fourrage sec.

Dans le midi et sur certains terrains on fait jusqu'à six coupes dans l'année.

(14) PAGE 166, VERS 11.

Nommèrent *esparcet*....

Il paraît constant que le mérite de cette plante a commencé

mencé à être connu dans le Dauphiné à *Die*, & qu'Olivier de Serre eſt le premier qui en a fait connaître les avantages & la culture. C'est, dit-il, au chap. V : « une herbe fort valeureuse, le grain produit par l'*eſparcet* sert d'avoine au bestial, pour engraisser la poulaille, et pour la faire fertilement over et pondre, vient gaiement en terre maigre... Sa délicatesse y attirant les bêtes, qu'en ayant une fois goûté, de deux lieues vont la paître à sa ruine. »

(15) PAGE 167, VERS 8.

Victime exterminée....

Rozier fut tué par une bombe au siège de Lyon... La France aurait dû porter le deuil de cet agronome célèbre ; on ne parla pas même de lui, à peine eut-il une mention fugitive dans un journal du soir ; on ne peut que s'étonner, dans le calme politique dont nous jouissons, et quand les sanctuaires des sciences et des arts sont par-tout rouverts et protégés, de voir garder le silence sur la mémoire de ce grand homme. A ce mot j'apperçois quelques personnes se lever et crier à l'abus de l'apothéose, en citant quelques systêmes faux ou erronés en physique ; j'entends des philosophes, de trempe moderne, gémir de la faiblesse de ses opinions dans les derniers tems de sa vie, et des rivaux publier quelques fautes ou quelques erreurs en agronomie, parce que dans leur endroit ils auront vu le contraire de ses assertions.

Plus juste, il me semble, je me fais un devoir de proclamer Rozier comme un des plus grands agronomes de la France ; que le citoyen qui a seulement essayé de cultiver ses propriétés, que celui qui a médité sur l'influence que peut avoir l'agriculture pour établir la prospérité d'un état, que ceux qui se sont occupés de la législation rurale, et

des lois civiles communes, relativement aux habitans des campagnes, se donnent la peine de lire les ouvrages de Rozier, ils en porteront le même jugement que moi.

Parmi ceux qui le dénigrent ou qui ravalent son mérite, et qui font aussi des livres, en est-il beaucoup qui, comme lui, auraient eu le noble courage de dédier leur ouvrage à la tête couronnée de l'Europe qui, à cette époque, avait le plus mérité de l'agriculture et de l'humanité par des bienfaits réalisés, à Léopold, grand duc de Toscane? Dans le pays même des erreurs et des préjugés, malgré l'hydre de la féodalité et du fisc, et malgré tous les sbires, il vint à bout en dix ans et sans secousses, de produire la plus heureuse révolution, dont la philosophie, l'humanité, le commerce et l'agriculture puissent se féliciter.

Il dédaigna de faire sa cour au roi, trop jeune et trop étranger aux affaires administratives, et encore plus aux princes que le tourbillon des plaisirs précipitait dans l'abyme. Il ne la fit pas davantage au chef de l'église, de qui, cependant, il avait tout à attendre comme ecclésiastique. Si le roi de France, au surplus, y a fait quelque attention, il a été généreux, car peu de tems après il nomma Rozier au bénéfice de Nanteuil.

Depuis Olivier de Serre, Rozier est le seul qui ait fait un ouvrage raisonné sur l'ensemble de l'agriculture, et il n'est pas d'agronomes, de cultivateurs, qui puissent se passer de son livre et qui ne s'éclairent en le consultant. Tous les agronomes et les amis des sciences, doivent se réunir, comme souscripteurs, et faire élever, sous les auspices du Gouvernement, un monument à sa mémoire.

Je légue cette idée à la ville de Lyon.

(16) PAGE 167, VERS 19.

Les coursiers affaiblis....

Les agronomes anglais et normands, s'accordent à regarder le sainfoin comme le fourrage unique qui, dans l'ordre des prairies artificielles, puisse suppléer à l'avoine, même pour les chevaux employés aux plus rudes travaux.

Sa graine est puissamment aphrodisiaque, et peut être utilement employée pour les jumens et pour les étalons trop indolens dans l'acte de la génération.

(17) PAGE 161, VERS 2.

Il fixe des coteaux....

La culture du sainfoin est une merveille de bienfaits dans les pays montueux, et dans ce sens seulement, Rozier avait grandement raison de voter un monument à celui qui avait appris à cultiver cette plante.

Il y retient la terre culte, en fait augmenter les couches, et quand les pluies ailleurs font descendre dans les vallons, la surface des coteaux soumis au labour, le sainfoin du moins en préserve les parties qu'il couvre.

C'est la prairie par excellence pour les pays vignobles; il est généralement reconnu, lorsqu'on veut replanter en vigne, que la terre se prépare mieux par le sainfoin que par toute autre plante, même par la luzerne.

Thul assure avoir vu des racines de sainfoin longues de trente pieds; mais ce qui le met réellement au-dessus de toutes les plantes ordinaires cultivées en prairies, c'eſt qu'il végète et prospère sur des terrains ou d'autres ne pourraient pas même développer leur germe.

(18) PAGE 168, VERS 12.

De tes sainfoins en herbe....

Ce n'est qu'à la troisième année, qu'on peut en accorder le pâturage, et encore faut-il préférer les bêtes à cornes aux chevaux et aux moutons qui, pinçant de trop près, pourraient attaquer le cœur de la plante. Quand on livre un sainfoin aux bêtes à laine, il faut avoir le soin de recommander au berger de ne pas abandonner le champ à discrétion, mais de faire pâturer en marchant : par ce moyen le troupeau n'a que le tems d'atteindre les feuilles développées, et il ne cause aucun préjudice ; c'est ainsi, au surplus, qu'on s'y prend pour effaner au printems les blés trop forts.

(19) PAGE 169, VERS 6.

Et l'on ne trouve inscrit....

Rien dans notre histoire ne prouve à un plus haut dégré le mépris général des Français pour l'agriculture, que le profond oubli dans lequel on a laissé Olivier de Serre et son ouvrage.

Inconnu des savans pendant les règnes d'Henri IV, de Louis XIII et de Louis XIV, il l'a été également des académies et des trois quarts des sociétés d'agriculture instituées sous Louis XV.

Sur cent catalogues de libraires, il y en a quatre-vingt-dix-neuf qui n'en font aucune mention. On ne le trouve dans aucun dictionnaire des grands hommes ni des écrivains, pas même dans celui de l'Advocat, qui ne fait pas grâce du moindre chansonnier, ni des moines, qui ont fait imprimer quelques opuscules. On ne l'a pas même inséré dans celui de Debure, monument si précieux pour les savans. (Il vient cependant d'avoir cet honneur dans le

supplément.) Très-peu de libraires le connaissaient il y a dix ans; et l'exemplaire que je possède, après l'avoir longtems demandé aux plus fameux libraires, je l'ai trouvé par hasard chez un bouquiniste du port au bled, à Paris.

Après deux siècles, enfin, il s'élève un léger bruissement de reconnaissance; on recherche son ouvrage; quelques agronomes zélés ont formé le projet d'en donner une édition nouvelle; ils en respecteront sans doute la vieille locution : car pour les vieux monumens, la teinte et le ton du tems en font le principal charme. Quel littérateur oserait mettre en style académique les œuvres de Montagne ?

(20) PAGE 169, VERS 14.

Le nom de Marius....

L'orgueilleuse Rome n'a point envoyé dans les Gaules de tyran plus sanguinaire que ce Marius. Il fit massacrer, dans la Provence, plus de trois cent mille hommes. On voit encore le monument qu'il fit élever pour sa gloire à Saint-Maximin, et son nom est inscrit sur un bouclier de l'arc d'Orange !

L'ex-Préfet de ce département, M. Cafarelly, a proposé d'élever un monument à la mémoire d'Olivier de Serre, à Villeneuve-de-Berg, où ce grand homme naquit en 1539 et mourut le 2 juillet 1619. Je ne sais si cette dette s'acquitte; elle est digne au surplus d'occuper le gouvernement même.

(21) PAGE 170, VERS 8.

Dont Wiston....

Richard Wiston, agronome anglais et presque contemporain de Thul, mettait le trefle au premier rang de toutes

les plantes qui composent les prairies artificielles. C'est à lui qu'on doit l'éveil sur la culture et les bienfaits de cette plante, dont les Anglais nous ont vendu la graine pendant si longtems.

PAGE 171, VERS 4.

L'aſſolement du trefle....

Le trefle mis en prairie, a réellement opéré une des plus heureuses révolutions de l'agriculture, 1°. en ce qu'il a fait abolir, ou du moins considérablement diminuer l'étendue des jachères dans les pays de grande culture; 2°. parce que ne durant que trois ans, il s'est parfaitement accommodé avec la fatale briéveté des baux; 3°. parce que sa manière de végéter est très-profitable à la terre, en ce qu'il laisse et par sa racine et par ses feuilles, une grande abondance de débris qui servent d'engrais ou d'agens de fertilité; 4°. parce que son fourrage indigène est excellent pour tous les bestiaux; 5°. parce qu'il ne nuit point aux blés sur lesquels il est ensemencé; 6°. enfin, parce que les récoltes céréales, sans le secours des engrais, sont toujours superbes après le défrichement d'une tréflière.

(22) PAGE 12, VERS 21.

Peut leur faire éprouver....

L'accident de la tympanite est fréquent parmi les bêtes à cornes. Les tiges du trefle vert contenant beaucoup d'air, la chaleur des intestins les fait dégager avec précipitation, et l'animal qui en a mangé abondamment, enfle aussitôt, il ne rumine plus, baisse la tête et ses yeux sont fixés vers la terre.

Dès qu'on s'en apperçoit, il faut faire sortir l'animal,

le forcer de courir ; si cela ne réussit pas, on lui jette dessus les reins des douches d'eau froide. Si l'animal continue à enfler, il ne faut pas balancer à enfoncer jusqu'à la panse une longue lame de couteau dans le flanc gauche et dans le milieu de l'espace qui est entre les dernières côtes et la hanche, à deux pouces au-dessous des reins. Ce moyen n'a rien d'effrayant ; on met dessus l'incision du beurre frais, et l'animal est bientôt guéri.

(23) PAGE 174, VERS 7.

. . . Mais d'ailleurs Théocrite.

Son digne traducteur, J. B. Gail dit, en parlant du chantre de Syracuse : « rempli de grâces naturelles, Théocrite se montre quelquefois *âpre, agreste et brut.*

(24) PAGE 175, VERS 21.

Le genêt épineux. . . .

Cet arbrisseau est indigène et très commun dans plusieurs contrées de la France ; mais on ne l'utilise que dans les contrées du Morbihan et du Finistère, où il est mis, dans toute la force du mot, en culture réglée. On en nourrit les bestiaux et même les chevaux ; la vache en donne un lait excellent et qui est beaucoup plus chargé de parties butireuses, que quand elle consomme d'autres herbages.

Après de longs hivers, dans plusieurs parties de la France, les bestiaux jeûnent et meurent de faim, quand le genêt épineux, *lajonc*, *jonc* ou *jomarin* qui couvre les friches, coupé, froissé au maillet ou sous une meule verticale et mêlé d'herbage, sauverait et nourrirait des bestiaux affamés.

(25) PAGE 176, VERS 13.

.... L'utile chicorée.

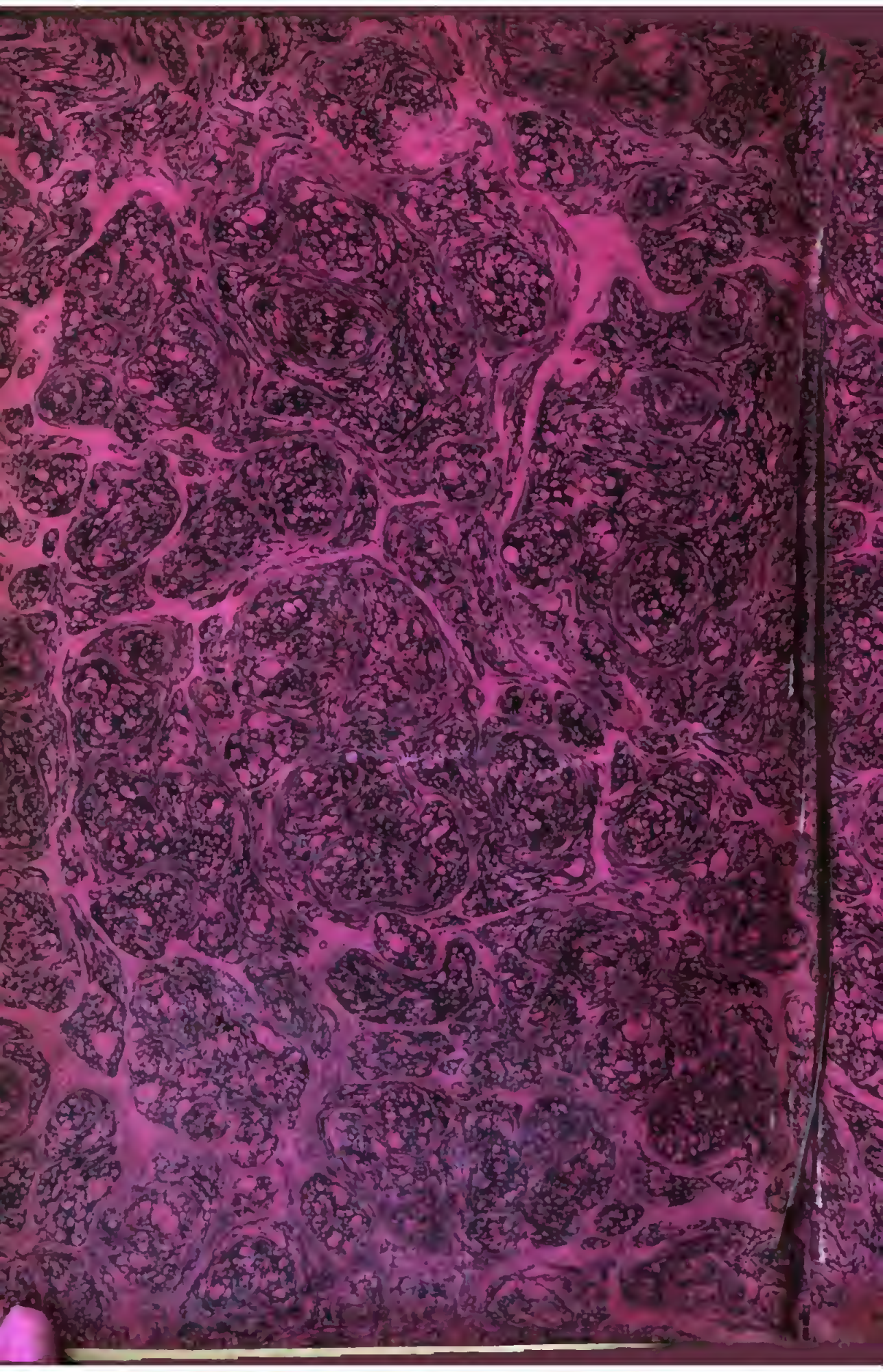
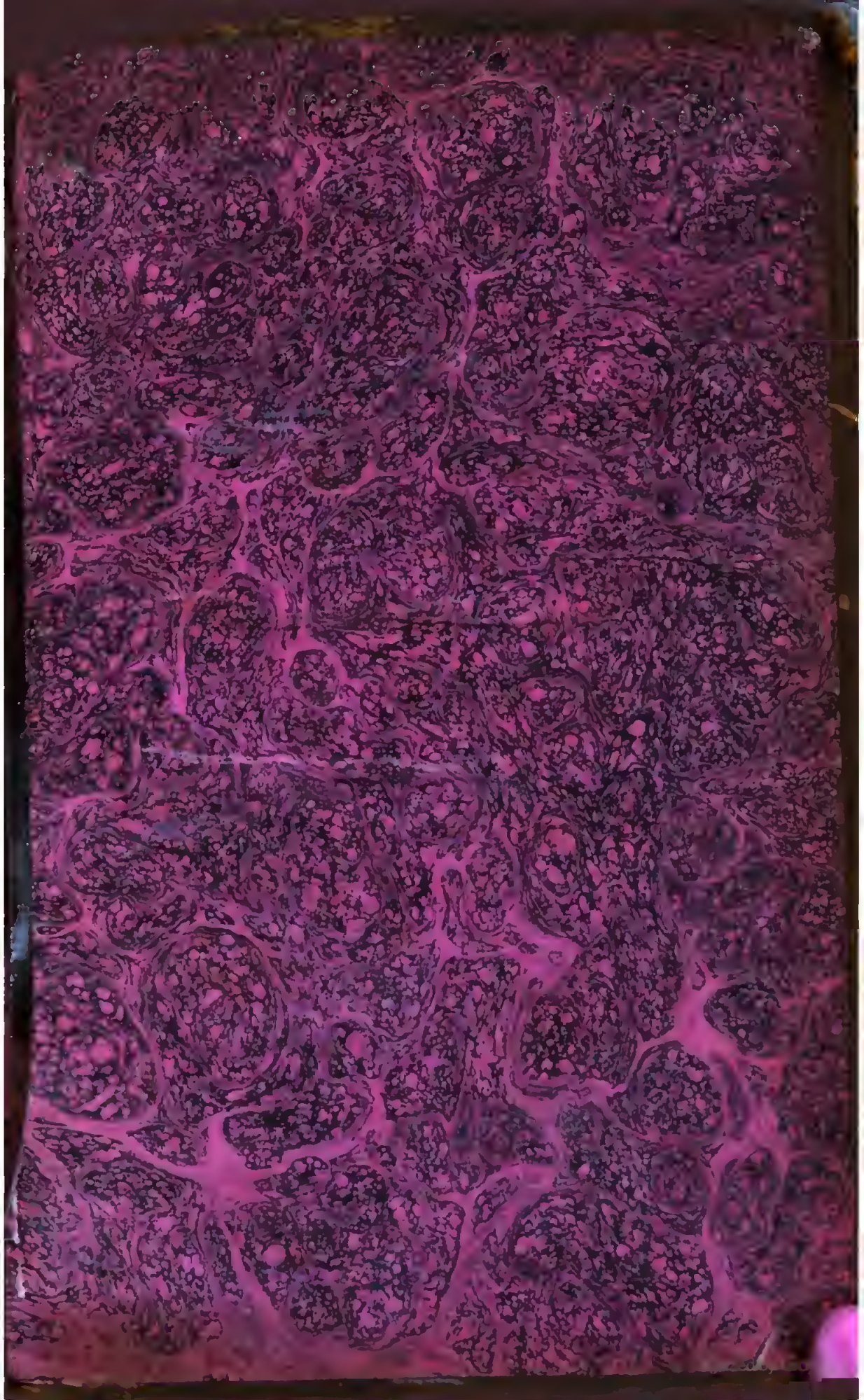
On doit véritablement à Cretté de Dugny, l'introduction de cette plante en ordre de prairie artificielle. J'en ai vu les effets chez lui comme commissaire de la société royale d'agriculture, et j'en ai fait l'épreuve. Tout agriculteur et particulièrement tout maître de poste dans le cas de fatiguer des chevaux à des travaux pénibles ou précipités ; ceux mêmes qui exploitent avec des bœufs, devraient avoir, à l'ordinaire, un champ de deux ou trois arpens en chicorée sauvage. J'ai vu chez Cretté des chevaux sortis de la poste de Saint-Denis, exténués et presque fourbus, devenir, en quinze jours, bien portans et déjà disposés au travail. En homme du métier, Cretté ne les envoyait pas immédiatement à la poste, mais il les faisait remettre à l'ouvrage, en passant quinze jours ou un mois à la charrue.

Il convient cependant pour corriger l'amertume, et prévenir de trop prompts relâchemens dans les organes, d'entremêler la chicorée de quelques plantes plus douces ou d'un foin choisi. La chicorée enfin est la nourriture recommandée pour les animaux malades, maigres ou convalescens.

(26) PAGE 184, VERS 1.

.... De l'Etang, l'agronome.

Auteur d'un Manuel sur l'agriculture dont l'estampe a pour devise : *Ne change point ton soc* ; la préface pour principe : *La nécessité des jachères*, et le livre pour autorité Liébaut, disant à propos de la charrue : qu'*importe comme soit le couteau pourvu qu'il coupe le pain.*

FIN DU PREMIER VOLUME.

650650